

12239. ff 24

ŒUVRES CHOISIES

D E

J. J. ROUSSEAU

h

DE GENEVE.

TOME PREMIER.

A LONDRES.

ŒUVRES CHOISIES

DE L'ÉCOLE

DES BEAUX-ARTS

TO THE MUSEUM



LONDON

AVERTISSEMENT.

Le mérite de J. J. Rousseau est si généralement reconnu , sa gloire est si bien établie , que l'éloge de cet Auteur immortel deviendrait ici superflu. Il n'est personne qui ne le regarde aujourd'hui comme un Philosophe sensible , qui n'a jamais démenti par sa conduite les maximes de vertu répandues dans ses Ouvrages ; comme un ami & un défenseur intrépide des droits de l'humanité ; comme un Écrivain du premier ordre par la force des raisonnemens , l'élevation des pensées , la vivacité des images , l'abondance des expressions , l'harmonie & l'élégance du style ; enfin comme un des plus beaux génies qui aient jamais existé , & peut-être comme l'homme le plus éloquent dont les siècles modernes puissent se glorifier.

Il faut pourtant convenir que tous les Ouvrages sortis de sa plume ne réunissent pas au même degré l'empreinte des talens rares & sublimes qu'on admire dans la Nouvelle Héloïse , l'Émile , la Lettre sur les Spectacles , les Discours sur l'inégalité des conditions , & sur les maux que les Sciences & les Arts ont fait aux hommes , &c. &c. &c. J. J. Rousseau a payé , en quelque sorte , le tribut à l'humanité , comme tous les Écrivains qui se sont fait un nom illustre dans les fastes de la Littérature. Quelques-unes de ses productions se ressentent de ces inégalités si familières au génie ; car ce seroit bien mal connoître le génie , que de croire qu'il peut être le même dans tous les tems , dans toutes les circonstances , & qu'il prend toujours un vol également rapide. On doit ajouter que cet Auteur n'a tracé quelquefois que de simples esquisses ; qu'ailleurs ce sont des idées jettées , ou tout au plus des essais , qui sont bien loin de la perfection qu'il étoit capable de leur donner. Il n'a pas même fait difficulté

ii A V E R T I S S E M E N T.

de tirer de divers Auteurs d'assez longs extraits , qui ne peuvent être considérés que comme des notes pour son usage particulier , ou comme des matériaux pour des Ouvrages qu'il méditoit.

Dans l'Édition complete de ses Œuvres qu'on vient de publier à Geneve , on s'est empressé de recueillir tous ces morceaux. On ne suivra pas ici cet exemple.

Le respect dû à la mémoire de J. J. Rousseau impose des loix plus sévères ; on s'est contenté de donner une Édition choisie de ses Œuvres , dans lesquelles il s'est montré tel qu'il étoit , & toujours digne de lui-même. On ose dire qu'on agit aujourd'hui , par avance , comme l'exacte & impartiale Postérité , qui n'accorde ses suffrages qu'à ce qui porte le caractère du vrai , de l'utile & du beau.

Cet Édition est conforme au dessein qu'on vient d'exposer ; on n'a rien négligé de ce qui peut contribuer à sa perfection.



P R É C I S

DE LA VIE DE J. J. ROUSSEAU. /

J E A N - J A C Q U E S R O U S S E A U , naquit à Genève , en 1712 , d'Isaac Rousseau , Citoyen & Horloger de cette Ville , & de Susanne Bernard , Citoyenne , fille d'un Ministre du même nom ; sa naissance coûta la vie à sa mère. A l'égard de son éducation , elle fut très-négligée & presque abandonnée au hasard. On lui apprit à lire dans des Romans , qui développèrent dès la première enfance le germe de cette extrême sensibilité qu'il avoit reçue de la Nature. Quelques Livres plus solides , Plutarque sur-tout , donnèrent à son esprit ce caractère libre & républicain , qui a tant contribué à le singulariser parmi nous. On ne répètera point ici ce que l'on peut voir dans ses Confessions. On ne le suivra ni chez le Ministre Lambercier , où il fut en pension & qui ne paroît pas l'avoir fatigué de beaucoup d'études , ni chez le Graveur où on le mit en apprentissage & qui le traitoit avec dureté. Agé d'environ quatorze ans , Rousseau quitta la ville de Genève , & depuis cette époque , personne au monde ne mena peut-être une vie plus ambulante ni plus traversée. On remarque principalement dans ses diverses aventures , le goût dominant qu'il a toujours conservé pour la Campagne. Enfin , après une maladie sérieuse , à l'âge de vingt-cinq ans , la fureur de l'étude le saisit d'une manière extraordinaire ; &

IV PRÉCIS DE LA VIE

il apprend de lui-même ce qu'on avoit négligé de lui enseigner. Géographie, Latin, Histoire, Philologie-Morale, Géométrie, il essaie de tout, il cherche à tout approfondir, il dévore tous les Livres qui lui tombent sous les mains. Ayant imaginé une manière de noter la Musique par chiffres, il crut avoir trouvé dans cette invention la source d'une fortune assurée; il part pour la Capitale des Arts & des Lettres : sa méthode n'y eut pas grand' vogue probablement; car on le voit quelques années après Secrétaire de l'Ambassadeur de France à Venise. De retour à Paris, son mérite commençoit à percer dans quelques Sociétés, lorsqu'en 1750, une question proposée par l'Académie de Dijon lui donna occasion de paroître avec éclat dans le monde littéraire. Il s'agissoit de savoir, *si le rétablissement des Sciences & des Arts avoit contribué à épurer les mœurs*. J. J. Rousseau soutint hardiment la négative & remporta le prix. Ce paradoxe fit une sensation prodigieuse : la gloire des Lettres sembloit compromise : une foule d'Auteurs publièrent des réfutations, & le beau-père de Louis XV, Stanislas le Bienfaisant, ne dédaigna pas d'entrer dans la lice. Le Citoyen Genevois fit quelques réponses qui ajoutèrent à sa réputation, & dès-lors il fut compté parmi les premiers Ecrivains de son siècle. Chaque année, sa célébrité s'accroissoit par de nouveaux Ouvrages & de nouvelles querelles. Dans le même tems que sa Lettre sur la Musique Française lui attiroit la haine de ceux qui s'en croyoient les soutiens, le

DE J. J. ROUSSEAU. V

Devin du Village forçant pour ainsi dire leur admiration , charmoit & la Cour & la Ville. Le Maréchal de Luxembourg lui offrit à Montmorency un asyle qu'il ne voulut accepter, dit-on , qu'en en payant le loyer. La singularité de ses manières & de sa conduite personnelle , faisoit le sujet des conversations. Refusant tous les présens , fuyant le monde qui l'exaltoit & le déchiroit à la fois , on l'accusoit de Cynisme & de Misantropie. Il copioit de la Musique pour s'assurer une subsistance modique , mais indépendante. Une façon de vivre si peu commune lui attira des sarcasmes : il y répondit par de nouveaux chefs-d'œuvres , par la Lettre sur les Spectacles en 1758 , par l'Héloïse en 1761 , enfin par l'Emile en 1762. Ce dernier Ouvrage , un des plus beaux & des plus importants qui aient jamais paru dans notre langue , fut la source des chagrins qui empoisonnèrent le reste de sa vie. Des circonstances , dont Rousseau parle lui-même dans quelques-unes de ses Lettres , ne permirent pas au Parlement de Paris de fermer les yeux sur la partie de ce Livre qui offre des principes peu orthodoxes. L'Auteur d'Emile fut décrété. Il vouloit comparoitre & se justifier lui-même devant ses Juges : des amis de la plus haute considération le déroberent à de si violentes poursuites. Il prit alors le parti d'aller se réfugier dans le sein d'une Patrie qu'il honoroit : elle le lui ferma avec une sorte de barbarie. Un cœur sensible ne pouvoit qu'être brisé par de telles épreuves. Le malheureux Jean-Jacques

vj PRÉCIS DE LA VIE

renonça publiquement à son titre de Citoyen de Genève; il devint défiant, ombrageux: il crut voir tout l'Univers conjuré contre lui, & il faut avouer qu'au lieu de verser du baume sur ses plaies on ne chercha qu'à les irriter. Repoussé par d'ingrats Compatriotes, il obtient un asyle dans la Principauté de Neuf-Châtel: les Ministres Protestans ne tardent pas à l'y persécuter. Enfin le célèbre Hume l'appelle auprès de lui en Angleterre: le desir de passer le reste de sa vie dans cette terre de liberté devoit tenter un homme tel que J. J. Rousseau: il y succombe, traverse encore une fois la France, & va rejoindre le Tacite Anglois. Quelque tems après son arrivée, celui-ci lui fait obtenir une pension du Roi: Jean-Jacques la refuse; il croit avoir à se plaindre de M. Hume, & ne veut pas recevoir de bienfaits par le crédit d'un homme dont il soupçonne la droiture & les intentions. Il s'imagine qu'il se concerte avec ses ennemis pour le couvrir d'opprobre & de ridicules. Cette idée paroît d'abord extravagante: mais les ennemis de Jean-Jacques ne négligèrent rien pour lui donner quelques degrés de vraisemblance. Sur ces entrefaites, un homme très-lié avec eux, M. de Walpole, fit courir en France & en Angleterre une prétendue Lettre du Roi de Prusse, où l'infortuné Rousseau étoit persifflé de la manière la plus cruelle. Jean-Jacques voulut répandre ses chagrins dans l'ame philosophique de son hôte: on voit dans l'histoire de cette querelle qu'il n'en put tirer que des réponses seches & ambigues. Un ami

ordinaire auroit cherché tous les moyens de guérir cette ame profondément blessée. il auroit du moins caché les foiblesses, & si l'on veut les ridicules de son ami. M. Hume prit un parti directement opposé : il envoya de Londres à Paris les détails de ce différend fait pour rester secret, & on les fit imprimer. On vit paroître alors un déluge de violens pamphlets contre le Philosophe Genevois ; la plupart portoient l'empreinte du style de l'Hermitte de Ferney. Le Public désignoit depuis long-tems Rousseau comme son rival ; les Corfées avoient désiré de l'avoir pour Législateur : voilà les véritables torts de cet infortuné. Voltaire voulut l'en punir : il leva enfin le masque de la façon la plus indécente dans le Poème de la Guerre de Genève : mais il se fit plus de tort à lui même qu'à celui qu'il vouloit perdre dans l'opinion publique. Il faut convenir que Rousseau s'exagéroit les persécutions qu'on tâchoit de lui susciter. Tout homme qui s'offroit à ses regards passoit bientôt dans son imagination frappée pour un émissaire de ses ennemis. On s'apperçoit clairement dans ses derniers écrits, qu'à cet égard il étoit devenu le moins sensé & le plus malheureux des hommes, & on ne peut assez déplorer la foiblesse de l'esprit humain, quand on voit l'un des plus beaux génies du siècle le plus éclairé, venir déposer sur l'Autel de Notre-Dame un manuscrit rempli de visions, pour demander justice à la postérité. Cette tête qui se dérangeoit d'une manière si marquée avoit produit une douzaine d'années auparavant le

VIII PRÉCIS DE LA VIE &c.

Contrat Social, l'un des Ouvrages les plus profonds de ce siècle, qui en a tant produit.

Telle est l'affreuse situation dans laquelle le célèbre J. J. Rousseau passa ses dernières années. S'il eut véritablement des ennemis, ils durent être satisfaits. Peu d'Ecrivains cependant méritèrent de l'humanité plus de reconnaissance, & il n'y en a jamais eu de plus éloquens. Si son esprit s'est quelquefois égaré, son cœur paroît avoir été toujours dirigé par les intentions les plus pures. On lui doit une révolution dans l'éducation physique des enfans. La vertu respire dans tous ses Ouvrages; & depuis Fénelon, personne n'a si bien réussi à la faire aimer.

Après son retour d'Angleterre, quelques occupations simples & douces à la fois jetterent des intervalles de tranquillité sur ses derniers jours. Il se livra entièrement à la Botanique. Du tems de son séjour dans la Vallée de Montmorency, il avoit fait dans ce canton tout le bien que peut faire un homme sans fortune: il se comporta de même à Ermenonville, où le Seigneur de cette terre enchanteresse lui fit accepter un asyle. Ce fut là qu'il trouva enfin le repos dans les bras de la mort, le 2 Juillet 1778. Les personnes sensibles qui vont à Ermenonville ne manquent pas d'aller visiter l'Isle des Peupliers, où elles voyent le monument érigé en l'honneur de J. J. Rousseau, & elles ne peuvent s'empêcher de répandre des larmes sur la tombe de cette victime célèbre de la plus excessive sensibilité.

P R É F A C E

DE LA COMÉDIE DE NARCISSE.

O U

DE L'AMANT DE LUI-MÊME.

J'AI écrit cette Comédie à l'âge de dix-huit ans , & je me suis gardé de la montrer , aussi longtemps que j'ai tenu quelque compte de la réputation d'Auteur. Je me suis enfin senti le courage de la publier , mais je n'aurai jamais celui d'en rien dire. Ce n'est donc pas de ma Pièce , mais de moi-même qu'il s'agit ici.

Il faut , malgré ma répugnance , que je parle de moi ; il faut que je convienne des torts que l'on m'attribue , ou que je m'en justifie. Les armes ne seront pas égales , je le sens bien ; car on m'attaquera avec des plaisanteries , & je ne me défendrai qu'avec des raisons : mais pourvu que je convainque mes adversaires , je me soucie très-peu de les persuader ; en travaillant à mériter ma propre estime , j'ai appris à me passer de celle des autres , qui , pour la plupart , se passent bien de la mienne. Mais s'il ne m'importe gueres qu'on pense bien ou mal de moi , il m'importe que personne n'ait droit d'en mal penser , & il importe

à la vérité que j'ai soutenue, que son défenseur ne soit point accusé justement de ne lui avoir prêté son secours que par caprice ou par vanité, sans l'aimer & sans la connoître.

Le parti que j'ai pris dans la question que j'examinois il y a quelques années, n'a pas manqué de me susciter une multitude d'adversaires (a),

(a) On m'assure que plusieurs trouvent mauvais que j'appelle mes adversaires mes adversaires, & cela me paroît assez croyable dans un siècle où l'on n'ose plus rien appeler par son nom. J'apprends aussi que chacun de mes adversaires se plaint, quand je réponds à d'autres objections que les siennes, que je perds mon temps à me battre contre des chimères; ce qui me prouve une chose dont je me doutois déjà bien, savoir qu'ils ne perdent point le leur à se lire ou à s'écouter les uns les autres. Quant à moi, c'est une peine que j'ai cru devoir prendre, & j'ai lu les nombreux écrits qu'ils ont publiés contre moi, depuis la première réponse dont je fus honoré, jusqu'aux quatre sermons Allemands, dont l'un commence à-peu-près de cette manière : *Mes freres, si Socrate revenoit parmi nous & qu'il vit l'état florissant où les sciences sont en Europe; que dis-je, en Europe? en Allemagne; que dis-je en Allemagne? en Saxe; que dis-je en Saxe? à Leipzig; que dis-je à Leipzig? dans cette Université. Alors saisi d'étonnement, & pénétré de respect, Socrate s'assieroit modestement parmi nos écoliers; recevant nos leçons avec humilité, il perdrait bientôt avec nous cette ignorance dont il se plaignoit si justement. J'ai*

plus attentifs peut-être à l'intérêt des gens de lettres, qu'à l'honneur de la littérature. Je l'avois prévu, & je m'étois bien douté que leur conduite en cette occasion prouveroit en ma faveur plus que tous mes discours. En effet, ils n'ont déguisé ni leur surprise ni leur chagrin de ce qu'une Académie s'étoit montrée intègre si mal à propos. Ils n'ont épargné contre elle ni les invectives indis-

lu tout cela, & n'y ai fait que peu de réponses; peut-être en ai-je encore trop fait, mais je suis fort aise que ces Messieurs les aient trouvées assez agréables pour être jaloux de la préférence. Pour les gens qui sont choqués du mot d'*adversaires*, je consens de bon cœur à le leur abandonner, pourvu qu'ils veuillent bien m'en indiquer un autre par lequel je puisse désigner, non-seulement tous ceux qui ont combattu mon sentiment, soit par écrit, soit plus prudemment, & plus à leur aise dans les cercles de femmes & de beaux-esprits, où ils étoient bien sûrs que je n'irois pas me défendre, mais encore ceux qui feignant aujourd'hui de croire que je n'ai point d'*adversaires*, trouvoient d'abord sans réplique les réponses de mes adversaires; puis quand j'ai répliqué, m'ont blâmé de l'avoir fait, parce que, selon eux, on ne m'avoit point attaqué. En attendant, ils permettront que je continue d'appeller mes adversaires mes adversaires; car, malgré la politesse de mon siècle, je suis grossier comme les Macédoniens de Philippe.

cretés , ni même les faussetés (b) pour tâcher d'affoiblir le poids de son jugement. Je n'ai pas non plus été oublié dans leurs déclamations. Plusieurs ont entrepris de me réfuter hautement : les sages ont pu voir avec quelle force , & le public avec quel succès ils l'ont fait. D'autres plus adroits , connoissant le danger de combattre directement des vérités démontrées , ont habilement détourné sur ma personne une attention qu'il ne falloit donner qu'à mes raisons , & l'examen des accusations qu'ils m'ont intentées a fait oublier les accusations plus graves que je leur intentois'moi-même. C'est donc à ceux-ci qu'il faut répondre une fois.

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues , & qu'en démontrant une proposition je ne laissois pas de croire le contraire. C'est-à-dire que j'ai prouvé des choses si extravagantes , qu'on peut affirmer que je n'ai pu les soutenir que par jeu. Voilà un bel honneur qu'ils font en cela à la science qui sert de fondement à toutes les autres ; & l'on doit croire

(b) On peut voir dans le Mercure d'Août 1752 le dé-faveu de l'Académie de Dijon , au sujet de je ne sais quel écrit attribué faussement par l'Auteur à l'un des membres de cette Académie.

que l'art de raisonner sert de beaucoup à la découverte de la vérité , quand on le voit employer avec succès à démontrer des folies !

Ils prétendent que je ne pense pas un mot des vérités que j'ai soutenues ; c'est sans doute de leur part une manière nouvelle & commode de répondre à des argumens sans réponse , de réfuter les démonstrations mêmes d'Euclide , & tout ce qu'il y a de démontré dans l'Univers. Il me semble , à moi , que ceux qui m'accusent si témérairement de parler contre ma pensée , ne se font pas eux-mêmes un grand scrupule de parler contre la leur : car ils n'ont assurément rien trouvé dans mes Ecrits ni dans ma conduite qui ait dû leur inspirer cette idée , comme je le prouverai bientôt ; & il ne leur est pas permis d'ignorer , que dès qu'un homme parle sérieusement , on doit penser qu'il croit ce qu'il dit , à moins que ses actions ou ses discours ne le démentent : encore cela même ne suffit-il pas toujours pour s'assurer qu'il n'en croit rien.

Ils peuvent donc crier autant qu'il leur plaira , qu'en me déclarant contre les sciences j'ai parlé contre mon sentiment ; à une assertion aussi téméraire , dénuée également de preuve & de vraisemblance , je ne fais qu'une réponse ; elle est

courte & énergique , & je les prie de se la tenir pour faite.

Ils prétendent encore que ma conduite est en contradiction avec mes principes , & il ne faut pas douter qu'ils n'emploient cette seconde instance à établir la première ; car il y a beaucoup de gens qui savent trouver des preuves à ce qui n'est pas. Ils diront donc qu'en faisant de la musique & des vers , on a mauvaise grace à déprimer les beaux-arts , & qu'il y a dans les belles-lettres que j'affecte de mépriser mille occupations plus louables que d'écrire des Comédies. Il faut répondre aussi à cette accusation.

Premièrement , quand même on l'admettroit dans toute sa rigueur , je dis qu'elle prouveroit que je me conduis mal , mais non que je ne parle pas de bonne-foi. S'il étoit permis de tirer des actions des hommes la preuve de leurs sentimens , il faudroit dire que l'amour de la justice est banni de tous les cœurs , & qu'il n'y a pas un seul chrétien sur la terre. Qu'on me montre des hommes qui agissent toujours conséquemment à leurs maximes , & je passe condamnation sur les miennes. Tel est le sort de l'humanité , la raison nous montre le but & les passions nous en écartent. Quand il seroit vrai que je n'agis pas selon mes

principes , on n'auroit donc pas raison de m'accuser pour cela seul de parler contre mon sentiment , ni d'accuser mes principes de fausseté.

Mais si je voulois passer condamnation sur ce point , il me suffiroit de comparer les tems pour concilier les choses. Je n'ai pas toujours eu le bonheur de penser comme je fais. Long-tems séduit par les préjugés de mon siècle , je prenois l'étude pour la seule occupation digne d'un sage , je ne regardois les sciences qu'avec respect , & les savans qu'avec admiration (c). Je ne comprenois pas qu'on pût s'égarer en démontrant toujours , ni mal faire en parlant toujours de sagesse. Ce n'est qu'après avoir vu les choses de près que j'ai appris à les estimer ce qu'elles valent ; & quoique dans mes recherches j'aye toujours trouvé , *satis*

(c) Toutes les fois que je songe à mon ancienne simplicité , je ne puis m'empêcher d'en rire. Je ne lisois pas un livre de Morale ou de Philosophie , que je ne crusse y voir l'ame & les principes de l'Auteur. Je regardois tous ces graves Ecrivains comme des hommes modestes , sages , vertueux , irréprochables. Je me formois de leur commerce des idées angéliques , & je n'aurois approché de la maison de l'un d'eux que comme d'un sanctuaire. Enfin je les ai vus ; ce préjugé puérile s'est dissipé , & c'est la seule erreur dont ils m'aient guéri.

loquentiæ , *sapientiæ parum* , il m'a fallu bien des réflexions , bien des observations & bien du tems , pour détruire en moi l'illusion de toute cette vaine pompe scientifique. Il n'est pas étonnant que durant ces tems de préjugés & d'erreurs où j'estimois tant la qualité d'Auteur , j'aye quelquefois aspiré à l'obtenir moi-même. C'est alors que furent composés les Vers & la plupart des autres Ecrits qui sont sortis de ma plume , & entre autres cette petite Comédie. Il y auroit peut-être de la dureté à me reprocher aujourd'hui ces amusemens de ma jeunesse , & on auroit tort au moins de m'accuser d'avoir contredit en cela des principes qui n'étoient pas encore les miens. Il y a long-tems que je ne mets plus à toutes ces choses aucune espece de prétention ; & hasarder de les donner au Public dans ces circonstances , après avoir eu la prudence de les garder si long-tems , c'est dire assez que je dédaigne également la louange & le blâme qui peuvent leur être dûs ; car je ne pense plus comme l'Auteur dont ils sont l'ouvrage. Ce sont des enfans illégitimes que l'on caresse encore avec plaisir en rougissant d'en être le pere , à qui l'on fait ses derniers adieux , & qu'on envoie chercher fortune , sans beaucoup s'embarrasser de ce qu'ils deviendront.

Mais c'est trop raisonner d'après des suppositions chimériques. Si l'on m'accuse sans raison de cultiver les lettres que je méprise, je m'en défends sans nécessité ; car quand le fait seroit vrai, il n'y auroit en cela aucune conséquence : c'est ce qui me reste à prouver.

Je suivrai pour cela, selon ma coutume, la méthode simple & facile qui convient à la vérité. J'établirai de nouveau l'état de la question, j'exposerai de nouveau mon sentiment, & j'attendrai que sur cet exposé on veuille me montrer en quoi mes actions démentent mes discours. Mes adversaires de leur côté n'auront garde de demeurer sans réponse, eux qui possèdent l'art merveilleux de disputer pour & contre sur toutes sortes de sujets. Ils commenceront, selon leur coutume, par établir une autre question à leur fantaisie ; ils me la feront résoudre comme il leur conviendra : pour m'attaquer plus commodément, ils me feront raisonner, non à ma manière mais à la leur : ils détourneront habilement les yeux du Lecteur de l'objet essentiel pour les fixer à droite & à gauche ; ils combattront un fantôme & prétendront m'avoir vaincu : mais j'aurai fait ce que je dois faire, & je commence.

« La science n'est bonne à rien, & ne fait ja-
» mais que du mal ; car elle est mauvaise par sa

» nature. Elle n'est pas moins inséparable du vice
» que l'ignorance de la vertu. Tous les peuples
» lettrés ont toujours été corrompus ; tous les
» peuples ignorans ont été vertueux : en un mot,
» il n'y a de vices que parmi les savans , ni
» d'homme vertueux que celui qui ne fait rien.
» Il y a donc un moyen pour nous de redeve-
» nir honnêtes-gens ; c'est de nous hâter de prof-
» cre la science & les savans , de brûler nos
» bibliothèques , fermer nos Académies , nos Col-
» lèges , nos Universités , & de nous replonger
» dans la barbarie des premiers siècles ».

Voilà ce que mes adversaires ont très-bien réfuté : aussi jamais n'ai-je dit ni pensé un seul mot de tout cela , & l'on ne sauroit rien imaginer de plus opposé à mon système que cette absurde doctrine qu'ils ont la bonté de m'attribuer. Mais voici ce que j'ai dit , & qu'on n'a point réfuté.

Il s'agissoit de savoir si le rétablissement des sciences & des arts a contribué à épurer nos mœurs.

En montrant , comme je l'ai fait , que nos mœurs ne se sont point épurées (d) , la question étoit à-peu-près résolue.

(d) Quand j'ai dit que nos mœurs s'étoient corrompues , je n'ai pas prétendu dire pour cela que celles de

Mais elle en renfermoit implicitement une autre plus générale & plus importante , sur l'influence que la culture des sciences doit avoir en toute occasion sur les mœurs des peuples. C'est celle-ci, dont la première n'est qu'une conséquence , que je me proposai d'examiner avec soin.

Je commençai par les faits , & je montrai que les mœurs ont dégénéré chez tous les peuples du monde , à mesure que le goût de l'étude & des lettres s'est étendu parmi eux.

Ce n'étoit pas assez ; car sans pouvoir nier que ces choses eussent toujours marché ensemble , on pouvoit nier que l'une eût amené l'autre : je m'appliquai donc à montrer cette liaison nécessaire. Je fis voir que la source de nos erreurs sur

nos aïeux fussent bonnes , mais seulement que les nôtres étoient encore pires. Il y a parmi les hommes mille sources de corruption ; & quoique les sciences soient peut-être la plus abondante & la plus rapide , il s'en faut bien que ce soit la seule. La ruine de l'Empire Romain , les invasions d'une multitude de Barbares , ont fait un mélange de tous les peuples , qui a dû nécessairement détruire les mœurs & les coutumes de chacun d'eux. Les croisades , le commerce , la découverte des Indes , la navigation , les voyages de long cours , & d'autres causes encore que je ne veux pas dire , ont entretenu & augmenté le désordre. Tout ce qui facilite la communication entre les diverses nations porte aux unes , non les vertus des

ce point vient de ce que nous confondons nos vaines & trompeuses connoissances avec la souveraine intelligence qui voit d'un coup-d'œil la vérité de toutes choses. La science prise d'une manière abstraite mérite toute notre admiration. La folle science des hommes n'est digne que de risée & de mépris.

Le goût des Lettres annonce toujours chez un peuple un commencement de corruption qu'il accélère très-prompement. Car ce goût ne peut naître ainsi dans toute une Nation que de deux

autres, mais leurs crimes, & altère chez toutes les mœurs qui sont propres à leur climat & à la constitution de leur gouvernement. Les sciences n'ont donc pas fait tout le mal ; elles y ont seulement leur bonne part ; & celui sur-tout qui leur appartient en propre, c'est d'avoir donné à nos vices une couleur agréable, un certain air honnête qui nous empêche d'en avoir horreur. Quand on joua pour la première fois la Comédie du Méchant, je me souviens qu'on ne trouvoit pas que le rôle principal répondit au titre. Cléon ne parut qu'un homme ordinaire ; il étoit, disoit-on, comme tout le monde. Ce scélérat abominable, dont le caractère si bien exposé auroit dû faire frémir sur eux-mêmes tous ceux qui ont le malheur de lui ressembler, parut un caractère tout-à-fait manqué, & ses noirceurs passèrent pour des gentilleses, parce que tel qui se croyoit un fort honnête-homme, s'y reconnoissoit trait pour trait.

mauvaises sources que l'étude entretient & grossit à son tour , savoir l'oisiveté & le desir de se distinguer. Dans un Etat bien constitué , chaque citoyen a ses devoirs à remplir ; & ces soins importans lui sont trop chers pour lui laisser le loisir de vaquer à de frivoles spéculations. Dans un Etat bien constitué , tous les citoyens sont si bien égaux , que nul ne peut être préféré aux autres comme le plus savant , ni même comme le plus habile , mais tout au plus comme le meilleur : encore cette dernière distinction est-elle souvent dangereuse ; car elle fait des fourbes & des hypocrites.

Le goût des Lettres , qui naît du desir de se distinguer , produit nécessairement des maux infiniment plus dangereux que tout le bien qu'elles font n'est utile ; c'est de rendre à la fin ceux qui s'y livrent très-peu scrupuleux sur les moyens de réussir. Les premiers Philosophes se firent une grande réputation en enseignant aux hommes la pratique de leurs devoirs & les principes de la vertu. Mais bientôt ces préceptes étant devenus communs , il fallut se distinguer en frayant des routes contraires. Telle est l'origine des systèmes absurdes des Leucippe , des Diogènes , des Pyrrhon , des Protagore , des Lucrece. Les Hobbes , les Mandeville & mille autres ont affecté de se distinguer de même parmi nous ; & leur dange-

reuse doctrine a tellement fructifié , que quoiqu'il nous reste de vrais Philosophes , ardens à rappeler dans nos cœurs les loix de l'humanité & de la vertu , on est épouvanté de voir jusqu'à quel point notre siècle raisonneur a poussé dans ses maximes le mépris des devoirs de l'homme & du citoyen.

Le goût des Lettres , de la Philosophie & des beaux-arts anéantit l'amour de nos premiers devoirs & de la véritable gloire. Quand une fois les talens ont envahi les honneurs dûs à la vertu , chacun veut être un homme agréable , & nul ne se soucie d'être homme de bien. De-là naît encore cette autre inconséquence qu'on ne récompense dans les hommes que les qualités qui ne dépendent pas d'eux : car nos talens naissent avec nous , nos vertus seules nous appartiennent.

Les premiers , & presque les uniques soins qu'on donne à notre éducation , sont les fruits & les semences de ces ridicules préjugés. C'est pour nous enseigner les Lettres qu'on tourmente notre misérable jeunesse : nous savons toutes les regles de la grammaire avant que d'avoir ouï parler des devoirs de l'homme : nous savons tout ce qui s'est fait jusqu'à présent avant qu'on nous ait dit un mot de ce que nous devons faire ; & pourvu qu'on exerce notre babil , personne ne se soucie que

que nous sachions agir ni penser. En un mot, il n'est prescrit d'être savant que dans les choses qui ne peuvent nous servir de rien ; & nos enfans sont précisément élevés comme les anciens athlètes des jeux publics, qui, destinant leurs membres robustes à un exercice inutile & superflu, se gardoient de les employer jamais à aucun travail profitable.

Le goût des Lettres, de la Philosophie & des Beaux-Arts amollit les corps & les ames. Le travail du cabinet rend les hommes délicats, affoiblit leur tempérament, & l'ame garde difficilement sa vigueur quand le corps a perdu la sienne. L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, énerve le courage, & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous : c'est ainsi qu'on devient lâche & pusillanime, incapable de résister également à la peine & aux passions. Chacun fait combien les habitans des villes sont peu propres à soutenir les travaux de la guerre, & l'on n'ignore pas quelle est la réputation des gens de lettres en fait de bravoure (e).

(e) Voici un exemple moderne pour ceux qui me reprochent de n'en citer que d'anciens. La République de Genes, cherchant à subjuguier plus aisément les Corfes, n'a pas trouvé de moyen plus sûr que d'établir

Or rien n'est plus justement suspect que l'honneur d'un poltron.

Tant de réflexions sur la foiblesse de notre nature ne servent qu'à nous détourner des entreprises généreuses. A force de méditer sur les miseres de l'humanité, notre imagination nous accable de leur poids, & trop de prévoyance nous ôte le courage en nous ôtant la sécurité. C'est bien en vain que nous prétendons nous munir contre les accidens imprévus, » si la science essayant de nous armer de nouvelles défenses » contre les inconvéniens naturels, nous a plus » imprimé en la fantaisie leur grandeur & poids » qu'elle n'a ses raisons & vaines subtilités à nous » en couvrir.

Le goût de la philosophie relâche tous les liens d'estime & de bienveillance qui attachent les hommes à la société, & c'est peut-être le plus dangereux des maux qu'elle engendre. Le charme de l'étude rend bientôt insipide tout autre attachement. De plus, à force de réfléchir sur l'humanité, à force d'observer les hommes, le Philosophe apprend à les apprécier selon leur valeur, &

chez eux une Académie. Il ne me seroit pas difficile d'allonger cette Note; mais ce seroit faire tort à l'intelligence des seuls Lecteurs dont je me soucie.

il est difficile d'avoir bien de l'affection pour ce qu'on méprise. Bientôt il réunit en sa personne tout l'intérêt que les hommes vertueux partagent avec leurs semblables : son mépris pour les autres tourne au profit de son orgueil : son amour-propre augmente en même proportion que son indifférence pour le reste de l'Univers. La famille, la patrie deviennent pour lui des mots vuides de sens : il n'est ni parent, ni citoyen, ni homme ; il est philosophe.

En même tems que la culture des sciences retire en quelque sorte de la presse le cœur du philosophe, elle y engage en un autre sens celui de l'homme de Lettres, & toujours avec un égal préjudice pour la vertu. Tout homme qui s'occupe des talens agréables veut plaire, être admiré, & il veut être admiré plus qu'un autre. Les applaudissemens publics appartiennent à lui seul : je dirois qu'il fait tout pour les obtenir, s'il ne faisoit encore plus pour en priver ses concurrens. De-là naissent d'un côté les raffinemens du goût & de la politesse, vile & basse flatterie, soins séducteurs, insidieux, puériles, qui, à la longue rappetissent l'ame & corrompent le cœur ; & de reculer l'autre, les jalousies, les rivalités, les haines d'artistes si renommées, la perfide calomnie, la fourberie, la trahison, & tout ce que le vice a de

plus lâche & de plus odieux. Si le philosophe méprise les hommes, l'artiste s'en fait bientôt mépriser, & tous deux concourent enfin à les rendre méprisables.

Il y a plus ; & de toutes les vérités que j'ai proposées à la considération des sages, voici la plus étonnante & la plus cruelle. Nos Ecrivains regardent tous comme le chef-d'œuvre de la politique de notre siècle les sciences, les arts, le luxe, le commerce, les loix, & les autres liens qui resserrant entre les hommes les nœuds de la société (f) par l'intérêt personnel, les mettent tous dans une dépendance mutuelle, leur donnent des besoins réciproques, & des intérêts communs, & obligent chacun d'eux de concourir au bonheur des autres pour pouvoir faire le sien. Ces idées sont belles, sans doute, & présentées sous un jour favorable : mais en les examinant avec attention & sans partialité, on trouve beaucoup à rabattre des avantages qu'elles semblent présenter d'abord.

(f) Je me plains de ce que la Philosophie relâche les liens de la société qui sont formés par l'estime & la bienveillance mutuelle ; & je me plains de ce que les sciences, les arts, & tous les autres objets de commerce resserrant les liens de la société par l'intérêt personnel. C'est qu'en effet on ne peut resserrer un de ces liens que l'autre ne se relâche d'autant. Il n'y a donc point en ceci de contradiction.

C'est donc une chose bien merveilleuse que d'avoir mis les hommes dans l'impossibilité de vivre entre eux sans se prévenir, se supplanter, se tromper, se trahir, se détruire mutuellement ! Il faut désormais se garder de nous laisser voir tels que nous sommes : car pour deux hommes dont les intérêts s'accordent, cent mille peut-être leur sont opposés, & il n'y a d'autre moyen pour réussir que de tromper ou perdre tous ces gens-là. Voilà la source funeste des violences, des trahisons, des perfidies, & de toutes les horreurs qu'exige nécessairement un état de choses où chacun feignant de travailler à la fortune ou à la réputation des autres, ne cherche qu'à élever la sienne au-dessus d'eux & à leurs dépens.

Qu'avons-nous gagné à cela ? Beaucoup de babil, des riches & des raisonneurs, c'est-à-dire, des ennemis de la vertu & du sens-commun. En revanche, nous avons perdu l'innocence & les mœurs. La foule rampe dans la misère ; tous sont les esclaves du vice. Les crimes non commis sont déjà dans le fond des cœurs, & il ne manque à leur exécution que l'assurance de l'impunité.

Etrange & funeste constitution où les richesses accumulées facilitent toujours les moyens d'en accumuler de plus grandes, & où il est impossible à celui qui n'a rien d'acquérir quelque chose ; où

L'homme de bien n'a nul moyen de sortir de la misère ; où les plus fripons sont les plus honorés , & où il faut nécessairement renoncer à la vertu pour devenir honnête-homme ! Je fais que les déclamateurs ont dit cent fois tout cela ; mais ils le disoient en déclamant , & moi je le dis sur des raisons ; ils ont apperçu le mal , & moi j'en découvre les causes , & je fais voir sur-tout une chose très-consolante & très-utile , en montrant que tous ces vices n'appartiennent pas tant à l'homme , qu'à l'homme mal gouverné (g).

(g) Je remarque qu'il regne actuellement dans le monde une multitude de petites maximes qui séduisent les simples par un faux air de philosophie , & qui , outre cela , sont très-commodes pour terminer les disputes d'un ton important & décisif , sans avoir besoin d'examiner la question. Telle est celle-ci : « Les hommes ont par-tout les mêmes passions ; par-tout l'amour-propre & l'intérêt les conduisent ; donc ils sont par-tout les mêmes ». Quand les Géomètres ont fait une supposition , qui de raisonnement en raisonnement les conduit à une absurdité , ils reviennent sur leurs pas & démontrent ainsi la supposition fautive. La même méthode appliquée à la maxime en question , en montreroit aisément l'absurdité : mais raisonnons autrement. Un Sauvage est un homme , & un Européen est un homme. Le demi-philosophe conclut aussi-tôt que l'un ne vaut pas mieux que l'autre ; mais le philosophe dit : en Europe , le gouvernement , les lois , les coutumes , l'intérêt , tout met les particu-

Telles sont les vérités que j'ai développées, & que j'ai tâché de prouver dans les divers Ecrits que j'ai publiés sur cette matiere. Voici maintenant les conclusions que j'en ai tirées.

La science n'est point faite pour l'homme en général. Il s'égare sans cesse dans sa recherche; & s'il l'obtient quelquefois, ce n'est presque jamais qu'à son préjudice. Il est né pour agir & penser, & non pour réfléchir. La réflexion ne sert qu'à le rendre malheureux, sans le rendre meilleur ni plus sage : elle lui fait regretter les biens passés &

liens dans la nécessité de se tromper mutuellement & sans cesse; tout leur fait un devoir du vice; il faut qu'ils soient méchans pour être sages : car il n'y a point de plus grande folie que de faire le bonheur des fripons aux dépens du sien. Parmi les Sauvages, l'intérêt personnel parle aussi fortement que parmi nous; mais il ne dit pas les mêmes choses : l'amour de la société & le soin de leur commune défense sont les seuls liens qui les unissent : ce mot de *propriété* qui coûte tant de crimes à nos honnêtes-gens, n'a presque aucun sens parmi eux : ils n'ont entre eux nulle discussion d'intérêt qui les divise; rien ne les porte à se tromper l'un l'autre; l'estime publique est le seul bien auquel chacun aspire, & qu'ils méritent tous. Il est très-possible qu'un Sauvage fasse une mauvaise action; mais il n'est pas possible qu'il prenne l'habitude de mal faire, car

l'empêche de jouir du présent : elle lui présente l'avenir heureux pour le séduire par l'imagination & le tourmenter par les desirs , & l'avenir malheureux pour le lui faire sentir d'avance. L'étude corrompt ses mœurs , altère sa santé , détruit son tempérament , & gâte souvent sa raison : si elle lui apprenoit quelque chose , je le trouverois encore fort mal dédommagé.

J'avoue qu'il y a quelques génies sublimes qui savent pénétrer à travers les voiles dont la vérité s'enveloppe , quelques ames privilégiées , capables de résister à la bêtise de la vanité , à la basse jalousie , & aux autres passions qu'engendre le goût des lettres. Le petit nombre de ceux qui ont le

cela ne lui seroit bon à rien. Je crois qu'on peut faire une très juste estimation des mœurs des hommes sur la multitude des affaires qu'ils ont entre eux : plus ils commercent ensemble , plus ils admirent leurs talens & leur industrie , plus ils se friponnent décemment & adroitement , & plus ils sont dignes de mépris. Je le dis à regret ; l'homme de bien est celui qui n'a besoin de tromper personne , & le Sauvage est cet homme-là.

*Illum non populi fasces , non purpura Regum
Flexit , & infidos agitans discordia fratres ;
Non res Romana , perituraque regna. Neque ille
Aut doluit miserans inopem , aut invidit habenti.*

bonheur de réunir ces qualités , est la lumière & l'honneur du genre-humain ; c'est à eux seuls qu'il convient pour le bien de tous de s'exercer à l'étude , & cette exception même confirme la règle ; car si tous les hommes étoient des Socrates , la science alors ne leur feroit pas nuisible , mais ils n'auroient aucun besoin d'elle.

Tout peuple qui a des mœurs , & qui par conséquent respecte ses loix & ne veut point raffiner sur ses anciens usages , doit se garantir avec soin des sciences , & sur-tout des savans , dont les maximes sentencieuses & dogmatiques lui apprendroient bientôt à mépriser ses usages & ses loix ; ce qu'une nation ne peut jamais faire sans se corrompre. Le moindre changement dans les coutumes , fût il même avantageux à certains égards , tourné toujours au préjudice des mœurs. Car les coutumes sont la morale du peuple ; & dès qu'il cesse de les respecter , il n'a plus de règle que ses passions , ni de frein que les loix , qui peuvent quelquefois contenir les méchans , mais jamais les rendre bons. D'ailleurs quand la philosophie a une fois appris au peuple à mépriser ses coutumes , il trouve bientôt le secret d'éluder ses loix. Je dis donc qu'il en est des mœurs d'un peuple comme de l'honneur d'un homme ; c'est un trésor qu'il

faut conserver, mais qu'on ne recouvre plus quand on l'a perdu (h).

Mais quand un peuple est une fois corrompu à un certain point, soit que les sciences y aient contribué ou non, faut-il les bannir ou l'en préserver pour le rendre meilleur ou pour l'empêcher de devenir pire? C'est une autre question dans laquelle je me suis positivement déclaré pour la négative. Car premièrement, puisqu'un peuple

(h) Je trouve dans l'histoire un exemple unique, mais frappant, qui semble contredire cette maxime : c'est celui de la fondation de Rome faite par une troupe de bandits, dont les descendans devinrent en peu de générations le plus vertueux peuple qui ait jamais existé. Je ne serois pas en peine d'expliquer ce fait, si c'en étoit ici le lieu ; mais je me contenterai de remarquer que les fondateurs de Rome étoient moins des hommes dont les mœurs fussent corrompues, que des hommes dont les mœurs n'étoient point formées : ils ne méprisoient pas la vertu, mais ils ne la connoissoient pas encore ; car ces mots *vertus* & *vices* sont des notions collectives qui ne naissent que de la fréquentation des hommes. Au surplus, on tireroit un mauvais parti de cette objection en faveur des sciences ; car des deux premiers Rois de Rome qui donnerent une forme à la République & instituerent ses coutumes & ses mœurs, l'un ne s'occupoit que de guerres, l'autre que de rites sacrés, les deux choses du monde les plus éloignées de la philosophie.

vicieux ne revient jamais à la vertu , il ne s'agit pas de rendre bons ceux qui ne le sont plus , mais de conserver tels ceux qui ont le bonheur de l'être. En second lieu , les mêmes causes qui ont corrompu les peuples servent quelquefois à prévenir une plus grande corruption ; c'est ainsi que celui qui s'est gâté le tempérament par un usage indiscret de la médecine , est forcé de recourir encore aux médecins pour se conserver en vie ; & c'est ainsi que les arts & les sciences , après avoir fait éclore les vices , sont nécessaires pour les empêcher de se tourner en crimes ; elles les couvrent au moins d'un vernis qui ne permet pas au poison de s'exhaler aussi librement. Elles détruisent la vertu , mais elles en laissent le simulacre public (i) qui est toujours une belle chose. Elles introduisent à sa place la politesse & les bienséances , & à la crainte de paroître méchant elles substituent celle de paroître ridicule.

(i) Ce simulacre est une certaine douceur de mœurs qui supplée quelquefois à leur pureté , une certaine apparence d'ordre qui prévient l'horrible confusion , une certaine admiration des belles choses qui empêche les bonnes de tomber tout-à-fait dans l'oubli. C'est le vice qui prend le masque de la vertu , non comme l'hypocrisie pour tromper & trahir , mais pour s'ôter sous cette aimable & sacrée effigie l'horreur qu'il a de lui-même quand il se voit à découvert.

Mon avis est donc , & je l'ai dit plus d'une fois , de laisser subsister , & même d'entretenir avec soin les Académies , les Collèges , les Universités , les Bibliothèques , les Spectacles , & tous les autres amusemens qui peuvent faire quelque diversion à la méchanceté des hommes , & les empêcher d'occuper leur oisiveté à des choses plus dangereuses. Car dans une contrée où il ne seroit plus question d'honnêtes-gens ni de bonnes mœurs , il vaudroit encore mieux vivre avec des fripons qu'avec des brigands.

Je demande maintenant où est la contradiction de cultiver moi-même des goûts dont j'approuve le progrès ? Il ne s'agit plus de porter les peuples à bien faire , il faut seulement les distraire de faire le mal ; il faut les occuper à des niaiseries pour les détourner des mauvaises actions ; il faut les amuser au lieu de les prêcher. Si mes Ecrits ont édifié le petit nombre des bons , je leur ai fait tout le bien qui dépendoit de moi , & c'est peut-être les servir utilement encore que d'offrir aux autres des objets de distraction qui les empêchent de songer à eux. Je m'estimerois trop heureux d'avoir tous les jours une Piece à faire siffler , si je pouvois à ce prix contenir pendant deux heures les mauvais desseins d'un seul des Spectateurs , & sauver l'honneur de la fille ou de

femme de son ami , le secret de son confident , ou la fortune de son créancier. Lorsqu'il n'y a plus de mœurs , il ne faut songer qu'à la police ; & l'on fait assez que la Musique & les Spectacles en sont un des plus importants objets.

S'il reste quelque difficulté à ma justification , j'ose le dire hardiment , ce n'est vis-à-vis du public ni de mes adversaires ; c'est vis-à-vis de moi seul : car ce n'est qu'en m'observant moi-même que je puis juger si je dois me compter dans le petit nombre , & si mon ame est en état de soutenir le faix des exercices littéraires. J'en ai senti plus d'une fois le danger ; plus d'une fois je les ai abandonnés dans le dessein de ne les plus reprendre , & renonçant à leur charme séducteur , j'ai sacrifié à la paix de mon cœur les seuls plaisirs qui pouvoient encore le flatter. Si dans les langueurs qui m'accablent , si sur la fin d'une carrière pénible & douloureuse , j'ai osé les reprendre encore quelques momens pour charmer mes maux , je crois au moins n'y avoir mis ni assez d'intérêt ni assez de prétention , pour mériter à cet égard les justes reproches que j'ai faits aux gens de lettres.

Il me falloit une épreuve pour achever la connoissance de moi-même , & je l'ai faite sans

balancer. Après avoir reconnu la situation de mon ame dans les succès littéraires, il me restoit à l'examiner dans les revers. Je fais maintenant qu'en penser, & je puis mettre le public au pire. Ma Piece a eu le sort qu'elle méritoit & que j'avois prévu; mais, à l'ennui près qu'elle m'a causé, je suis sorti de la représentation bien plus content de moi & à plus juste titre que si elle eût réussi.

Je conseille donc à ceux qui sont si ardens à chercher des reproches à me faire, de vouloir mieux étudier mes principes & mieux observer ma conduite, avant que de m'y taxer de contradiction & d'inconséquence. S'ils s'apperçoivent jamais que je commence à briguer les suffrages du public, ou que je tire vanité d'avoir fait de jolies chansons, ou que je rougisse d'avoir écrit de mauvaises Comédies, ou que je cherche à nuire à la gloire de mes concurrens, ou que j'affecte de mal parler des grands hommes de mon siècle pour tâcher de m'élever à leur niveau en les rabaisant au mien, ou que j'aspire à des places d'Académie, ou que j'aie à faire ma cour aux femmes qui donnent le ton, ou que j'encense la sottise des Grands, ou que cessant de vouloir vivre du travail de mes mains, je tiennne à ignominie le métier que je me suis choisi & fasse des pas vers la fortune, s'ils remarquent en un mot

que l'amour de la réputation me fasse oublier celui de la vertu , je les prie de m'en avertir & même publiquement , & je leur promets de jeter à l'instant au feu mes Ecrits & mes Livres , & de convenir de toutes les erreurs qu'il leur plaira de me reprocher.

En attendant , j'écrirai des Livres , je ferai des Vers & de la Musique , si j'en ai le talent , le tems , la force & la volonté : je continuerai à dire très-franchement tout le mal que je pense des Lettres & de ceux qui les cultivent (k) , & croirai

(k) J'admire combien la plupart des gens-de-lettres ont pris le change dans cette affaire-ci. Quand ils ont vu les sciences & les arts attaqués, ils ont cru qu'on en vouloit personnellement à eux, tandis que sans se contredire eux-mêmes, ils pourroient tous penser comme moi, que, quoique ces choses aient fait beaucoup de mal à la société, il est très-essentiel de s'en servir aujourd'hui comme d'une médecine au mal qu'elles ont causé, ou comme de ces animaux malfaisans qu'il faut écrâser sur la morsure. En un mot, il n'y a pas un homme-de-lettres qui, s'il peut soutenir dans sa conduite l'examen de l'article précédent, ne puisse dire en sa faveur ce que je dis en la mienne; & cette manière de raisonner me paroît leur convenir d'autant mieux, qu'entre nous ils se soucient fort peu des sciences, pourvu qu'elles continuent de mettre les savans en honneur. C'est comme les prêtres du paganisme, qui ne tenoient à la religion qu'autant qu'elle les faisoit respecter.

n'en valoir pas moins pour cela. Il est vrai qu'on pourra dire quelque jour : cet ennemi si déclaré des sciences & des arts , fit pourtant & publia des Pièces de Théâtre ; & ce discours fera , je l'avoue , une satire très-amere , non de moi , mais de mon siecle.

D'après le jugement que M. Rousseau lui-même a porté de sa Comédie de Narcisse , &c. nous n'avons pas cru devoir la faire entrer dans ce Recueil.



LE DEVIN

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

ŒUV. CH. *Tome I.*

C

THE DEATH

OF WILLIAM

WILLIAMS

CHURCH TOWN

AVERTISSEMENT.

*Q*UOIQUE j'aye approuvé les changemens que mes amis jugerent à propos de faire à cet Intermede , quand il fut joué à la Cour , & que son succès leur soit dû en grande partie , je n'ai pas jugé à propos de les adopter aujourd'hui , & cela par plusieurs raisons. La premiere est que , puisque cet Ouvrage porte mon nom , il faut que ce soit le mien , dût-il en être plus mauvais. La seconde , que ces changemens pouvoient être fort bien en eux-mêmes , & ôter pourtant à la Piece cette unité si peu connue , qui seroit le chef d'œuvre de l'Art , si l'on pouvoit la conserver sans répétitions & sans monotonie. Ma troisieme raison est que cet Ouvrage n'ayant été fait que pour mon amusement , son vrai succès est de me plaire : or , personne ne sait mieux que moi comment il doit être pour me plaire le plus.

A C T E U R S.

COLIN.

COLETTE.

LE DEVIN.

TROUPE DE JEUNES GENS DU VILLAGE.





Décor de Village.

C. p. Marillier inv.

A. P. D. R.

E. De Ghée del.

LE DEVIN
DU VILLAGE,
INTERMEDE.

Le Théâtre représente d'un côté la Maison du Devin , de l'autre des arbres & des fontaines , & dans le fond un Hameau.

SCENE PREMIERE.

COLETTE *soupirant , & s'essuyant les yeux de son tablier.*

J'AI perdu tout mon bonheur ;

J'ai perdu mon serviteur ;

Colin me délaisse.

Hélas , il a pu changer !

Je voudrois n'y plus songer :

J'y songe sans cesse.

J'ai perdu mon serviteur ;

J'ai perdu tout mon bonheur ;

Colin me délaisse.

Il m'aimoit autrefois , & ce fut mon malheur.

C 3

38 *LE DEVIN DU VILLAGE,*

Mais quelle est donc celle qu'il me préfère ?
Elle est donc bien charmante ! Imprudente Bergère,
Ne crains-tu point les maux que j'éprouve en ce jour ?
Colin m'a pu changer ; tu peux avoir ton tour.

Que me sert d'y rêver sans cesse ?
Rien ne peut guérir mon amour,
Et tout augmente ma tristesse.
J'ai perdu mon serviteur ;
J'ai perdu tout mon bonheur ;
Colin me délaisse.

Je veux le haïr je le dois
Peut-être il m'aime encor pourquoi me fuir sans cesse ?
Il me cherchoit tant autrefois.

Le Devin du canton fait ici sa demeure ;
Il fait tout ; il fera le sort de mon amour :
Je le vois , & je veux m'éclaircir en ce jour.

S C E N E II.

LE DEVIN, COLETTE.

*Tandis que le DEVIN s'avance gravement ,
COLETTE compte dans sa main de la mon-
noie ; puis elle la plie dans un papier , & la
présente au DEVIN , après avoir un peu hésité
à l'aborder.*

COLETTE, d'un air timide.

PERDRAI-JE Colin sans retour ?
Dites-moi s'il faut que je meure.

LE DEVIN, *gravement.*

Je lis dans votre cœur, & j'ai lu dans le sien.

COLETTE.

O Dieux!

LE DEVIN.

Modérez-vous.

COLETTE.

Eh bien?

Colin.....

LE DEVIN.

Vous est infidèle.

COLETTE.

Je me meurs.

LE DEVIN.

Et pourtant il vous aime toujours.

COLETTE, *vivement.*

Que dites-vous?

LE DEVIN.

Plus adroite & moins belle,

La Dame de ces lieux....

COLETTE.

Il me quitte pour elle?

LE DEVIN.

Je vous l'ai déjà dit, il vous aime toujours.

COLETTE, *tristement.*

Et toujours il me fuit.

40 LE DEVIN DU VILLAGE,

LE DEVIN.

Comptez sur mon secours.
Je prétends à vos pieds ramener le volage.
Colin veut être brave, il aime à se parer :
Sa vanité vous a fait un outrage
Que son amour doit réparer.

COLETTE.

Si des galans de la ville
J'eusse écouté les discours,
Ah ! qu'il m'eût été facile
De former d'autres amours !
Mise en riche Demoiselle
Je brillerois tous les jours ;
De rubans & de dentelle
Je chargerois mes atours.
Pour l'amour de l'infidelle
J'ai refusé mon bonheur,
J'aimois mieux être moins belle
Et lui conserver mon cœur.

LE DEVIN.

Je vous rendrai le sien, ce sera mon ouvrage.
Vous, à le mieux garder appliquez tous vos soins ;
Pour vous faire aimer davantage,
Feignez d'aimer un peu moins.
L'amour croît s'il s'inquiette ;
Il s'endort s'il est content :
La Bergere un peu coquette
Rend le Berger plus constant.

COLETTE.

A vos sages leçons, Colette s'abandonne.

INTERMEDE. 41

LE DEVIN.

Avec Colin prenez un autre ton.

COLETTE.

Je feindrai d'imiter l'exemple qu'il me donne.

LE DEVIN.

Ne l'imitiez pas tout de bon ;

Mais qu'il ne puisse le connoître.

Mon art m'apprend qu'il va paroître,

Je vous appellerai quand il en sera tems.

SCENE III.

LE DEVIN.

J'AI tout su de Colin , & ces pauvres enfans
Admirent tous les deux la science profonde
Qui me fait deviner tout ce qu'ils m'ont appris.
Leur amour à propos en ce jour me seconde ;
En les rendant heureux, il faut que je confonde
De la Dame du lieu les airs & les mépris.

SCENE IV.

LE DEVIN, COLIN.

COLIN.

L'AMOUR & vos leçons m'ont enfin rendu sage
Je préfere Colette à des biens superflus :

42 LE DEVIN DU VILLAGE,

Je fus lui plaire en habit de village ;
Sous un habit doré qu'obtiendrois-je de plus ?

LE DEVIN.

Colin , il n'est plus tems , & Colette t'oublie.

COLIN.

Elle m'oublie , ô Ciel ! Colette a pu changer !

LE DEVIN.

Elle est femme , jeune & jolie ;
Manqueroit-elle à se venger ?

COLIN.

Non , Colette n'est point trompeuse ;
Elle m'a promis sa foi :
Peut-elle être l'Amoureuse
D'un autre Berger que moi ?

LE DEVIN.

Ce n'est point un Berger qu'elle préfère à toi ,
C'est un beau Monsieur de la Ville.

COLIN.

Qui vous l'a dit ?

LE DEVIN , avec emphase.

Mon art.

COLIN.

Je n'en saurois douter.
Hélas qu'il m'en va coûter
Pour avoir été trop facile
A m'en laisser conter par les Dames de Cour !
Aurois-je donc perdu Colette sans retour ?

LE DEVIN.

On sert mal à la fois la fortune & l'Amour.
D'être si beau garçon , quelquefois il en coûte.

COLIN.

De grace , apprenez-moi le moyen d'éviter
Le coup affreux que je redoute.

LE DEVIN.

Laisse-moi seul un moment consulter.

Le Devin tire de sa poche un Livre de grimoire & un petit bâton de Jacob , avec lesquels il fait un charme. De jeunes Paysannes qui venoient le consulter , laissent tomber leurs présens , & se sauvent toutes effrayées en voyant ses contorsions

LE DEVIN.

Le charme est fait. Colette en ce lieu va se rendre ;
Il faut ici l'attendre.

COLIN.

A l'appaiser pourrai-je parvenir ?
Hélas ! voudra-t-elle m'entendre ?

LE DEVIN.

Avec un cœur fidele & tendre

On a droit de tout obtenir.

A part. Sur ce qu'elle doit dire allons la prévenir.

SCENE V.

COLIN.

JE vais revoir ma charmante Maîtresse.
 Adieu châteaux , grandeurs , richesse ,
 Votre éclat ne me tente plus.
 Si mes pleurs , mes soins assidus
 Peuvent toucher ce que j'adore ,
 Je vous verrai renaître encore
 Doux momens que j'ai perdus.

Quand on fait aimer & plaire ,
 A-t-on besoin d'autre bien !
 Rends-moi ton cœur ma Bergere ,
 Colin t'a rendu le sien.

Mon chalumeau , ma houlette ,
 Soyez mes seules grandeurs ;
 Ma parure est ma Colette ,
 Mes trésors sont ses faveurs.

Que de Seigneurs d'importance
 Voudroient bien avoir sa foi !
 Malgré toute leur puissance ,
 Ils sont moins heureux que moi.

SCENE VI.

COLIN, COLETTE *parée.*

COLIN, *à part.*

JE l'apperois . . . Je tremble en m'offrant à sa vue . .
. . . Sauvons-nous . . . Je la perds si je suis . . .

COLETTE, *à part.*

Il me voit . . . Que je suis émue !
Le cœur me bat . . .

COLIN.

Je ne fais où j'en suis.

COLETTE.

Trop près, sans y songer, je me suis approchée.

COLIN.

Je ne puis m'en dédire, il la faut aborder.

A Colette, d'un ton radouci, & d'un air moitié riant, moitié embarrassé.

Ma Colette . . . êtes-vous fâchée ?

Je suis Colin : daignez me regarder.

COLETTE, *osant à peine jeter les yeux sur lui.*

Colin m'aimoit : Colin m'étoit fidelle :

Je vous regarde, & ne vois plus Colin.

COLIN.

Mon cœur n'a point changé ; mon erreur trop cruelle

Venoit d'un sort jetté par quelque esprit malin :

Le Devin l'a détruit ; je suis, malgré l'envie,

Toujours Colin, toujours plus amoureux.

46 LE DEVIN DU VILLAGE,

COLETTE.

Par un fort , à mon tour , je me sens poursuivie.
Le Devin n'y peut rien.

COLIN.

Que je suis malheureux !

COLETTE.

D'un amant plus constant

COLIN.

Ah ! de ma mort suivie
Votre infidélité

COLETTE.

Vos soins sont superflus ;
Non , Colin , je ne t'aime plus.

COLIN.

Ta foi ne m'est point ravie ;
Non , consulte mieux ton cœur :
Toi-même , en m'ôtant la vie ,
Tu perdrais tout ton bonheur.

COLETTE.

A part. Hélas ! à Colin. Non , vous m'avez trahie ,
Vos soins sont superflus :
Non , Colin , je ne t'aime plus.

COLIN.

C'en est donc fait ; vous voulez que je meure ;
Et je vais pour jamais m'éloigner du hameau.

COLETTE , *rappelant Colin qui s'éloigne lentement.*
Colin ?

COLIN.

Quoi ?

INTERMEDE.

47

COLETTE.

Tu me fuis ?

COLIN.

Faut-il que je demeure
Pour vous voir un amant nouveau ?

COLETTE. *Duo.*

Tant qu'à mon Colin j'ai su plaire,
Mon sort combloit mes desirs.

COLIN.

Quand je plaisois à ma Bergere,
Je vivois dans les plaisirs.

COLETTE.

Depuis que son cœur me méprise,
Un autre a gagné le mien.

COLIN.

Après le doux nœud qu'elle brise,
Seroit-il un autre bien ?

D'un ton pénétré.

Ma Colette se dégage !

COLETTE.

Je crains un amant volage ;

ENSEMBLE.

Je me dégage à mon tour.
Mon cœur, devenu paisible,
Oubliera, s'il est possible,

Que tu lui fuis } cher un jour.
 } chere

COLIN.

Quelque bonheur qu'on me promette
 Dans les nœuds qui me sont offerts,
 J'eusse encor préféré Colette
 A tous les biens de l'Univers.

COLETTE.

Quoi qu'un Seigneur jeune, aimable,
 Me parle aujourd'hui d'Amour,
 Colin m'eût semblé préférable
 A tout l'éclat de la Cour.

COLIN, *tendrement.*

Ah Colette !

COLETTE, *avec un soupir.*

Ah ! Berger volage ,

Faut-il t'aimer malgré moi !

Colin se jette aux pieds de Colette ; elle lui fait remarquer à son chapeau un ruban fort riche qu'il a reçu de la Dame. Colin le jette avec dédain. Colette lui en donne un plus simple, dont elle étoit parée, & qu'il reçoit avec transport.

ENSEMBLE.

		{ je t'engage	
A jamais, Colin,		{ t'engage	
{ Mon	cœur &	{ ma	foi.

Qu'un doux mariage

M'unisse avec toi.

Aimons toujours sans partage ,

Que l'Amour soit notre loi.

A jamais, &c.

SCENE

SCENE VII.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

LE DEVIN.

JE vous ai délivrés d'un cruel maléfice ;
Vous vous aimez encor malgré les envieux.

COLIN.

Ils offrent chacun un présent au Devin.
Quel don pourroit jamais payer un tel service ?

LE DEVIN *recevant des deux mains.*

Je suis assez payé si vous êtes heureux.
Venez jeunes Garçons, venez aimables Filles,
Rassemblez-vous, venez les imiter ;
Venez galans Bergers, venez beautés gentilles,
En chantant leur bonheur apprendre à le goûter.

SCENE DERNIERE.

LE DEVIN, COLIN, COLETTE.

Garçons & Filles du Village.

CHŒUR.

COLIN revient à sa Bergere ;
Célébrons un retour si beau.
Que leur amitié sincère
Soit un charme toujours nouveau.

ŒUV. CH. Tome I.

B

50 *LE DEVIN DU VILLAGE*

Du Devin de notre Village
Chantons le pouvoir éclatant :
Il ramene un Amant volage ,
Et le rend heureux & constant.

On danse.

COLIN.

R O M A N C E.

Dans ma cabane obscure ,
Toujours fous nouveaux ;
Vent , Soleil , ou froidure ,
Toujours peine & travaux ,
Colette ma Bergere
Si tu viens l'habiter ,
Colin dans sa chaumiere
N'a rien à regretter.

Des champs , de la prairie ,
Retournant chaque soir ,
Chaque soir plus chérie
Je viendrai te revoir :
Du Soleil dans nos plaines ,
Devançant le retour ,
Je charmerai mes peines
En chantant notre Amour.

On danse une P A N T O M I M E.

LE DEVIN.

Il faut tous à l'envi
Nous signaler ici ;
Si je ne puis sauter ainsi ,
Je dirai pour ma part une Chançon nouvelle.
Il tire une Chançon de sa poche.

I.

L'art à l'Amour est favorable ,
Et sans art l'Amour fait charmer ;
A la Ville on est plus aimable ,
Au Village on fait mieux aimer :
Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend :
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

COLIN , avec le Chœur , répète le refrain.

Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

Regardant la Chanson.

Elle a d'autres Couplets ! je la trouve assez belle.

COLETTE , avec empressement.

Voyons , voyons ; nous chanterons aussi.

Elle prend la Chanson.

II.

Ici de la simple Nature ,
L'Amour suit la naïveté ,
En d'autres lieux de la parure
Il cherche l'éclat emprunté.
Ah ! pour l'ordinaire ,
L'Amour ne fait guere
Ce qu'il permet , ce qu'il défend ;
C'est un Enfant , c'est un Enfant.

CH Œ U R.

C'est un Enfant , c'est un Enfant.

COLIN.

III.

Souvent une âme chérie
Est celle d'un cœur ingénu :
Souvent par la coquetterie
Un cœur volage est retenu.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

A la fin de chaque Couplet, le Chœur répète toujours ce vers.

C'est un Enfant , c'est un Enfant.

I. E. D E V I N.

IV.

L'Amour selon sa fantaisie ,
Ordonne & dispose de nous :
Ce Dieu permet la jalousie ,
Et ce Dieu punit les jaloux.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L I N.

V.

A voltiger de Belle en Belle ,
On perd souvent l'heureux instant ;
Souvent un Berger trop fidelle
Est moins aimé qu'un inconstant.

Ah ! pour l'ordinaire , &c.

C O L E T T E.

VI.

A son caprice on est en butte ,
Il veut les ris, il veut les pleurs ;
Par les . . . par les . . .

COLIN, *lui aidant à lire.*

Par les rigueurs on le rebutte.

COLETTE.

On l'affoiblit par les faveurs.

ENSEMBLE.

Ah ! pour l'ordinaire,

L'Amour ne fait guere

Ce qu'il permet, ce qu'il défend ;

C'est un Enfant, c'est un Enfant.

CHŒUR.

C'est un Enfant ; c'est un Enfant.

On danse.

COLETTE.

Avec l'objet de mes amours,

Rien ne m'afflige, tout m'enchanté ;

Sans cesse il rit, toujours je chante :

C'est une chaîne d'heureux jours.

Quand on fait bien aimer, que la vie est charmante !

Tel, au milieu des fleurs qui brillent sur son cours,

Un doux ruisseau coule & serpente.

Quand on fait bien aimer, que la vie est charmante !

On danse.

COLETTE.

Allons danser sous les ormeaux,

Animez-vous jeunes filles :

Allons danser sous les ormeaux,

Galans prenez vos chalumeaux.

LES VILLAGEOISES *répètent ces quatre vers.*

COLETTE.

Répétons mille chansonnettes,

LE DEVIN DU VILLAGE.

Et pour avoir le cœur joyeux ,
Danfons avec nos amoureux ;
Mais n'y restons jamais seulettes.
Allons danfer sous les ormeaux , &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danfer sous les ormeaux , &c.

COLETTE.

A la Ville on fait bien plus de fracas ;
Mais sont-ils aussi gais dans leurs ébats ?
Toujours contens ,
Toujours chantans ;
Beauté sans fard ,
Plaisir sans art ;
Tous leurs Concerts valent-ils nos musettes ?
Allons danfer sous les ormeaux , &c.

LES VILLAGEOISES.

Allons danfer sous les ormeaux , &c.



PYGMALION,
SCENE LYRIQUE.



PYGMALION,

SCENE LYRIQUE.

*Le Théâtre représente un Atelier de Sculpteur.
Sur les côtés on voit des blocs de marbre, des
groupes, des statues ébauchées. Dans le fond
est une autre statue cachée sous un pavillon
d'une étoffe légère & brillante, orné de crépines
& de guirlandes.*

*Pygmalion assis & accoudé, rêve dans l'attitude d'un
homme inquiet & triste ; puis se levant tout-à-
coup, il prend sur une table les outils de son
art, va donner par intervalles quelques coups
de ciseau sur quelques-unes de ses ébauches, se
recule & regarde d'un air mécontent & décour-
agé.*

PYGMALION.

IL n'y a point là d'ame ni de vie ; ce n'est que de la
pierre. Je ne ferai jamais rien de tout cela.

O mon génie, où es-tu ? Mon talent qu'es-tu devenu ?
Tout mon feu s'est éteint, mon imagination s'est glacée ;
le marbre fort froid de mes mains.

Pygmalion, ne fais plus des Dieux : tu n'es qu'un vulgaire Artiste . . . Vils instrumens qui n'êtes plus ceux de ma gloire, allez, ne déshonorez point mes mains.

Il jette avec dédain ses outils, puis se promène quelque tems en rêvant, les bras croisés.

Que suis-je devenu ? quelle étrange révolution s'est faite en moi ?....

Tyr, ville opulente & superbe, les monumens des arts dont tu brilles ne m'attirent plus, j'ai perdu le goût que je prenois à les admirer : le commerce des Artistes & des Philosophes me devient insipide ; l'entretien des Peintres & des Poètes est sans attrait pour moi ; la louange & la gloire n'élèvent plus mon âme ; les éloges de ceux qui en recevront de la postérité ne me touchent plus ; l'amitié même a perdu pour moi ses charmes.

Et vous, jeunes objets, chefs-d'œuvre de la nature que mon art osoit imiter, & sur les pas desquels les plaisirs m'attiroient sans cesse, vous, mes charmans modèles, qui m'embrâsiez à la fois des feux de l'amour & du génie, depuis que je vous ai surpassés, vous m'êtes tous indifférens.

Il s'assied & contemple tout autour de lui.

Retenu dans cet atelier par un charme inconcevable, je n'y fais rien faire, & je ne puis m'en éloigner. J'erre de groupe en groupe, de figure en figure ; mon ciseau foible, incertain, ne reconnoît plus son guide : ces ouvrages grossiers, restés à leur timide ébauche, ne sentent plus la main qui jadis les eût animés....

Il se leve impétueusement.

C'en est fait, c'en est fait ! j'ai perdu mon génie . . . si jeune encore ! je survis à mon talent.

Mais quelle est donc cette ardeur interne qui me dévore ? Qu'ai-je en moi qui semble m'embrâser ? Quoi ! dans la langueur d'un génie éteint , sent-on ces émotions , sent-on ces élans des passions impétueuses , cette inquiétude insurmontable , cette agitation secrète qui me tourmente , & dont je ne puis démêler la cause ?

J'ai craint que l'admiration de mon propre ouvrage ne causât la distraction que j'apportoïis à mes travaux ; je l'ai caché sous ce voile..... mes profanes mains ont osé couvrir ce monument de leur gloire. Depuis que je ne la vois plus , je suis plus triste , & ne suis pas plus attentif.

Qu'il va m'être cher , qu'il va m'être précieux , cet immortel ouvrage ! Quand mon esprit éteint ne produira plus rien de grand , de beau , de digne de moi , je montrerai ma Galathée , & je dirai ; voilà mon ouvrage ! O ma Galathée ! quand j'aurai tout perdu , tu me resteras , & je serai consolé.

Il s'approche du pavillon , puis se retire ; va , vient , & s'arrête quelquefois à le regarder en soupirant.)

Mais pourquoi la cacher ? Qu'est ce que j'y gagne ? Réduit à l'oisiveté , pourquoi m'ôter le plaisir de contempler la plus belle de mes œuvres ? Peut-être y reste-t-il quelque défaut que je n'ai pas remarqué ; peut-être pourrai-je encore ajouter quelque ornement à sa parure ; aucune grace imaginable ne doit manquer à un objet si charmant peut-être cet objet ranimera-t-il mon imagination languissante. Il la faut revoir , l'examiner de nouveau. Que dis-je ? Eh ! je ne l'ai point encore examinée : je n'ai fait jusqu'ici que l'admirer.

Il va pour lever le voile , & le laisse retomber comme effrayé.

Je ne fais quelle émotion j'éprouve en touchant ce voile ; une frayeur me saisit ; je crois toucher au sanctuaire de quelque Divinité. Pygmalion , c'est une pierre ; c'est ton ouvrage . . . qu'importe ? On sert des Dieux dans nos Temples qui ne sont pas d'une autre matière , & n'ont pas été faits d'une autre main.

Il leve le voile en tremblant , & se prosterne. On voit la statue de Galathée , posée sur un pied-d'estal fort petit , mais exhaussé par un gradin de marbre , formé de quelques marches demi-circulaires.

O Galathée ! recevez mon hommage. Oui , je me suis trompé : j'ai voulu vous faire Nymphé , & je vous ai fait Déesse. Venus même est moins belle que vous.

Vanité , foiblesse humaine ! je ne puis me laisser d'admirer mon ouvrage ; je m'enivre d'amour propre ; je m'adore dans ce que j'ai fait . . . Non , jamais rien de si beau ne parut dans la nature ; j'ai passé l'ouvrage des Dieux . . .

Quoi ! tant de beautés sortent de mes mains ? Mes mains les ont donc touchées ? . . . ma bouche a donc pu . . . Je vois un défaut. Ce vêtement couvre trop le nu ; il faut l'échancrer davantage. les charmes qu'il recèle doivent être mieux annoncés.

Il prend son maillet & son ciseau ; puis s'avançant lentement il monte , en hésitant , les gradins de la statue qu'il semble n'oser toucher. Enfin , le ciseau déjà levé , il s'arrête . . .

Quel tremblement ! quel trouble ! . . . Je tiens le ciseau d'une main mal-assurée . . . je ne puis . . . je n'ose . . . je gênerai tout.

Il s'encourage , & enfin présentant son ciseau il en donne un

seul coup, & s'a:si d'eff'oi il le laisse tomber en poussant un grand cri.

Dieux ! je sens la chair palpitante repousser le ciseau !.....

Il redescend tremblant & confus.

..... Vaine terreur, fol aveuglement !.... Non.... je n'y toucherai point ; les Dieux m'épouvantent. Sans doute elle est déjà consacrée à leur rang.

Il la considere de nouveau.

Que veux tu changer ? regarde ; quels nouveaux charmes veux tu lui donner ?.... Ah ! c'est sa perfection qui fait son défaut.... Divine Galathée ! moins parfaite, il ne te manqueroit rien.....

Tendrement.

Mais il te manque une ame : ta figure ne peut s'en passer.

Avec plus d'attendrissement encore.

Que l'ame faite pour animer un tel corps doit être belle !

Il s'arrête long-tems. Puis retournant s'asseoir, il dit d'une voix lente & changée :

Quels desirs osé - je former ? Quels vœux insensés ! qu'est-ce que je sens ?..... O ciel ! le voile de l'illusion tombe, & je n'ose voir dans mon cœur : j'aurois trop à m'en indigner.

Longue pause dans un profond accablement.

..... Voilà donc la noble passion qui m'égare ! c'est donc pour cet objet inanimé que je n'ose sortir d'ici !....

un marbre ! une pierre , une masse informe & dure ,
travaillée avec ce fer ! Insensé , rentre en toi-même ;
gémis sur toi ; vois ton erreur , vois ta folie
..... Mais non

Impétueusement.

Non , je n'ai point perdu le sens ; non , je n'extrava-
gue point ; non , je ne me reproche rien. Ce n'est point de
ce marbre mort que je suis épris , c'est d'un être vivant
qui lui ressemble ; c'est de la figure qu'il offre à mes
yeux. En quelque lieu que soit cette figure adorable ,
quelque corps qui la porte , & quelque main qui l'ait
faite , elle aura tous les vœux de mon cœur. Oui , ma
seule folie est de discerner la beauté , mon seul crime
est d'y être sensible. Il n'y a rien - là dont je doive
rougir.

Moins vivement , mais toujours avec passion.

Quels traits de feu semblent sortir de cet objet pour
embrâser mes sens , & retourner avec mon ame à leur
source ! Hélas ! il reste immobile & froid , tandis que
mon cœur embrâsé par ses charmes , voudroit quitter
mon corps pour aller échauffer le sien. Je crois dans
mon délire pouvoir m'élancer hors de moi ; je crois pou-
voir lui donner ma vie & l'animer de mon ame. Ah ! que
Pygmalion meure pour vivre dans Galathée ! Que
dis-je , ô ciel ! Si j'étois elle je ne la verrois pas , je
ne serois pas celui qui l'aime ! Non , que ma Galathée
vive , & que je ne sois pas elle. Ah ! que je sois tou-
jours un autre , pour vouloir toujours être elle , pour
la voir , pour l'aimer , pour en être aimé.....

Transport.

Tourmens , vœux , desirs , rage , impuissance , amour

terrible , amour funeste oh ! tout l'enfer est dans mon cœur agité Dieux puissans , Dieux bienfaissans ; Dieux du peuple , qui connûtes les passions des hommes ; ah ! vous avez tant fait de prodiges pour de moindres causes ! voyez cet objet , voyez mon cœur , soyez justes & méritez vôtres autels !

Avec un enthousiasme plus pathétique.

Et toi , sublime essence qui te caches aux sens , & te fais sentir aux cœurs ; ame de l'Univers , principe de toute existence ; toi qui par l'amour donnes l'harmonie aux élémens , la vie à la matière , le sentiment aux corps , & la forme à tous les êtres ; feu sacré , céleste Vénus , par qui tout se conserve & se reproduit sans cesse ; ah ! où est ton équilibre ? où est ta force expansive ? où est la loi de la nature dans le sentiment que j'éprouve ? où est ta chaleur vivifiante dans l' inanité de mes vains desirs ? Tous tes feux sont concentrés dans mon cœur , & le froid de la mort reste sur ce marbre ; je péris par l'excès de vie qui lui manque. Hélas ! je n'attends point un prodige ; il existe , il doit cesser ; l'ordre est troublé , la nature est outragée ; rends leur empire à ses loix , rétablis son cours bienfaisant & verse également ta divine influence. Oui , deux êtres manquent à la plénitude des choses , partage leur cette ardeur dévorante qui consume l'un sans animer l'autre : c'est toi qui formas par ma main ces charmes & ces traits qui n'attendent que le sentiment & la vie ; donne-lui la moitié de la mienne , donne-lui tout , s'il le faut , il me suffira de vivre en elle. O toi ! qui daignes sourire aux hommages des mortels , ce qui ne sent rien ne t'honore pas ; étends ta gloire avec tes œuvres ! Déesse de la beauté , épargne cet affront à la nature ,

qu'un si parfait modele soit l'image de ce qui n'est pas !

Il revient à lui par degrés , avec un mouvement d'assurance & de joie.

Je reprends mes sens. Quel calme inattendu , quel courage inespéré me ranime ? Une fièvre mortelle embrâsoit mon sang : un baume de confiance & d'espoir court dans mes veines ; je crois me sentir renaître.

Ainsi le sentiment de notre dépendance sert quelquefois à notre consolation. Quelque malheureux que soient les mortels , quand ils ont invoqué les Dieux , ils sont plus tranquilles....

Mais cette injuste confiance trompe ceux qui font des vœux insensés.... Hélas ! en l'état où je suis on invoque tout , & rien ne nous écoute ; l'espoir qui nous abuse est plus insensé que le desir.

Honteux de tant d'égaremens , je n'ose plus même en contempler la cause. Quand je veux lever les yeux sur cet objet fatal , je sens un nouveau trouble , une palpitation me suffoque , une secrète frayeur m'arrête...

Ironie amere.

..... Eh ! regarde , malheureux ; deviens intrépide ; ose fixer une statue.

Il la voit s'animer , & se détourne saisi d'effroi & le cœur serré de douleur.

Qu'ai-je vu ? Dieux ! qu'ai-je cru voir ? Le coloris des chairs , un feu dans les yeux , des mouvemens même..... ce n'étoit pas assez d'espérer le prodige ; pour comble de misère , enfin , je l'ai vu

Excès d'accablement.

Infortuné , c'en est donc fait ton délire est à son dernier

SCÈNE LYRIQUE. 65

dernier terme ta raison t'abandonne ainsi que ton génie Ne la regrette point , ô Pygmalion ! sa perte couvrira ton opprobre

Vive indignation.

Il est trop heureux pour l'amant d'une pierre , de devenir un homme à visions.

Il se retourne , & voit la statue se mouvoir & descendre elle-même les gradins par lesquels il a monté sur le pied-d'estal. Il se jette à genoux , & leve les mains & les yeux au Ciel.

Dieux immortels ! Vénus , Galathée ! ô prestige d'un amour forcené.

GALATHÉE se touche & dit ,
Moi.

PYGMALION transporté.
Moi !

GALATHÉE se touchant encore.
C'est moi.

PYGMALION.

Ravissante illusion qui passes jusqu'à mes oreilles , ah ! n'abandonne jamais mes sens.

GALATHÉE fait quelques pas & touche un marbre.
Ce n'est plus moi.

Pygmalion dans une agitation , dans des transports qu'il a peine à contenir , suit tous ces mouvemens , l'écoute , l'observe avec une avide attention qui lui permet à peine de respirer.

Galathée s'avance vers lui & le regarde ; il se leve précipitamment , lui tend les bras , & la regarde avec extase. Elle pose une main sur lui ; il tressaillit , prend cette main , la porte à son cœur , puis la couvre d'ardens baisers.

ŒUV. CH. Tome I.

GALATHÉE *avec un soupir.*

Ah ! encore moi.

PYGMALION.

Oui , cher & charmant objet ; oui , digne chef-d'œuvre
de mes mains , de mon cœur & des Dieux : c'est toi ,
c'est toi seule : je t'ai donné tout mon être ; je ne vi-
vrai plus que par toi.



LETTRE
SUR LA MUSIQUE
FRANÇOISE.

Sunt verba & voces , pratereaue , nihil.

THE
SUNNY MUSIC
FRANCIS

THE SUNNY MUSIC

AVERTISSEMENT.

*L*A querelle excitée l'année dernière à l'Opéra n'ayant abouti qu'à des injures, dites d'un côté avec beaucoup d'esprit, & de l'autre avec beaucoup d'animosité ; je n'y voulus prendre aucune part ; car cette espece de guerre ne me convenoit en aucun sens, & je sentois bien que ce n'étoit pas le tems de ne dire que des raisons. Maintenant que les Bouffons sont congédiés, ou prêts à l'être, & qu'il n'est plus question de cabales, je crois pouvoir hasarder mon sentiment, & je le dirai avec ma franchise ordinaire, sans craindre en cela d'offenser personne ; il me semble même que sur un pareil sujet toute précaution seroit injurieuse pour les Lecteurs ; car j'avoue que j'aurois fort mauvaise opinion d'un Peuple (1) qui donneroit à des Chansons une importance ridicule ; qui feroit plus de cas de ses Musiciens que de ses

(1) De peur que mes Lecteurs ne prennent les dernières lignes de cet alinéa pour une satire ajoutée après coup, je dois les avertir qu'elles sont tirées exactement de la première édition de cette Lettre ; tout ce qui suit fut ajouté dans la seconde.

Philosophes , & chez lequel il faudroit parler de Musique avec plus de circonspection que des plus graves sujets de morale.

C'est par la raison que je viens d'exposer , que quoique quelques-uns m'accusent , à ce qu'on dit , d'avoir manqué de respect à la Musique Françoisse dans ma premiere édition , le respect beaucoup plus grand & l'estime que je dois à la Nation , m'empêchent de rien changer à cet égard dans celle-ci.

Une chose presque incroyable , si elle regardoit tout autre que moi , c'est qu'on ose m'accuser d'avoir parlé de la Langue avec mépris dans un Ouvrage où il n'en peut être question que par rapport à la Musique. Je n'ai pas changé là-dessus un seul mot dans cette édition ; ainsi en la parcourant de sens-froid , le Lecteur pourra voir si cette accusation est juste. Il est vrai que quoique nous ayons eu d'excellens Poëtes & même quelques Musiciens qui n'étoient pas sans génie , je crois notre Langue peu propre à la Poësie , & point du tout à la Musique. Je ne crains pas de m'en rapporter sur ce point aux Poëtes mêmes ; car quant aux Musiciens , chacun sait qu'on peut se dispenser de les consulter sur toute affaire de raisonnement. En revanche , la langue Françoisse

AVERTISSEMENT. 71

me paroît celle des Philosophes & des Sages (1) : elle semble faite pour être l'organe de la vérité & de la raison : malheur à quiconque offense l'une ou l'autre dans des Ecrits qui la déshonorent ! Quant à moi , le plus digne hommage que je croie pouvoir rendre à cette belle & sage langue , dont j'ai le bonheur de faire usage , est de tâcher de ne la point avilir.

Quoique je ne veuille & ne doive point changer de ton avec le Public , que je n'attende rien de lui , & que je me soucie tout aussi peu de ses satyres que de ses éloges , je crois le respecter beaucoup plus que cette foule d'Ecrivains mercenaires & dangereux qui le flattent pour leur intérêt. Ce respect , il est vrai , ne consiste pas dans de vains ménagemens , qui marquent l'opinion qu'on a de la foiblesse de ses Lecteurs , mais à rendre hommage à leur jugement , en appuyant par des raisons solides le sentiment qu'on leur propose , & c'est ce que je me suis toujours efforcé de faire. Ainsi , de quelque sens qu'on veuille envisager les choses , en appréciant équitablement toutes les cla-

(1) C'est le sentiment de l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , sentiment qu'il soutient très-bien dans l'addition à cet Ouvrage , & qu'il prouve encore mieux par tous ses Ecrits.

meurs que cette Lettre a excitées, j'ai bien peur qu'à la fin mon plus grand tort ne soit d'avoir raison ; car je sais trop que celui-là ne me sera jamais pardonné.



L E T T R E
S U R
L A M U S I Q U E
F R A N Ç O I S E.

Vous souvenez-vous, Monsieur, de l'histoire de cet enfant de Silésie dont parle M. de Fontenelle, & qui étoit né avec une dent d'or ? Tous les Docteurs de l'Allemagne s'épuisèrent d'abord en savantes dissertations, pour expliquer comment on pouvoit naître avec une dent d'or : la dernière chose dont on s'avisa fut de vérifier le fait, & il se trouva que la dent n'étoit pas d'or. Pour éviter un semblable inconvénient, avant que de parler de l'excellence de notre Musique, il seroit peut-être bon de s'assurer de son existence, & d'examiner d'abord, non pas si elle est d'or, mais si nous en avons une.

Les Allemands, les Espagnols & les Anglois, ont long-tems prétendu posséder une Musique propre à leur langue : en effet, ils avoient des Opéra Nationaux qu'ils admiroient de très-bonne foi, & ils étoient bien persuadés qu'il y alloit de leur gloire à laisser abolir ces chefs-d'œuvres insupportables à toutes les oreilles, excepté les leurs. Enfin le plaisir l'a emporté chez eux sur la vanité, ou du moins, ils s'en sont fait une mieux entendue, de sacrifier au goût & à la raison des préjugés qui rendent souvent les Nations ridicules, par l'honneur même qu'elles y attachent.

Nous sommes encore en France à l'égard de notre Musique, dans les sentimens où ils étoient alors sur la leur ; mais qui nous assurera que pour avoir été plus opiniâtres , notre entêtement en soit mieux fondé ? Ignorons-nous combien l'habitude des plus mauvaises choses peut fasciner nos sens en leur faveur (1) , & combien le raisonnement & la réflexion sont nécessaires pour rectifier dans tous les beaux-arts , l'approbation mal entendue que le peuple donne souvent aux productions du plus mauvais goût , & détruire le faux plaisir qu'il y prend ? Ne seroit-il donc point à propos , pour bien juger de la Musique Française , indépendamment de ce qu'en pense la populace de tous les Etats , qu'on essayât une fois de la soumettre à la coupelle de la raison , & de voir si elle en soutiendra l'épreuve ? *Concedo ipse hoc multis*, disoit Platon , *voluptate Musicam judicandam*, *sed illam ferè Musicam esse dico pulcherrimam quæ optimos*, *satisque eruditos delectet.*

Je n'ai pas dessein d'approfondir ici cet examen ; ce n'est pas l'affaire d'une Lettre , ni peut-être la mienne. Je voudrois seulement tâcher d'établir quelques principes , sur lesquels , en attendant qu'on en trouve de meilleurs , les Maîtres de l'art , ou plutôt les Philosophes pussent diriger leurs recherches : car , disoit autrefois un Sage , c'est au Poète à faire de la Poésie , & au Musicien à faire de la Musique ; mais il n'appartient qu'au Philosophe de bien parler de l'une & de l'autre.

Toute Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou mesure (2).

Quoique le chant tire son principal caractère de la mesure , comme il naît immédiatement de l'harmonie , & qu'il assujettit toujours l'accompagnement à sa mar-

che , j'unirai ces deux parties dans un même article , puis je parlerai de la mesure séparément.

L'harmonie ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les Nations , ou si elle a quelques différences , elles sont introduites par celles de la mélodie ; ainsi , c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique Nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne seroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations , & qui manqueroit encore d'autres conditions essentielles , dont je parlerai dans l'article de la mesure. Cherchons , par curiosité , ce qui résulteroit de la Musique appliquée à une telle langue.

Premièrement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes , & parce que la langue seroit sourde , la Musique seroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit à exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires , & la Musique seroit insipide & monotone ; sa marche seroit encore lente & ennuyeuse par la même raison , & quand on voudroit presser un peu le mouvement , sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

Comme une telle Musique seroit dénuée de toute mélodie agréable , on tâcheroit d'y suppléer par des

beautés factices & peu naturelles ; on la chargeroit de modulations fréquentes & régulières , mais froides , fans graces & fans expreffion. On inventeroit des fré-dons , des cadences , des ports-de-voix & d'autres agrémens poftiches qu'on prodigueroit dans le chant , & qui ne feroient que le rendre plus ridicule fans le rendre moins plat. La Musique , avec toute cette mauffade parure , refteroit languiffante & fans expreffion , & fes images , dénuées de force & d'énergie , peindroient peu d'objets en beaucoup de notes , comme ces écritures gothiques , dont les lignes remplies de traits & de lettres figurées , ne contiennent que deux ou trois mots , & qui renferment très-peu de fens en un grand efpace.

L'impoſſibilité d'inventer des chants agréables obligerait les Compositeurs à tourner tous leurs ſoins du côté de l'harmonie , & faute de beautés réelles , ils y introduiroient des beautés de convention , qui n'auroient prefque d'autre mérite que la difficulté vaincue : au lieu d'une bonne Musique , ils imagineroient une Musique favante ; pour ſuppléer au chant , ils multiplieroient les accompagnemens ; il leur en coûteroit moins de placer beaucoup de mauvaiſes parties les unes au-deſſus des autres , que d'en faire une qui fût bonne. Pour ôter l'inſipidité , ils augmenteroient la confuſion ; ils croiroient faire de la Musique , & ils ne feroient que du bruit.

Un autre effet qui réſulteroit du défaut de Mélodie , ſeroit que les Muſiciens n'en ayant qu'une fauſſe idée , trouveroient par-tout une mélodie à leur maniere ; n'ayant pas de véritable chant , les parties de chant ne leur coûteroient rien à multiplier , parce qu'ils donneroient hardiment ce nom à ce qui n'en ſeroit pas ; même juſqu'à la Baſſe-continue , à l'unifſon de laquelle ils feroient ſans façon réciter les Baſſes-tailles , ſauf à

couvrir le tout d'une forte d'accompagnement, dont la prétendue mélodie n'auroit aucun rapport à celle de la partie vocale. Par tout où ils verroient des notes, ils trouveroient du chant, attendu qu'en effet leur chant ne seroit que des notes. *Voces, prateredque nihil.*

Passons maintenant à la mesure, dans le sentiment de laquelle consiste en grande partie la beauté & l'expression du chant. La mesure est à-peu-près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hazard & écrits sans suite, auxquels le Lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'Auteur n'y en a point mis.

J'ai dit que toute Musique Nationale tire son principal caractère de la langue qui lui est propre, & je dois ajouter que c'est principalement la prosodie de la langue qui constitue ce caractère. Comme la Musique vocale a précédé de beaucoup l'instrumentale, celle-ci a toujours reçu de l'autre ses tours de chant & sa mesure, & les diverses mesures de la Musique vocale n'ont pu naître que des diverses manières dont on pouvoit scander le discours & placer les breves & les longues les unes à l'égard des autres : ce qui est très-évident dans la Musique Grecque, dont toutes les mesures n'étoient que les formules d'autant de rythmes fournis par tous les arrangemens des syllabes longues ou breves, & des pieds dont la langue & la poésie étoient susceptibles. De sorte que quoiqu'on puisse très-bien distinguer dans

le rythme musical la mesure de la prosodie , la mesure du vers , & la mesure du chant , il ne faut pas douter que la Musique la plus agréable , ou du moins la mieux cadencée , ne soit celle où ces trois mesures concourent ensemble le plus parfaitement qu'il est possible.

Après ces éclaircissemens , je reviens à mon hypothèse , & je suppose que la même langue dont je viens de parler , eût une mauvaise prosodie , peu marquée , sans exactitude & sans précision , que les longues & les breves n'eussent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable , exact , régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres , des breves plus ou moins breves , des syllabes ni breves ni longues , & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique Nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la prosodie , n'en auroit qu'une fort vague , inégale & très-peu sensible ; que le récitatif se sentiroit , sur-tout , de cette irrégularité ; qu'on ne sauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes ; qu'on seroit contraint d'y changer de mesure à tout moment , & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé ; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision ; que pour peu de lenteur qu'on joignît à ce défaut , l'idée de l'égalité des tems se perdrait entièrement dans l'esprit du Chanteur & de l'Auditeur , & qu'enfin la mesure n'étant plus sensible , ni ses retours égaux , elle ne seroit assujettie qu'au caprice du Musicien , qui pourroit à chaque instant la presser ou ralentir à son gré , de sorte qu'il ne seroit pas possible

dans un concert de se passer de quelqu'un qui la marquât à tous , selon la fantaisie ou la commodité d'un seul.

C'est ainsi que les Acteurs contracteroient tellement l'habitude de s'affervir la mesure , qu'on les entendroit même l'altérer à dessein dans les morceaux où le Compositeur seroit venu à bout de la rendre sensible. Marquer la mesure seroit une faute contre la composition , & la suivre en seroit une contre le goût du chant ; les défauts passeroient pour des beautés , & les beautés pour des défauts ; les vices seroient établis en regles , & pour faire de la Musique au goût de la Nation , il ne faudroit que s'attacher avec soin à ce qui déplaît à toutes les autres.

Aussi avec quelque art qu'on cherchât à couvrir les défauts d'une pareille Musique , il seroit impossible qu'elle plût jamais à d'autres oreilles qu'à celles des naturels du pays où elle seroit en usage : à force d'effluer des reproches sur leur mauvais goût , à force d'entendre dans une langue plus favorable de la véritable Musique , ils chercheroient à en rapprocher la leur , & ne feroient que lui ôter son caractère & la convenance qu'elle avoit avec la langue pour laquelle elle avoit été faite. S'ils vouloient dénaturer leur chant , ils le rendroient dur , baroque & presque inchantable ; s'ils se contentoient de l'orner par d'autres accompagnemens que ceux qui lui sont propres , ils ne feroient que marquer mieux sa platitude par un contraste inévitable ; ils ôteroient à leur Musique la seule beauté dont elle étoit susceptible , en ôtant à toutes ses parties l'uniformité de caractère qui la faisoit être une ; & en accoutumant les oreilles à dédaigner le chant pour n'écouter que la symphonie , ils parviendroient enfin à ne faire

servir les voix que d'accompagnement à l'accompagnement.

Voilà par quel moyen la Musique d'une telle Nation se diviserait en Musique vocale & Musique instrumentale ; voilà comment, en donnant des caractères différens à ces deux espèces, on en ferait un tout monstrueux. La symphonie voudrait aller en mesure, & le chant ne pouvant souffrir aucune gêne, on entendrait souvent dans les mêmes morceaux les Acteurs & l'Orchestre se contrarier & se faire obstacle mutuellement. Cette incertitude & le mélange des deux introduiraient dans la manière d'accompagner, une froideur & une lâcheté qui se tourneraient tellement en habitude, que les Symphonistes ne pourraient pas, même en exécutant de bonne Musique, lui laisser de la force & de l'énergie. En la jouant comme la leur, ils l'énerveraient entièrement ; ils feraient fort les *doux*, doux les *ferts*, & ne connaîtraient pas une des nuances de ces deux mots. Ces autres mots, *rinforzando*, *dolce* (3), *risoluto*, *con gusto*, *spiritoso*, *sostenuto*, *con brio*, n'auraient pas même de synonymes dans leur langue, & celui d'*expression* n'y aurait aucun sens. Ils substitueraient je ne sais combien de petits ornemens froids & maussades à la vigueur du coup d'archet. Quelque nombreux que fût l'Orchestre, il ne ferait aucun effet, ou n'en ferait qu'un très-désagréable. Comme l'exécution serait toujours lâche, & que les Symphonistes aimeraient mieux jouer proprement que d'aller en mesure, ils ne seraient jamais ensemble : ils ne pourraient venir à bout de tirer un son net & juste, ni de rien exécuter dans son caractère, & les Etrangers seraient tout surpris, qu'à quelques-uns près, un Orchestre vanté comme le premier du monde, serait à peine digne des tréteaux
d'une

d'une guinguette (4). Il devoit naturellement arriver que de tels Musiciens prissent en haine la Musique qui auroit mis leur honte en évidence, & bientôt joignant la mauvaise volonté au mauvais goût, ils mettoient encore du dessein prémédité dans la ridicule exécution, dont ils auroient bien pu se fier à leur mal-adresse.

D'après une autre supposition contraire à celle que je viens de faire, je pourrois déduire aisément toutes les qualités d'une véritable Musique, faire pour émouvoir, pour imiter, pour plaire, & pour porter au cœur les plus douces impressions de l'harmonie & du chant; mais comme ceci nous écarteroit trop de notre sujet & sur-tout des idées qui nous sont connues, j'aime mieux me borner à quelques observations sur la Musique Italienne, qui puissent nous aider à mieux juger de la nôtre.

Si l'on demandoit laquelle de toutes les langues doit avoir une meilleure Grammaire, je répondrois que c'est celle du Peuple qui raisonne le mieux; & si l'on demandoit lequel de tous les Peuples doit avoir une meilleure Musique, je dirois que c'est celui dont la langue y est le plus propre. C'est ce que j'ai déjà établi ci-devant, & que j'aurai occasion de confirmer dans la suite de cette Lettre. Or, s'il y a en Europe une langue propre à la Musique, c'est certainement l'Italienne; car cette langue est douce, sonore, harmonieuse, & accentuée plus qu'aucune autre, & ces quatre qualités sont précisément les plus convenables au chant.

Elle est douce, parce que les articulations y sont peu composées, que la rencontre des consonnes y est rare & sans rudesse, & qu'un très-grand nombre de syllabes n'y étant formées que de voyelles, les fréquentes élisions en rendent la prononciation plus coulante. Elle est

sonore, parce que la plupart des voyelles y sont éclatantes, qu'elle n'a pas de diphthongues composées, qu'elle a peu ou point de voyelles nazales, & que les articulations rares & faciles distinguent mieux le son des syllabes, qui en devient plus net & plus plein. A l'égard de l'harmonie, qui dépend du nombre & de la prosodie autant que des sons, l'avantage de la langue Italienne est manifeste sur ce point; car il faut remarquer que ce qui rend une langue harmonieuse & véritablement pittoresque, dépend moins de la force réelle de ses termes, que de la distance qu'il y a du doux au fort entre les sons qu'elle emploie, & du choix qu'on en peut faire pour les tableaux qu'on a à peindre. Ceci supposé, que ceux qui pensent que l'Italien n'est que le langage de la douceur & de la tendresse, prennent la peine de comparer entre elles ces deux strophes du Tasse.

*Teneri s'egni e placide e tranquille
Repulse e cari vezzi e liete paci,
Sorrisci, parolette, e dolci fille:
Di pianto e sospir, tronchi e molli bacci:
Fuse tai cosé tutte, e poscia unille,
Et al foea temprò di lente faci;
E ne formò quel sì mirabil cinto
Di ch' ella aveva il bel fianco succinto.*

*Chiama gl' abitor de l'ombre eterne
Il rauco suon de la tartarea tromba;
Tremar le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba;
Ne sì stridendo mai da le superne
Regioni del Cielo il folgor piomba,
Ne sì scossa giammai trema la terra
Quando i vapori in sen gravida serra.*

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 83

Et s'ils désespèrent de rendre en François la douce harmonie de l'une , qu'ils essayent d'exprimer la rauque dureté de l'autre : il n'est pas besoin , pour juger de ceci d'entendre la langue , il ne faut qu'avoir des oreilles & de la bonne foi. Au reste , vous observerez que cette dureté de la dernière strophe n'est point sourde , mais très-sonore , & qu'elle n'est que pour l'oreille , & non pour la prononciation : car la langue n'articule pas moins facilement les *r* multipliées qui font la rudesse de cette strophe , que les *l* qui rendent la première si coulante. Au contraire , toutes les fois que nous voulons donner de la dureté à l'harmonie de notre langue , nous sommes forcés d'entasser des consonnes de toute espèce , qui forment des articulations difficiles & rudes , ce qui retarde la marche du chant , & contraint souvent la Musique d'aller plus lentement , précisément quand le sens des paroles exigeroit le plus de vitesse.

Si je voulois m'étendre sur cet article , je pourrois peut-être vous faire voir encore que les inversions de la langue Italienne sont beaucoup plus favorables à la bonne mélodie que l'ordre didactique de la nôtre , & qu'une phrase musicale se développe d'une manière plus agréable & plus intéressante ; quand le sens du discours long-tems suspendu , se résout sur le verbe avec la cadence , que quand il se développe à mesure , & laisse affoiblir ou satisfaire ainsi par degrés le desir de l'esprit , tandis que celui de l'oreille augmente en raison contraire jusqu'à la fin de la phrase. Je vous prouverois encore que l'art des suspensions & des mots entre-coupés , que l'heureuse constitution de la langue rend si familier à la Musique Italienne , est entièrement inconnu dans la nôtre , & que nous n'avons d'autres moyens pour y suppléer , que des silences , qui ne sont jamais du chant , & qui , dans ces occasions , montrent

plutôt la pauvreté de la Musique , que les ressources du Musicien.

Il me resteroit à parler de l'accent ; mais ce point important demande une si profonde discussion , qu'il vaut mieux la réserver à une meilleure main. Je vais donc passer aux choses plus essentielles à mon objet , & tâcher d'examiner notre Musique en elle-même.

Les Italiens prétendent que notre mélodie est plate & sans aucun chant , & toutes les Nations (5) neutres confirment unanimement leur jugement sur ce point. De notre côté , nous accusons la leur d'être bizarre & baroque (6). J'aime mieux croire que les uns ou les autres se trompent , que d'être réduit à dire , que dans des contrées où les Sciences & tous les Arts sont parvenus à un si haut degré , la Musique seule est encore à naître.

Les moins prévenus d'entre nous (7) se contentent de dire , que la Musique Italienne & la Française sont toutes deux bonnes , chacune dans son genre , chacune pour la langue qui lui est propre ; mais outre que les autres Nations ne conviennent pas de cette parité , il resteroit toujours à savoir laquelle des deux langues peut comporter le meilleur genre de Musique en soi : question fort agitée en France , mais qui ne le sera jamais ailleurs ; question qui ne peut être décidée que par une oreille parfaitement neutre , & qui par conséquent devient tous les jours plus difficile à résoudre dans le seul pays où elle soit en problème. Voici sur ce sujet quelques expériences que chacun est maître de vérifier , & qui me paroissent pouvoir servir à cette solution , du moins quant à la mélodie , à laquelle seule se réduit presque toute la dispute.

J'ai pris dans les deux Musiques des airs également estimés chacun dans son genre , & les dépouillant les

uns de leurs ports de voix & de leurs cadences éternelles, les autres des notes sous-entendues que le Compositeur ne se donne point la peine d'écrire, & dont il se remet à l'intelligence du Chanteur (8), je les ai soignées exactement sur la note, sans aucun ornement, & sans rien fournir de moi-même au sens ni à la liaison de la phrase. Je ne vous dirai point quel a été dans mon esprit le résultat de cette comparaison, parce que j'ai le droit de vous proposer mes raisons & non pas mon autorité : je vous rends compte seulement des moyens que j'ai pris pour me déterminer, afin que si vous les trouvez bons, vous puissiez les employer à votre tour. Je dois vous avertir seulement, que cette expérience demande bien plus de précautions qu'il ne semble. La première & la plus difficile de toutes, est d'être de bonne foi, & de se rendre également équitable dans le choix & dans le jugement. La seconde est que pour tenter cet examen, il faut nécessairement être également versé dans les deux styles ; autrement celui qui seroit le plus familier se présenteroit à chaque instant à l'esprit au préjudice de l'autre ; & cette deuxième condition n'est gueres plus facile que la première, car de tous ceux qui connoissent bien l'une & l'autre Musique, nul ne balance sur le choix, & l'on a pu voir par les plaisans barbouillages de ceux qui se sont mêlés d'attaquer l'Italienne, quelle connoissance ils avoient d'elle & de l'art en général.

Je dois ajouter qu'il est essentiel d'aller bien exactement en mesure ; mais je prévois que cet avertissement, superflu dans tout autre pays, sera fort inutile dans celui-ci, & cette seule omission entraîne nécessairement l'incompétence du jugement.

Avec toutes ces précautions, le caractère de chaque genre ne tarde pas à se déclarer, & alors il est bien

difficile de ne pas revêtir les phrases des idées qui leur conviennent, & de n'y pas ajouter du moins par l'esprit, les tours & les ornemens qu'on a la force de leur refuser par le chant. Il ne faut pas non plus s'en tenir à une seule épreuve : car un air peut plaire plus qu'un autre, sans que cela décide de la préférence du genre ; & ce n'est qu'après un grand nombre d'essais qu'on peut établir un jugement raisonnable : d'ailleurs en s'ôtant la connoissance des paroles, on s'ôte celle de la partie la plus importante de la mélodie, qui est l'expression ; & tout ce qu'on peut décider par cette voie, c'est si la modulation est bonne, & si le chant a du naturel & de la beauté. Tout cela nous montre combien il est difficile de prendre assez de précautions contre les préjugés, & combien le raisonnement nous est nécessaire pour nous mettre en état de juger sainement des choses de goût.

J'ai fait une autre épreuve qui demande moins de précautions, & qui vous paroîtra peut-être plus décisive. J'ai donné à chanter à des Italiens les plus beaux airs de Lulli, & à des Musiciens François des airs de Léo & du Pergolèse, & j'ai remarqué, que quoique ceux-ci fussent fort éloignés de saisir le vrai goût de ces morceaux, ils en sentoient pourtant la mélodie, & en tiroient à leur manière des phrases de Musique chantantes, agréables & bien cadencées. Mais les Italiens, solfiant très-exactement nos airs les plus pathétiques, n'ont jamais pu y reconnoître ni phrases, ni chant ; ce n'étoit pas pour eux de la Musique qui eût du sens, mais seulement des suites de notes placées sans choix & comme au hazard ; ils les chantoient précisément comme vous liriez des mots Arabes écrits en caractères François (9).

Troisième expérience. J'ai vu à Venise un Arménien,

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 87

homme d'esprit, qui n'avoit jamais entendu de Musique, & devant lequel on exécuta dans un même concert un monologue François qui commence par ce vers :

Temple sacré, séjour tranquille

Et un air de Galuppi qui commence par celui-ci :

Voi che languite senza speranza

L'un & l'autre furent chantés, médiocrement pour le François, & mal pour l'Italien, par un homme accoutumé seulement à la Musique François, & alors très-enthousiaste de celle de M. Rameau. Je remarquai dans l'Arménien, durant tout le chant François, plus de surprise que de plaisir ; mais tout le monde observa dès les premières mesures de l'air Italien, que son visage & ses yeux s'adoucissoient ; il étoit enchanté, il prêtoit son ame aux impressions de la Musique, & quoiqu'il entendît peu la langue, les simples tons lui caufoient un ravissement sensible. Dès ce moment, on ne put plus lui faire écouter aucun air François.

Mais, sans chercher ailleurs des exemples, n'avons-nous pas même parmi nous plusieurs personnes qui, ne connoissant que notre Opéra, croyoient de bonne foi n'avoir aucun goût pour le chant, & n'ont été défabulées que par les intermedes Italiens. C'est précisément parce qu'ils n'aimoient que la véritable Musique, qu'ils croyoient ne pas aimer la Musique.

J'avoue que tant de faits m'ont rendu douteuse l'existence de notre mélodie, & m'ont fait soupçonner qu'elle pourroit bien n'être qu'une sorte de plain-chant modulé, qui n'a rien d'agréable en lui-même, qui ne plaît qu'à l'aide de quelques ornemens arbitraires, &

seulement à ceux qui sont convenus de les trouver beaux. Aussi à peine notre Musique est-elle supportable à nos propres oreilles, lorsqu'elle est exécutée par des voix médiocres qui manquent d'art pour la faire valoir. Il faut des Fel & des Jeliotte pour chanter la Musique Françoisé, mais toute voix est bonne pour l'Italienne, parce que les beautés du chant Italien sont dans la Musique même, au lieu que celles du chant François, s'il en a, ne sont que dans l'art du Chanteur (10).

Trois choses me paroissent concourir à la perfection de la mélodie Italienne : la premiere est la douceur de la langue, qui, rendant toutes les inflexions faciles, laisse au goût du Musicien la liberté d'en faire un choix plus exquis, de varier davantage les combinaisons, & de donner à chaque Acteur un tour de chant particulier, de même que chaque homme a son geste & son ton qui lui sont propres, & qui le distinguent d'un autre homme.

La deuxieme est la hardiesse des modulations, qui, quoique moins servilement préparées que les nôtres, se rendent plus agréables, en se rendant plus sensibles, & sans donner de la dureté au chant, ajoutent une vive énergie à l'expression. C'est par elle que le Musicien, passant brusquement d'un ton ou d'un mode à un autre, & supprimant quant il le faut les transitions intermédiaires & scolastiques, fait exprimer les réticences, les interruptions, les discours entre-coupés qui sont le langage des passions impétueuses, que le bouillant Métastase a employé si souvent, que les Porpora, les Galuppi, les Cocchi, les Jumella, les Perez, les Terradeglias ont sçu rendre avec succès, & que nos Poètes lyriques connoissent aussi peu que nos Musiciens.

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 89

Le troisieme avantage & celui qui prête à la mélodie son plus grand effet, est l'extrême précision de mesure qui s'y fait sentir dans les mouvemens les plus lents, ainsi que dans les plus gais : précision qui rend le chant animé & intéressant, les accompagnemens vifs & cadencés, qui multiplie réellement les chants, en faisant d'une même combinaison de sons, autant de différentes mélodies qu'il y a de manieres de les scanner ; qui porte au cœur tous les sentimens, & à l'esprit tous les tableaux ; qui donne au Musicien le moyen de mettre en air tous les caracteres de paroles imaginables, plusieurs dont nous n'avons pas même l'idée (11), & qui rend tous les mouvemens propres à exprimer tous les caracteres (12) ou un seul mouvement propre à contraster & changer de caractère au gré du Compositeur.

Voilà, ce me semble, les sources d'où le chant Italien tire ses charmes & son énergie ; à quoi l'on peut ajouter une nouvelle & très-forte preuve de l'avantage de sa mélodie, en ce qu'elle n'exige pas autant que la nôtre de ces fréquens renversemens d'harmonie, qui donnent à la Basse-continue le véritable chant d'un dessus. Ceux qui trouvent de si grandes beautés dans la mélodie Françoisse, devroient bien nous dire à laquelle de ces choses elle en est redevable, ou nous montrer les avantages qu'elle a pour y suppléer.

Quand on commence à connoître la mélodie Italienne, on ne lui trouve d'abord que des graces, & on ne la croit propre qu'à exprimer des sentimens agréables ; mais pour peu qu'on étudie son caractère pathétique & tragique, on est bientôt surpris de la force que lui prête l'art des Compositeurs dans les grands morceaux de Musique. C'est à l'aide de ces modulations savantes, de cette harmonie simple & pure, de ces

accompagnemens vifs & brillans , que ces chants divins déchirent ou ravissent l'ame , mettent le Spectateur hors de lui même , & lui arrachent dans ses transports , des cris , dont jamais nos tranquilles Opéra ne furent honorés.

Comment le Musicien vient-il à bout de produire ces grands effets ? Est ce à force de contraster les mouvemens , de multiplier les accords , les notes , les parties ? Est-ce à force d'entasser desseins sur desseins , instrumens sur instrumens ? Tout ce faras , qui n'est qu'un mauvais supplément où le génie manque , étoufferoit le chant loin de l'animer , & détruiroit l'intérêt en partageant l'attention. Quelque harmonie que puissent faire ensemble plusieurs parties toutes bien chantantes , l'effet de ces beaux chants s'évanouit aussi-tôt qu'ils se font entendre à la fois , & il ne reste que celui d'une suite d'accords , qui , quoiqu'on puisse dire , est toujours froide quand la mélodie ne l'anime pas ; de sorte que plus on entasse des chants , mal-à-propos , & moins la Musique est agréable & chantante ; parce qu'il est impossible à l'oreille de se prêter au même instant à plusieurs mélodies , & que l'une effaçant l'impression de l'autre , il ne résulte du tout que de la confusion & du bruit. Pour qu'une Musique devienne intéressante , pour qu'elle porte à l'ame les sentimens qu'on y veut exciter , il faut que toutes les parties concourent à fortifier l'expression du sujet ; que l'harmonie ne serve qu'à le rendre plus énergique ; que l'accompagnement l'embellisse , sans le couvrir ni le défigurer ; que la Basse , par une marche uniforme & simple , guide en quelque sorte celui qui chante & celui qui écoute , sans que ni l'un ni l'autre s'en apperçoive , il faut , en un mot , que le tout ensemble ne porte à la fois qu'une mélodie à l'oreille & qu'une idée à l'esprit.

Cette unité de mélodie me paroît une règle indispensable & non moins importante en Musique, que l'unité d'action dans une Tragédie; car elle est fondée sur le même principe, & dirigée vers le même objet. Aussi tous les bons Compositeurs Italiens s'y conforment-ils avec un soin qui dégénère quelquefois en affectation, & pour peu qu'on y réfléchisse, on sent bientôt que c'est d'elle que leur Musique tire son principal effet. C'est dans cette grande règle qu'il faut chercher la cause des fréquens accompagnemens à l'unisson qu'on remarque dans la Musique Italienne, & qui, fortifiant l'idée du chant, en rendent en même-tems les sons plus moëlleux, plus doux & moins fatigans pour la voix. Ces unissons ne sont point praticables dans notre Musique, si ce n'est sur quelques caractères d'airs choisis & tournés exprès pour cela; jamais un air pathétique François ne seroit supportable accompagné de cette manière, parce que la Musique vocale & l'instrumentale ayant parmi nous des caractères différens, on ne peut, sans pécher contre la mélodie & le goût, appliquer à l'une les mêmes tours qui conviennent à l'autre, sans compter que la mesure étant toujours vague & indéterminée, sur-tout dans les airs lents, les instrumens & la voix ne pourroient jamais s'accorder, & ne marcheroient point assez de concert pour produire ensemble un effet agréable. Une beauté qui résulte encore de ces unissons, c'est de donner une expression plus sensible à la mélodie, tantôt en renforçant tout d'un coup les instrumens sur un passage, tantôt en les radoucissant, tantôt en leur donnant un trait de chant énergique & saillant que la voix n'auroit pu faire, & que l'Auditeur adroitement trompé ne laisse pas de lui attribuer quand l'orchestre fait le faire sortir à propos. De-là naît encore cette parfaite correspondance de

la symphonie & du chant , qui fait que tous les traits qu'on admire dans l'une , ne sont que des développemens de l'autre ; de sorte que c'est toujours dans la partie vocale qu'il faut chercher la source de toutes les beautés de l'accompagnement. Cet accompagnement est si bien un avec le chant , & si exactement relatif aux paroles , qu'il semble souvent déterminer le jeu & dicter à l'Acteur le geste qu'il doit faire (13) ; & tel qui n'auroit pu jouer le rôle sur les paroles seules , le jouera très-juste sur la Musique , parce qu'elle fait bien sa fonction d'interprète.

Au reste , il s'en faut beaucoup que les accompagnemens Italiens soient toujours à l'unisson de la voix. Il y a deux cas assez fréquens où le Musicien les en sépare : l'un quand la voix roulant avec légèreté sur des cordes d'harmonie , fixe assez l'attention pour que l'accompagnement ne puisse la partager ; encore alors donne-t-on tant de simplicité à cet accompagnement , que l'oreille , affectée seulement d'accords agréables , n'y sent aucun chant qui puisse la distraire. L'autre cas demande un peu plus de soin pour le faire entendre.

Quand le Musicien saura son art , dit l'Auteur de la Lettre sur les Sourds & les Muets , les parties d'accompagnement concourront ou à fortifier l'expression de la partie chantante , ou à ajouter de nouvelles idées que le sujet demandoit , & que la partie chantante n'aura pu rendre. Ce passage me paroît renfermer un précepte très-utile , & voici comment je pense qu'on doit l'entendre.

Si le chant est de nature à exiger quelques additions , ou , comme disoient nos anciens Musiciens , quelques *diminutions* (14) qui ajoutent à l'expression ou à l'agrément sans détruire en cela l'unité de la mélodie , de sorte que l'oreille , qui blâmeroit peut-être ces additions

faites par la voix , les approuve dans l'accompagnement , & s'en laisse doucement affecter , sans cesser pour cela d'être attentive au chant : alors l'habile Musicien , en les ménageant à propos & les employant avec goût , embellira son sujet & le rendra plus expressif sans le rendre moins un ; & , quoique l'accompagnement n'y soit pas exactement semblable à la partie chantante , l'un & l'autre ne feront pourtant qu'un chant & qu'une mélodie. Que si le sens des paroles comporte une idée accessoire que le chant n'aura pas pu rendre , le Musicien l'enchâssera dans des silences ou dans des tenues , de maniere qu'il puisse la présenter à l'Auditeur , sans le détourner de celle du chant. L'avantage seroit encore plus grand , si cette idée accessoire pouvoit être rendue par un accompagnement contraint & continu , qui fît plutôt un léger murmure qu'un véritable chant , comme seroit le bruit d'une riviere ou le gazouillement des oiseaux : car alors le Compositeur pourroit séparer tout-à-fait le chant de l'accompagnement , & destinant uniquement ce dernier à rendre l'idée accessoire , il disposera son chant de maniere à donner des jours fréquens à l'Orchestre , en observant avec soin que la symphonie soit toujours dominée par la partie chantante , ce qui dépend encore plus de l'art du Compositeur , que de l'exécution des instrumens : mais ceci demande une expérience consommée pour éviter la duplicité de mélodie.

Voilà tout ce que la regle de l'unité peut accorder au goût du Musicien , pour parer le chant ou le rendre plus expressif , soit en embellissant le sujet principal , soit en y en ajoutant un autre qui lui reste assujetti. Mais de faire chanter à part des Violons d'un côté , de l'autre des Flûtes , de l'autre des Bassons , chacun sur un dessein particulier , & presque sans rapport entre eux , & d'appeller tout ce cahos de la Musique , c'est

insulter également l'oreille & le jugement des Auditeurs.

Une autre chose, qui n'est pas moins contraire que la multiplication des parties, à la règle que je viens d'établir, c'est l'abus ou plutôt l'usage des fugues, imitations, doubles desseins, & autres beautés arbitraires & de pure convention, qui n'ont presque de mérite que la difficulté vaincue, & qui toutes ont été inventées dans la naissance de l'Art, pour faire briller le savoir, en attendant qu'il fût question du génie. Je ne dis pas qu'il soit tout-à-fait impossible de conserver l'unité de mélodie dans une fugue, en conduisant habilement l'attention de l'Auditeur d'une partie à l'autre, à mesure que le sujet y passe; mais ce travail est si pénible, que presque personne n'y réussit, & si ingrat, qu'à peine le succès peut-il dédommager de la fatigue d'un tel ouvrage. Tout cela n'aboutissant qu'à faire du bruit, ainsi que la plupart de nos chœurs si admirés (15), est également indigne d'occuper la plume d'un homme de génie, & l'attention d'un homme de goût. A l'égard des contre-fugues, doubles fugues, fugues renversées, Basses contraintes, & autres sottises difficiles, que l'oreille ne peut souffrir, & que la raison ne peut justifier, ce sont évidemment des restes de barbarie & de mauvais goût, qui ne subsistent, comme les portails de nos Eglises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire.

Il a été un tems où l'Italie étoit barbare, & même après la renaissance des autres Arts que l'Europe lui doit tous, la Musique plus tardive, n'y a point pris aisément cette pureté de goût qu'on y voit briller aujourd'hui; & l'on ne peut gueres donner une plus mauvaise idée de ce qu'elle étoit alors, qu'en remarquant qu'il n'y a eu pendant long-tems qu'une même

Musique en France & en Italie (16), & que les Musiciens des deux contrées communiquoient familièrement entr'eux, non pourtant sans qu'on pût remarquer déjà dans les nôtres le germe de cette jalousie qui est inséparable de l'infériorité. Lulli même, alarmé de l'arrivée de Correlli, se hâta de le faire chasser de France : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que Correlli étoit plus grand homme, & par conséquent moins courtisan que lui. Dans ces tems où la Musique naissoit à peine, elle avoit en Italie cette ridicule emphase de science harmonique, ces pédantesques prétentions de doctrine qu'elle a chèrement conservées parmi nous, & par lesquelles on distingue aujourd'hui cette Musique méthodique, compassée, mais sans génie, sans invention & sans goût, qu'on appelle à Paris, *Musique écrite* par excellence, & qui, tout au plus, n'est bonne en effet qu'à écrire, & jamais à exécuter.

Depuis même que les Italiens ont rendu l'harmonie plus pure, plus simple, & donné tous leurs soins à la perfection de la mélodie, je ne nie pas qu'il ne soit encore demeuré parmi eux quelques légères traces des fugues & desseins gothiques, & quelquefois de doubles & triples mélodies. C'est de quoi je pourrois citer plusieurs exemples dans les Intermedes qui nous sont connus, & entr'autres le mauvais quatuor qui est à fin de *la Femme orgueilleuse*. Mais outre que ces choses sortent du caractère établi, outre qu'on ne trouve jamais rien de semblable dans les Tragédies, & qu'il n'est pas plus juste de juger l'Opéra Italien sur ces farces, que de juger notre Théâtre François sur l'*Impromptu de Campagne*, ou *le Baron de la Craffe*, il faut aussi rendre justice à l'art avec lequel les Compositeurs ont souvent évité dans ces Intermedes, les pieges qui leur étoient tendus par les

Poètes , & ont fait tourner au profit de la regle des situations qui sembloient les forcer à l'enfreindre.

De toutes les parties de la Musique , la plus difficile à traiter sans sortir de l'unité de mélodie , est le Duo , & cet article mérite de nous arrêter un moment. L'Auteur de la Lettre sur Omphale a déjà remarqué que les Duo sont hors de la Nature ; car rien n'est moins naturel que de voir deux personnes se parler à la fois durant un certain tems , soit pour dire la même chose , soit pour se contredire , sans jamais s'écouter ni se répondre. Et quand cette supposition pourroit s'admettre en certains cas , il est bien certain que ce ne feroit jamais dans la Tragédie , où cette indécence n'est convenable ni à la dignité des personnages qu'on y fait parler , ni à l'éducation qu'on leur suppose. Or , le meilleur moyen de sauver cette absurdité , c'est de traiter le plus qu'il est possible le Duo en Dialogue , & ce premier soin regarde le Poète ; ce qui regarde le Musicien , c'est de trouver un chant convenable au sujet , & distribué de telle sorte , que chacun des Interlocuteurs parlant alternativement , toute la suite du Dialogue ne forme qu'une mélodie , qui , sans changer de sujet , ou du moins sans altérer le mouvement , passe dans son progrès d'une partie à l'autre , sans cesser d'être une , & sans enjamber. Quand on joint ensemble les deux parties , ce qui doit se faire rarement & durer peu , il faut trouver un chant susceptible d'une marche par tierces ou par sixtes , dans lequel la seconde partie fasse son effet sans distraire l'oreille de la première. Il faut garder la dureté des dissonances , les sons perçans & renforcés , le fortissimo de l'Orchestre pour des instrumens de désordre & de transport , où les Acteurs semblant s'oublier eux-mêmes , portent leur égarement

ment dans l'ame de tout Spectateur sensible , & lui font éprouver le pouvoir de l'harmonie sobrement ménagée. Mais ces instans doivent être rares & amenés avec art. Il faut par une Musique douce & affectueuse avoir déjà disposé l'oreille & le cœur à l'émotion , pour que l'un & l'autre se prêtent à ces ébranlemens violens , & il faut qu'ils passent avec la rapidité qui convient à notre foiblesse ; car quand l'agitation est trop forte , elle ne sauroit durer , & tout ce qui est au-delà de la nature ne touche plus.

En disant ce que les Duo doivent être , j'ai dit précisément ce qu'ils sont dans les Opéra Italiens. Si quelqu'un a pu entendre sur un Théâtre d'Italie un Duo tragique chanté par deux bons Acteurs , & accompagné par un véritable Orchestre , sans en être attendri ; s'il a pu d'un œil sec assister aux Adieux de Mandane & d'Arbace , je le tiens digne de pleurer à ceux de Lybie & d'Epaphus.

Mais sans insister sur les Duo tragiques , genre de Musique dont on n'a pas même l'idée à Paris , je puis vous citer un Duo comique qui y est connu de tout le monde , & je le citerai hardiment comme un modele de chant , d'unité de mélodie , de dialogue & de goût , auquel , selon moi , rien ne manquera , quand il sera bien exécuté , que des Auditeurs qui sachent l'entendre : c'est celui du premier acte de la *Serva Padrona* , *Lo conosco a quegli occhietti* , &c. J'avoue que peu de Musiciens François sont en état d'en sentir les beautés , & je dirois volontiers du Pergolèse , comme Cicéron disoit d'Homere , que c'est avoir déjà fait beaucoup de progrès dans l'Art , que de se plaire à sa lecture.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonneriez la longueur de cet article , en faveur de sa nouveauté , & de l'importance de son objet. J'ai cru devoir m'étendre un

peu sur une règle aussi essentielle que celle de l'unité de mélodie ; règle dont aucun Théoricien , que je sache , n'a parlé jusqu'à ce jour ; que les Compositeurs Italiens ont seuls sentie & pratiquée , sans se douter peut être de son existence ; & de laquelle dépendent la douceur du chant , la force de l'expression , & presque tout le charme de la bonne Musique. Avant que de quitter ce sujet , il me reste à vous montrer qu'il en résulte de nouveaux avantages pour l'harmonie même , aux dépens de laquelle je semblois accorder tout l'avantage à la mélodie ; & que l'expression du chant donne lieu à celle des accords en forçant le Compositeur à les ménager.

Vous ressouvenez-vous , Monsieur , d'avoir entendu quelquefois dans les Intermèdes qu'on nous a donnés cette année , le fils de l'Entrepreneur Italien , jeune enfant de dix ans au plus , accompagner quelquefois à l'Opéra. Nous fûmes frappés dès le premier jour de l'effet que produisoit sous ses petits doigts l'accompagnement du Clavecin ; & tout le spectacle s'aperçut à son jeu précis & brillant que ce n'étoit pas l'Accompagnateur ordinaire. Je cherchai aussi-tôt les raisons de cette différence , car je ne doutois pas que le sieur Noblet ne fût bon harmoniste & n'accompagnât très-exactement : mais quelle fut ma surprise en observant les mains du petit bon-homme , de voir qu'il ne remplissoit presque jamais les accords , qu'il supprimoit beaucoup de sons , & n'employoit très-souvent que deux doigts , dont l'un sonnoit presque toujours l'octave de la Basse ! Quoi ! disois-je en moi-même , l'harmonie complète fait moins d'effet que l'harmonie mutilée , & nos Accompagnateurs en rendant tous les accords pleins ne font qu'un bruit confus , tandis que celui-ci avec moins de sons fait plus d'harmonie , ou du moins

rend son accompagnement plus sensible & plus agréable ! Ceci fut pour moi un problème inquiétant , & j'en compris encore mieux toute l'importance , quand après d'autres observations je vis que les Italiens accompagnoient tous de la même manière que le petit Babin , & que , par conséquent cette épargne dans leur accompagnement devoit tenir au même principe que celle qu'ils affectent dans leurs partitions.

Je comprenois bien que la Basse étant le fondement de toute l'harmonie , doit toujours dominer sur le reste , & que quand les autres parties l'étouffent ou la couvrent , il en résulte une confusion qui peut rendre l'harmonie plus sourde ; & je m'expliquois ainsi pourquoi les Italiens , si économes de leur main droite dans l'accompagnement , redoublent ordinairement à la gauche l'octave de la Basse ; pourquoi ils mettent tant de Contre-basses dans leurs Orchestres ; & pourquoi ils font si souvent marcher leurs quintes (17) avec la Basse , au lieu de leur donner une autre partie , comme les François ne manquent jamais de faire. Mais ceci , qui pouvoit rendre raison de la netteté des accords , n'en rendoit pas de leur énergie , & je vis bientôt qu'il devoit y avoir quelque principe plus caché & plus fin de l'expression que je remarquois dans la simplicité de l'harmonie Italienne , tandis que je trouvois la nôtre si composée , si froide & si languissante.

Je me souvins alors d'avoir lu dans quelque ouvrage de M. Rameau , que chaque consonnance a son caractère particulier , c'est à-dire , une manière d'affecter l'ame qui lui est propre ; que l'effet de la tierce n'est point le même que celui de la quinte , ni l'effet de la quarte le même que celui de la sixte. De même les tierces & les sixtes mineures doivent produire des affections différentes de celles que produisent les tierces & les sixtes

majeures ; & ces faits une fois accordés , il s'ensuit assez évidemment que les dissonances & tous les intervalles possibles seront aussi dans le même cas. Expérience que la raison confirme , puisque toutes les fois que les rapports sont différens , l'impression ne sauroit être la même.

Or, me disois-je à moi-même en raisonnant d'après cette supposition , je vois clairement que deux consonances ajoutées l'une à l'autre mal-à-propos , quoique selon les regles des accords , pourront , même en augmentant l'harmonie , affoiblir mutuellement leur effet , le combattre , ou le partager. Si tout l'effet d'une quinte m'est nécessaire pour l'expression dont j'ai besoin , je peux risquer d'affoiblir cette expression par un troisième son , qui divisant cette quinte en deux autres intervalles , en modifiera nécessairement l'effet par celui des deux tierces dans lesquelles je la résous ; & ces tierces mêmes , quoique le tout ensemble fasse une fort bonne harmonie , étant de différente espece , peuvent encore nuire mutuellement à l'impression l'une de l'autre. De même , si l'impression simultanée de la quinte & des deux tierces m'étoit nécessaire , j'affoiblirois & j'altérerois mal-à-propos cette impression , en retranchant un des trois sons qui en forment l'accord. Ce raisonnement devient encore plus sensible , appliqué à la dissonance. Supposons que j'aie besoin de toute la dureté du triton , ou de toute la fadeur de la fausse-quinte ; opposition , pour le dire en passant , qui prouve combien les divers renversemens des accords en peuvent changer l'effet ; si dans une telle circonstance , au lieu de porter à l'oreille les deux uniques sons qui forment la dissonance , je m'avise de remplir l'accord de tous ceux qui lui conviennent , alors j'ajoute au triton la seconde & la sixte , & à la fausse-quinte la sixte & la

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 101

tierce, c'est-à-dire, qu'introduisant dans chacun de ces accords une nouvelle dissonance, j'y introduis en même-tems trois consonances, qui doivent nécessairement en tempérer & affoiblir l'effet, en rendant un de ces accords moins fade & l'autre moins dur. C'est donc un principe certain & fondé dans la nature, que toute Musique où l'harmonie est scrupuleusement remplie, tout accompagnement où tous les accords sont complets, doit faire beaucoup de bruit, mais avoir très-peu d'expression : ce qui est précisément le caractère de la Musique Françoise. Il est vrai qu'en ménageant les accords & les parties, le choix devient difficile & demande beaucoup d'expérience & de goût pour le faire toujours à propos ; mais s'il y a une règle pour aider au Compositeur à se bien conduire en pareille occasion, c'est certainement celle de l'unité de mélodie que j'ai tâché d'établir ; ce qui se rapporte au caractère de la Musique Italienne, & rend raison de la douceur du chant, jointe à la force d'expression qui y regnent.

Il suit de tout ceci, qu'après avoir bien étudié les règles élémentaires de l'harmonie, le Musicien ne doit point se hâter de la prodiguer inconsidérément, ni se croire en état de composer parce qu'il fait remplir des accords ; mais qu'il doit, avant que de mettre la main à l'œuvre, s'appliquer à l'étude beaucoup plus longue & plus difficile des impressions diverses que les consonances, les dissonances & tous les accords font sur les oreilles sensibles, & se dire souvent à lui-même, que le grand art du Compositeur ne consiste pas moins à savoir discerner dans l'occasion les sons qu'on doit supprimer, que ceux dont il faut faire usage. C'est en étudiant & feuilletant sans cesse les chefs-d'œuvres de l'Italie qu'il apprendra à faire ce choix exquis ; si la nature lui a donné assez de génie & de goût pour en

sentir la nécessité ; car les difficultés de l'art ne se laissent appercevoir qu'à ceux qui sont faits pour les vaincre , & ceux-là ne s'aviseront pas de compter avec mépris les portées vuides d'une partition , mais voyant la facilité qu'un Ecolier auroit eue à les remplir , ils soupçonneront & chercheront les raisons de cette simplicité trompeuse , d'autant plus admirable , qu'elle cache des prodiges sous une feinte négligence , & que l'arte che
tutto fà , nulla si scuopre.

Voilà , à ce qu'il me semble , la cause des effets surprenans que produit l'harmonie de la Musique Italienne , quoique beaucoup moins chargée que la nôtre , qui en produit si peu. Ce qui ne signifie pas qu'il ne faille jamais remplir l'harmonie , mais qu'il ne faut la remplir qu'avec choix & discernement ; ce n'est pas non plus à dire que pour ce choix le Musicien soit obligé de faire tous ces raisonnemens , mais qu'il en doit sentir le résultat. C'est à lui d'avoir du génie & du goût pour trouver les choses d'effet ; c'est au Théoricien à en chercher les causes , & à dire pourquoi ce sont des choses d'effet.

Si vous jetez les yeux sur nos compositions modernes , sur-tout si vous les écoutez , vous reconnoîtrez bientôt que nos Musiciens ont si mal compris tout ceci , que , s'efforçant d'arriver au même but , ils ont directement suivi la route opposée ; & s'il m'est permis de vous dire naturellement ma pensée , je trouve que plus notre Musique se perfectionne en apparence , & plus elle se gâte en effet. Il étoit peut-être nécessaire qu'elle vînt au point où elle est , pour accoutumer insensiblement nos oreilles à rejeter les préjugés de l'habitude , & à goûter d'autres airs que ceux dont nos Nourrices nous ont endormis ; mais je prévois que pour la porter au très-médiocre degré de bonté dont elle est suscep-

tible, il faudra tôt ou tard commencer par redescendre ou remonter au point où Lulli l'avoit mise. Convenons que l'harmonie de ce célèbre Musicien est plus pure & moins renversée, que ses Basses sont plus naturelles & marchent plus rondement, que son chant est mieux suivi, que ses accompagnemens moins chargés naissent mieux du sujet & en sortent moins, que son récitatif est beaucoup moins maniéré, & par conséquent beaucoup meilleur que le nôtre; ce qui se confirme par le goût de l'exécution: car l'ancien récitatif étoit rendu par les Acteurs de ce tems-là tout autrement que nous ne faisons aujourd'hui; il étoit plus vif & moins traînant; on le chantoit moins, & on le déclamait davantage (18). Les cadences, les ports de voix se sont multipliés dans le nôtre; il est devenu encore plus languissant, & l'on n'y trouve presque plus rien qui le distingue de ce qu'il nous plaît d'appeller *air*.

Puisqu'il est question d'airs & de récitatifs, vous voulez bien, Monsieur, que je termine cette Lettre par quelques observations sur l'un & sur l'autre, qui deviendront peut être des éclaircissemens utiles à la solution du problème dont il s'agit.

On peut juger de l'idée de nos Musiciens sur la constitution d'un Opéra, par la singularité de leur nomenclature. Ces grands morceaux de Musique Italienne qui ravissent; ces chef-d'œuvres de génie qui arrachent des larmes, qui offrent les tableaux les plus frappans, qui peignent les situations les plus vives, & portent dans l'ame toutes les passions qu'ils expriment, les François les appellent des *Ariettes*. Ils donnent le nom d'*airs* à ces insipides chansonnettes, dont ils entre-mêlent les scènes de leurs Opéra, & réservent celui de monologues par excellence à ces traînantes & ennuyeuses

lamentations , à qui il ne manque pour assoupir tout le monde , que d'être chantées juste & sans cris.

Dans les Opéra Italiens , tous les airs sont en situation & sont partie des scènes. Tantôt c'est un pere désespéré qui croit voir l'ombre d'un fils qu'il a fait mourir injustement , lui reprocher sa cruauté : tantôt c'est un Prince débonnaire , qui , forcé de donner un exemple de sévérité , demande aux Dieux de lui ôter l'empire , ou de lui donner un cœur moins sensible. Ici c'est une mere tendre qui verse des larmes en retrouvant son fils qu'elle croyoit mort. Là , c'est le langage de l'amour , non rempli de ce fade & puérile galimatias de flâmes & de chaînes , mais tragique , vif , bouillant , entre-coupé , & tel qu'il convient aux passions impétueuses. C'est sur de telles paroles qu'il sied bien de déployer toutes les richesses d'une Musique pleine de force & d'expression , & de renchérir sur l'énergie de la Poésie par celle de l'harmonie & du chant. Au contraire , les paroles de nos ariettes , toujours détachées du sujet , ne sont qu'un misérable jargon emmiellé , qu'on est trop heureux de ne pas entendre : c'est une collection faite au hasard du très-petit nombre de mots sonores que notre langue peut fournir , tournés & retournés de toutes les manieres , excepté de celle qui pourroit leur donner du sens. C'est sur ces impertinens amphigouris que nos Musiciens épuisent leur goût & leur savoir , & nos Acteurs , leurs gestes & leurs poumons ; c'est à ces morceaux extravagans que nos femmes se pâment d'admiration ; & la preuve la plus marquée que la Musique Françoisse ne fait ni peindre ni parler , c'est qu'elle ne peut développer le peu de beautés dont elle est susceptible , que sur des paroles qui ne signifient rien. Cependant , à entendre les François parler de Musique , on croiroit que c'est dans leurs Opéra qu'elle peint

de grands tableaux & de grandes passions, & qu'on ne trouve que des ariettes dans les Opéra Italiens, où le nom même d'ariette & la ridicule chose qu'il exprime sont également inconnus. Il ne faut pas être surpris de la grossièreté de ces préjugés : la Musique Italienne n'a d'ennemis, même parmi nous, que ceux qui n'y connoissent rien ; & tous les François qui ont tenté de l'étudier, dans le seul dessein de la critiquer en connoissance de cause, ont bientôt été les plus zélés admirateurs (19).

Après les ariettes, qui font à Paris le triomphe du goût moderne, viennent les fameux monologues qu'on admire dans nos anciens Opéra. Sur quoi l'on doit remarquer que nos plus beaux airs sont toujours dans les monologues & jamais dans les scènes, parce que nos Acteurs n'ayant aucun jeu muet, & la Musique n'indiquant aucun geste & ne peignant aucune situation, celui qui garde le silence ne fait que faire de sa personne pendant que l'autre chante.

Le caractère traînant de la langue, le peu de flexibilité de nos voix, & le ton lamentable qui regne perpétuellement dans notre Opéra, mettent presque tous les monologues François sur un mouvement lent ; & comme la mesure ne s'y fait sentir ni dans le chant, ni dans la Basse, ni dans l'accompagnement, rien n'est si traînant, si lâche, si languissant que ces beaux monologues que tout le monde admire en bâillant ; ils voudroient être tristes & ne sont qu'ennuyeux ; ils voudroient toucher le cœur & ne font qu'affliger les oreilles.

Les Italiens sont plus adroits dans leurs Adagio : car lorsque le chant est si lent qu'il seroit à craindre qu'il ne laissât affoiblir l'idée de la mesure, ils font marcher la basse par notes égales qui marquent le mouve-

ment, & l'accompagnement le marque aussi par des subdivisions de notes, qui soutenant la voix & l'oreille en mesure, ne rendent le chant que plus agréable & sur-tout plus énergique par cette précision. Mais la nature du chant François interdit cette ressource à nos Compositeurs : car dès que l'Acteur seroit forcé d'aller en mesure, il ne pourroit plus développer sa voix ni son jeu, traîner son chant, renfermer, prolonger ses sons, ni crier à pleine tête, & par conséquent il ne seroit plus applaudi.

Mais ce qui prévient encore plus efficacement la monotonie & l'ennui dans les Tragedies Italiennes, c'est l'avantage de pouvoir exprimer tous les sentimens, & peindre tous les caractères avec telle mesure & tel mouvement qu'il plaît au Compositeur. Notre mélodie, qui ne dit rien par elle-même, tire toute son expression du mouvement qu'on lui donne ; elle est forcément triste sur une mesure lente, furieuse ou gaie sur un mouvement vif, grave sur un mouvement modéré : le chant n'y fait presque rien ; la mesure seule, ou pour parler plus juste, le seul degré de vitesse détermine le caractère. Mais la mélodie Italienne trouve dans chaque mouvement des expressions pour tous les caractères, des tableaux pour tous les objets. Elle est, quand il plaît au Musicien, triste sur un mouvement vif, gaie sur un mouvement lent, & comme je l'ai déjà dit, elle change sur le même mouvement de caractère au gré du Compositeur ; ce qui lui donne la facilité des contrastes, sans dépendre en cela du Poète, & sans s'exposer à des contre-sens.

Voilà la source de cette prodigieuse variété que les grands Maîtres d'Italie savent répandre dans leurs Opéra, sans jamais sortir de la nature : variété qui prévient la monotonie, la langueur & l'ennui, & que les Musiciens

François ne peuvent imiter , parce que leurs mouvemens font donnés par le sens des paroles , & qu'ils font forcés de s'y tenir , s'ils ne veulent tomber dans des contresens ridicules.

A l'égard du récitatif dont il me reste à parler , il me semble que pour en bien juger il faudroit une fois savoir précisément ce que c'est ; car jusqu'ici je ne sache pas que de tous ceux qui en ont disputé , personne se soit avisé de le définir. Je ne fais , Monsieur , quelle idée vous pouvez avoir de ce mot ; quant à moi , j'appelle récitatif une déclamation harmonieuse , c'est-à-dire , une déclamation dont toutes les inflexions se font par intervalles harmoniques. D'où il suit que comme chaque langue a une déclamation qui lui est propre , chaque langue doit aussi avoir son récitatif particulier ; ce qui n'empêche pas qu'on ne puisse très-bien comparer un récitatif à un autre , pour savoir lequel des deux est le meilleur , ou celui qui se rapporte le mieux à son objet.

Le récitatif est nécessaire dans les drames lyriques , 1°. pour lier l'action & rendre le spectacle un. 2°. Pour faire valoir les airs , dont la continuité deviendrait insupportable. 3°. Pour exprimer une multitude de choses qui ne peuvent ou ne doivent point être exprimées par la Musique chantante & cadencée. La simple déclamation ne pouvoit convenir à tout cela dans un ouvrage lyrique , parce que la transition de la parole au chant , & sur-tout du chant à la parole , a une dureté à laquelle l'oreille se prête difficilement , & forme un contraste choquant qui détruit toute l'illusion , & par conséquent l'intérêt ; car il y a une sorte de vraisemblance qu'il faut conserver , même à l'Opéra , en rendant le discours tellement uniforme , que le tout puisse être pris au moins pour une langue hypothétique. Joignez

à cela que le secours des accords augmente l'énergie de la déclamation harmonieuse, & dédommage avantageusement de ce qu'elle a de moins naturel dans les intonations.

Il est évident, d'après ces idées, que le meilleur récitatif, dans quelque Langue que ce soit, si elle a d'ailleurs les conditions nécessaires, est celui qui approche le plus de la parole; s'il y en avoit un qui en approchât tellement, en conservant l'harmonie qui lui convient, que l'oreille ou l'esprit pût s'y tromper, on devroit prononcer hardiment que celui-là auroit atteint toute la perfection dont aucun récitatif puisse être susceptible.

Examinons maintenant sur cette règle ce qu'on appelle en France récitatif, & dites-moi, je vous prie, quel rapport vous pouvez trouver entre ce récitatif & notre déclamation? Comment concevrez-vous jamais que la Langue Française dont l'accent est si uni, si simple, si modeste, si peu chantant, soit bien rendue par les bruyantes & criardes intonations de ce récitatif, & qu'il y ait quelque rapport entre les douces inflexions de la parole & ces sons soutenus & renflés, ou plutôt ces cris éternels qui font le tissu de cette partie de notre Musique, encore plus même que des airs? Faites, par exemple, réciter à quelqu'un qui sache lire, les quatre premiers vers de la fameuse reconnaissance d'Iphigénie. A peine reconnoîtrez-vous quelques légères inégalités, quelques foibles inflexions de voix dans un récit tranquille, qui n'a rien de vif ni de passionné, rien qui doive engager celle qui le fait à élever ou abaisser la voix. Faites ensuite réciter par une de nos Actrices ces mêmes vers sur la note du Musicien, & tâchez, si vous le pouvez, de supporter cette extravagante crierie, qui passe à chaque instant de bas en haut, & de haut

en bas , parcourt sans sujet toute l'étendue de la voix , & suspend le récit hors de propos pour *filer de beaux sons* sur des syllabes qui ne signifient rien , & qui ne forment aucun repos dans le sens !

Qu'on joigne à cela les frédons , les cadences , les ports-de-voix qui reviennent à chaque instant , & qu'on me dise quelle analogie il peut y avoir entre la parole & toute cette mauffade pretintaille , entre la déclamation & ce prétendu récitatif ; qu'on me montre au moins quelque côté par lequel on puisse raisonnablement vanter ce merveilleux récitatif François dont l'invention fait la gloire de Lulli.

C'est une chose assez plaisante , que d'entendre les Partisans de la Musique François se retrancher dans le caractère de la Langue , & rejeter sur elle des défauts dont ils n'osent accuser leur idole , tandis qu'il est de toute évidence que le meilleur récitatif qui peut convenir à la Langue François , doit être opposé presque en tout à celui qui y est en usage : qu'il doit rouler entre de fort petits intervalles , n'élever ni n'abaisser beaucoup la voix , peu de sons soutenus , jamais d'éclats , encore moins de cris ; rien sur-tout qui ressemble au chant , peu d'inégalité dans la durée ou valeur des notes , ainsi que dans leurs degrés. En un mot le vrai récitatif François , s'il peut y en avoir un , ne se trouvera que dans une route directement contraire à celle de Lulli & de ses successeurs , dans quelque route nouvelle qu'assurément les Compositeurs François , si fiers de leur faux savoir , & par conséquent si éloignés de sentir & d'aimer le véritable , ne s'aviseront pas de chercher si-tôt , & que probablement ils ne trouveront jamais.

Ce seroit ici le lieu de vous montrer par l'exemple du récitatif Italien , que toutes les conditions que j'ai supposées dans un bon récitatif , peuvent en effet s'y trou-

ver ; qu'il peut avoir à la fois toute la vivacité de la déclamation , & toute l'énergie de l'harmonie ; qu'il peut marcher aussi rapidement que la parole , & être aussi mélodieux qu'un véritable chant ; qu'il peut marquer toutes les inflexions dont les passions les plus véhémentes animent le discours , sans forcer la voix du chanteur , ni étourdir les oreilles de ceux qui écoutent. Je pourrois vous montrer comment , à l'aide d'une marche fondamentale particulière , on peut multiplier les modulations du récitatif d'une manière qui lui soit propre , & qui contribue à le distinguer des airs , où , pour conserver les graces de la mélodie , il faut changer de ton moins fréquemment ; comment sur-tout , quand on veut donner à la passion le tems de déployer tous ses mouvemens , on peut , à l'aide d'une symphonie habilement ménagée , faire exprimer à l'Orchestre , par des chants pathétiques & variés , ce que l'Acteur ne doit que réciter : chef-d'œuvre de l'art du Musicien , par lequel il fait , dans un récitatif obligé (20) , joindre la mélodie la plus touchante à toute la véhémence de la déclamation , sans jamais confondre l'une avec l'autre : je pourrois vous déployer les beautés sans nombre de cet admirable récitatif , dont on fait en France tant de contes aussi absurdes que les jugemens qu'on s'y mêle d'en porter ; comme si quelqu'un pouvoit prononcer sur un récitatif , sans connoître à fond la langue à laquelle il est propre. Mais pour entrer dans ces détails , il faudroit pour ainsi dire créer un nouveau Dictionnaire , inventer à chaque instant des termes pour offrir aux lecteurs François des idées inconnues parmi eux , & leur tenir des discours qui leur paroîtroient du galimatias. En un mot , pour en être compris il faudroit leur parler un langage qu'ils entendissent , & par conséquent de science & d'arts de tout genre , excepté la seule Musique.

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. III

Je n'entrerai donc point sur cette matiere dans un détail affecté, qui ne serviroit de rien pour l'instruction des Lecteurs, & sur lequel ils pourroient présumer que je ne dois qu'à leur ignorance en cette partie, la force apparente de mes preuves.

Par la même raison, je ne tenterai pas non plus le parallèle qui a été proposé cet Hiver, dans un Ecrit adressé au Petit Prophète & à ses adversaires, de deux morceaux de Musique, l'un Italien & l'autre François, qui y sont indiqués. La scène Italienne confondue en Italie avec mille autres chef-d'œuvres égaux ou supérieurs, étant peu connue à Paris, peu de gens pourroient suivre la comparaison, & il se trouveroit que je n'aurois parlé que pour le petit nombre de ceux qui savoient déjà ce que j'avois à leur dire. Mais quant à la scène François, j'en crayonnerai volontiers l'analyse avec d'autant plus de plaisir, qu'étant le morceau consacré dans la Nation par les plus unanimes suffrages, je n'aurai pas à craindre qu'on m'accuse d'avoir mis de la partialité dans le choix, ni d'avoir voulu soustraire mon jugement à celui des Lecteurs par un sujet peu connu.

Au reste, comme je ne puis examiner ce morceau sans en adopter le genre, au moins par hypothèse, c'est rendre à la Musique François tout l'avantage que la raison m'a forcé de lui ôter dans le cours de cette Lettre; c'est la juger sur ses propres regles; de sorte que quand cette scène seroit aussi parfaite qu'on le prétend, on n'en pourroit conclure autre chose sinon que c'est de la Musique François bien faite, ce qui n'empêcheroit pas que le genre étant démontré mauvais, ce ne fût absolument de mauvaise Musique; il ne s'agit donc ici que de voir si l'on peut l'admettre pour bonne, au moins dans son genre.

Je vais pour cela tâcher d'analyser en peu de mots ce

célebre monologue d'Armide, *enfin il est en ma puissance*, qui passe pour un chef-d'œuvre de déclamation, & que les Maîtres donnent eux-mêmes pour le modèle le plus parfait du vrai récitatif François.

Je remarque d'abord que M. Rameau l'a cité avec raison en exemple d'une modulation exacte & très-bien liée : mais cet éloge appliqué au morceau dont il s'agit devient une véritable satire, & M. Rameau lui-même se seroit bien gardé de mériter une semblable louange en pareil cas : car que peut-on penser de plus mal conçu que cette régularité scholastique dans une scène où l'empchement, la tendresse & le contraste de passions opposées mettent l'Actrice & les Spectateurs dans la plus vive agitation ? Armide furieuse vient poignarder son ennemi. A son aspect, elle hésite, elle se laisse attendrir, le poignard lui tombe des mains ; elle oublie tous ses projets de vengeance, & n'oublie pas un seul instant sa modulation. Les réticences, les interruptions, les transitions intellectuelles que le Poète offroit au Musicien, n'ont pas été une seule fois saisies par celui-ci. L'Héroïne finit par adorer celui qu'elle vouloit égorger au commencement ; le Musicien finit en *E si mi* comme il avoit commencé, sans avoir jamais quitté les cordes les plus analogues au ton principal, sans avoir mis une seule fois dans la déclamation de l'Actrice la moindre inflexion extraordinaire qui fût foi de l'agitation de son ame, sans avoir donné la moindre expression à l'harmonie : & je défie qui que ce soit d'assigner par la Musique seule, soit dans le ton, soit dans la mélodie, soit dans la déclamation, soit dans l'accompagnement, aucune différence sensible entre le commencement & la fin de cette scène, par où le Spectateur puisse juger du changement prodigieux qui s'est fait dans le cœur d'Armide.

Observez

Observez cette Basse-continue : que de croches ! que de petites notes passageres pour courir après la succession harmonique ! Est-ce ainsi que marche la Basse d'un bon récitatif, où l'on ne doit entendre que de grosses notes, de loin en loin, le plus rarement qu'il est possible, & seulement pour empêcher la voix du récitant & l'oreille du Spectateur de s'égarer ?

Mais voyons comment sont rendus les beaux vers de ce monologue, qui peut passer en effet pour un chef-d'œuvre de Poésie.

Enfin il est en ma puissance.

Voilà un *trille* (21), &, qui pis est, un repos absolu dès le premier vers, tandis que le sens n'est achevé qu'au second. J'avoue que le Poëte eût peut-être mieux fait d'omettre ce second vers, & de laisser aux Spectateurs le plaisir d'en lire le sens dans l'ame de l'Actrice ; mais puisqu'il l'a employé, c'étoit au Musicien de le rendre.

Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur !

Je pardonnerois peut-être au Musicien d'avoir mis ce second vers dans un autre ton que le premier, s'il se permettoit un peu plus d'en changer dans les occasions nécessaires.

Le charme du sommeil le livre à ma vengeance.

Les mots de *charme* & de *sommeil* ont été pour le Musicien un piège inévitable ; il a oublié la fureur d'Armide, pour faire ici un petit somme, dont il se réveillera au mot *percer*. Si vous croyez que c'est par hasard qu'il a employé des sons doux sur le premier hémistiche, vous n'avez qu'à écouter la Basse : Lulli n'étoit pas homme à employer de ces dièses pour rien.

Je vais percer son invincible cœur.

Que cette cadence finale est ridicule dans un mouve-

ment aussi impétueux ! Que ce trille est froid & de mauvaise grace ! Qu'il est mal placé sur une syllabe breve , dans un récitatif qui devoit voler , & au milieu d'un transport violent !

Par lui tous mes Captifs sont sortis d'esclavage.

Qu'il éprouve toute ma rage !

On voit qu'il y a ici une adroite réticence du Poëte. Armide , après avoir dit qu'elle va percer l'invincible cœur de Renaut , sent dans le sien les premiers mouvemens de la pitié , ou plutôt de l'amour ; elle cherche des raisons pour se raffermir , & cette transition intellectuelle amene fort bien ces deux vers , qui sans cela se lieroient mal avec les précédens , & deviendroient une répétition tout-à-fait superflue de ce qui n'est ignoré ni de l'Actrice ni des Spectateurs.

Voyons maintenant comment le Musicien a exprimé cette marche secrète du cœur d'Armide. Il a bien vu qu'il falloit mettre un intervalle entre ces deux vers & les précédens , & il a fait un silence qu'il n'a rempli de rien , dans un moment où Armide avoit tant de choses à sentir , & par conséquent l'Orchestre à exprimer. Après cette pause , il recommence exactement dans le même ton , sur le même accord , sur la même note par où il vient de finir , passe successivement par tous les sons de l'accord durant une mesure entiere , & quitte enfin avec peine & dans un moment où cela n'est plus nécessaire , le ton autour duquel il vient de tourner si mal-à-propos.

Quel trouble me saisit ? Qui me fait hésiter ?

Autre silence , & puis c'est tout. Ce vers est dans le même ton , presque dans le même accord que le précédent. Pas une altération-qui puisse indiquer le changement prodigieux qui se fait dans l'ame & dans les

discours d'Armide. La tonique, il est vrai, devient dominante par un mouvement de Basse. Eh Dieux ! il est bien question de tonique & de dominante dans un instant où toute liaison harmonique doit être interrompue, où tout doit peindre le désordre & l'agitation ! D'ailleurs, une légère altération qui n'est que dans la Basse, peut donner plus d'énergie aux inflexions de la voix, mais jamais y suppléer. Dans ce vers, le cœur, les yeux, le visage, le geste d'Armide, tout est changé, hormis sa voix : elle parle plus bas, mais elle garde le même ton.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Comme ce vers peut être pris en deux sens différens, je ne veux pas chicaner Lulli pour n'avoir pas préféré celui que j'aurois choisi. Cependant il est incomparablement plus vif, plus animé, & fait mieux valoir ce qui suit. Armide, comme Lulli la fait parler, continue de s'attendrir en s'en demandant la cause à elle-même :

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Puis tout d'un coup elle revient à sa fureur par ce seul mot :

** Frappons.*

Armide, indignée comme je la conçois, après avoir hésité, rejette avec précipitation sa vaine pitié, & prononce vivement & tout d'une haleine en levant le poignard.

Qu'est-ce qu'en sa faveur la pitié me veut dire ?

Frappons.

Peut-être Lulli même a-t-il entendu ainsi ce vers, quoiqu'il l'ait rendu autrement : car sa note décide si peu la déclamation, qu'on lui peut donner sans risque le sens que l'on aime mieux.

. Ciel ! qui peut m'arrêter ?

Achevons je frémis ! vengeons-nous je soupire.

Voilà certainement le moment le plus violent de toute la scène. C'est ici que se fait le plus grand combat dans le cœur d'Armide. Qui croiroit que le Musicien a laissé toute cette agitation dans le même ton, sans la moindre transition intellectuelle, sans le moindre écart harmonique, d'une manière si insipide, avec une mélodie si peu caractérisée & une si inconcevable mal-adresse, qu'au lieu du dernier vers que dit le Poète.

Achevons ; je frémis. Vengeons-nous ; je soupire.

Le Musicien dit exactement celui-ci.

Achevons ; achevons. Vengeons-nous ; vengeons-nous.

Les trilles font sur-tout un bel effet sur de telles paroles, & c'est une chose bien trouvée que la cadence parfaite sur le mot *soupire* !

Est-ce ainsi que je dois me venger aujourd'hui ?

Ma colere s'éteint quand j'approche de lui.

Ces deux vers seroient bien déclamés s'il y avoit plus d'intervalle entre eux, & que le second ne finit pas par une cadence parfaite. Ces cadences parfaites sont toujours la mort de l'expression, sur tout dans le récitatif François où elles tombent si lourdement.

Plus je le vois, plus ma vengeance est vaine.

Toute personne qui sentira la véritable déclamation de ce vers, jugera que le second hémistiche est à contre-sens ; la voix doit s'élever sur *ma vengeance*, & retomber doucement sur *vaine*.

Mon bras tremblant se refuse à ma haine.

Mauvaise cadence parfaite ! d'autant plus qu'elle est accompagnée d'un trille.

SUR LA MUSIQUE FRANÇOISE. 117

Ah ! quelle cruauté de lui ravir le jour !

Faites déclamer ce vers à Mademoiselle Dumesnil , & vous trouverez que le mot *cruauté* sera le plus élevé , & que la voix ira toujours en baissant jusqu'à la fin du vers : mais , le moyen de ne pas faire poindre *le jour* ! je reconnois-là le Musicien.

Je passe , pour abrégér , le reste de cette scène , qui n'a plus rien d'intéressant ni de remarquable , que les contre-sens ordinaires & des trilles continuels , & je finis par le vers qui la termine.

Que , s'il se peut , je le haïsse.

Cette parenthèse , *s'il se peut* , me semble une épreuve suffisante du talent du Musicien ; quand on la trouve sur le même ton , sur les mêmes notes que *je le haïsse* , il est bien difficile de ne pas sentir combien Lulli étoit peu capable de mettre de la Musique sur les paroles du grand homme qu'il tenoit à ses gages.

A l'égard du petit air de guinguette qui est à la fin de ce monologue , je veux bien consentir à n'en rien dire , & s'il y a quelques amateurs de la Musique Françoise qui connoissent la scène Italienne qu'on a mise en parallèle avec celle-ci , & sur-tout l'air impétueux , pathétique & tragique qui la termine , ils me sauront gré sans doute de ce silence.

Pour résumer en peu de mots mon sentiment sur le célèbre monologue , je dis que si on l'envisage comme du chant , on n'y trouve ni mesure , ni caractère , ni mélodie : si l'on veut que ce soit du récitatif , on n'y trouve ni naturel ni expression , quelque nom qu'on veuille lui donner , on le trouve rempli de sons filés , de trilles & autres ornemens du chant , bien plus ridicules encore dans une pareille situation qu'ils ne le sont communément dans la Musique Françoise. La mo-

dulation en est régulière , mais puérile par cela même , scholastique , sans énergie , sans affection sensible. L'accompagnement s'y borne à la Basse-continue , dans une situation où toutes les puissances de la Musique doivent être déployées ; & cette Basse est plutôt celle qu'on feroit mettre à un Ecolier sous sa leçon de Musique , que l'accompagnement d'une vive scène d'Opéra , dont l'harmonie doit être choisie & appliquée avec un discernement exquis pour rendre la déclamation plus sensible & l'expression plus vive. En un mot , si l'on s'avisoit d'exécuter la Musique de cette scène sans y joindre les paroles , sans crier ni gesticuler , il ne seroit pas possible d'y rien démêler d'analogue à la situation qu'elle veut peindre & aux sentimens qu'elle veut exprimer , & tout cela ne paroîtroit qu'une longue suite de sons modulée au hasard , & seulement pour la faire durer.

Cependant ce monologue a toujours fait , & je ne doute pas qu'il ne fît encore un grand effet au théâtre , parce que les vers en sont admirables & la situation vive & intéressante. Mais sans les bras & le jeu de l'Actrice , je suis persuadé que personne n'en pourroit souffrir le récitatif , & qu'une pareille Musique a grand besoin du secours des yeux pour être supportable aux oreilles.

Je crois avoir fait voir qu'il n'y a ni mesure ni mélodie dans la Musique Française , parce que la langue n'en est pas susceptible ; que le chant François n'est qu'un aboyement continuel , insupportable à toute oreille non prévenue ; que l'harmonie en est brute , sans expression , & sentant uniquement son remplissage d'Ecolier ; que les airs François ne sont point des airs ; que le récitatif François n'est point du récitatif. D'où je conclus que les François n'ont point de Musique , & n'en peuvent avoir (22) ; ou que si jamais ils en ont une , ce sera ant pis pour eux. Je suis , &c.

LETTRE

D'UN SYMPHONISTE

De l'Académie Royale de Musique,

A SES CAMARADES DE L'ORCHESTRE.

ENFIN, mes chers Camarades, nous triomphons; les bouffons sont renvoyés : nous allons briller de nouveau dans les symphonies de M. de Lulli; nous n'aurons plus si chaud à l'Opéra, ni tant de fatigue à l'Orchestre. Convenez, Messieurs, que c'étoit un métier pénible que celui de jouer cette chienne de Musique, où la mesure alloit sans miséricorde, & n'attendoit jamais que nous puissions la suivre. Pour moi, quand je me sentoisois observé par quelqu'un de ces maudits Habitans du coin de la Reine, & qu'un reste de mauvaise honte m'obligeoit de jouer à peu près ce qui étoit sur ma partie, je me trouvois le plus embarrassé du monde, & au bout d'une ligne ou deux, ne sachant plus où j'en étois, je feignois de compter des pauses, ou bien je me tirois d'affaire, en sortant pour aller piffer.

Vous ne sauriez croire quel tort nous a fait cette Musique qui va si vite, ni jusqu'où s'étendoit déjà la réputation d'ignorance que quelques prétendus connoisseurs osoient nous donner. Pour ses quarante sols, le moindre policon se croyoit en droit de murmurer lorsque nous jouions faux, ce qui troubloit très-fréquemment l'attention des Spectateurs. Il n'y avoit pas jusqu'à

certaines gens qu'on appelle, je crois, des philosophes, qui sans le moindre respect pour une Académie Royale n'eussent l'insolence de critiquer effrontément des personnes de notre sorte. Enfin, j'ai vu le moment qu'enfreignant sans pudeur nos antiques & respectables privilèges, on alloit obliger les Officiers du Roi à savoir la Musique, & à jouer tout de bon de l'instrument pour lequel ils sont payés.

Hélas ! qu'est devenu le tems heureux de notre gloire ? Que sont devenus ces jours fortunés, où d'une voix unanime nous passions parmi les anciens de la Chambre des Comptes & les meilleurs Bourgeois de la rue Saint Denis pour le premier Orchestre de l'Europe, où l'on se pâmoit à cette célèbre ouverture d'Isis, à cette belle tempête d'Alcyone, à cette brillante Logifile de Roland, où le bruit de notre premier coup d'archet s'élevait jusqu'au Ciel avec les acclamations du Parterre. Maintenant chacun se mêle impudemment de contrôler notre exécution, & parce que nous ne jouons pas trop juste & que nous n'allons gueres bien ensemble, on nous traite sans façon de racleurs de boyau, & l'on nous chasseroit volontiers du Spectacle, si les sentinelles, qui sont ainsi que nous au service du Roi, & par conséquent d'honnêtes-gens & du bon parti, ne maintiennent un peu la subordination : mais, mes chers Camarades, qu'ai-je besoin, pour exciter votre juste colere, de vous rappeler notre antique splendeur & les affronts qui nous en ont fait déchoir ? Ils sont tous présens à votre mémoire, ces affronts cruels, & vous avez montré par votre ardeur à en éteindre l'odieuse cause, combien vous êtes peu disposés à les endurer. Oui, Messieurs, c'est cette dangereuse Musique étrangere qui, sans autre secours que ses propres charmes, dans

un pays où tout étoit contre elle , a failli détruire la nôtre , qu'on joue si à son aise. C'est elle qui nous perd d'honneur , & c'est contre elle que nous devons tous rester unis jusqu'au dernier soupir.

Je me souviens qu'avertis du danger par les premiers succès de la Serva Padrona , & nous étant assemblés en secret pour chercher les moyens d'estropier cette Musique enchanteresse le plus qu'il seroit possible, l'un de nous , que j'ai reconnu depuis pour un faux frere (23), s'avisa de dire d'un ton moitié goguenard , que nous n'avions que faire de tant délibérer , & qu'il falloit hardiment la jouer de notre mieux : jugez de ce qu'il en seroit arrivé si nous eussions eu la mal-adroite modestie de suivre cet avis , puisque tous nos soins , joints à nos grands talens , pour laisser aux ouvrages que nous exécutons tout le mérite du plaisir qu'ils peuvent donner , ont eu peine à empêcher le Public de sentir les beautés de la Musique Italienne livrée à nos archets. Nous avons donc écorché & cette Musique & les oreilles des Spectateurs avec une intrépidité sans exemple , & capable de rebuter les plus déterminés Bouffonnistes. Il est vrai que l'entreprise étoit hasardeuse , & que par-tout ailleurs la moitié de notre bande se seroit fait mettre vingt fois au cachot ; mais nous connoissons nos droits , & nous en usons. C'est le Public , s'il se plaint , qui sera mis au cachot.

Non contents de cela , nous avons joint l'intrigue à l'ignorance & à la mauvaise volonté ; nous n'avons pas oublié de dire autant de mal des Acteurs que nous en faisons à leur Musique , & le bruit du traitement qu'ils ont reçu de nous a opéré un très-bon effet , en dégoûtant de venir à Paris , pour y recevoir des affronts , tous les bons sujets que Bambini a tâché d'attirer. Réunis par un puissant intérêt commun , & par le desir de

venger la gloire de notre archet , il ne nous a pas été difficile d'écraser de pauvres Etrangers , qui , ignorant les mysteres de la boutique , n'avoient d'autres protecteurs que leurs talens , d'autres partisans que les oreilles sensibles & équitables , ni d'autre cabale que le plaisir qu'ils s'efforçoient de faire aux Spectateurs. Ils ne savoient pas , les bonnes Gens , que ce plaisir même aggravoit leur crime & accéléroit leur punition. Ils sont prêts à la recevoir enfin ; sans même qu'ils s'en doutent ; car pour qu'ils la sentent davantage , nous aurons la satisfaction de les voir congédiés brusquement , sans être avertis ni payés , & sans qu'ils aient eu le tems de chercher quelque asyle où il leur soit permis de plaire impunément au Public.

Nous espérons aussi , pour la consolation des vrais Citoyens , & sur-tout des gens de goût qui fréquentent notre Théâtre , que les Comédiens François , délaissés de tout le monde & surchargés d'affronts , seront bientôt obligés à fermer le leur , ce qui nous fera d'autant plus de plaisir que le coin de la Reine est composé de leurs plus ardens partisans , dignes admirateurs des farces de Corneille , Racine & Voltaire , ainsi que de celles des Intermedes. C'est ainsi que les Etrangers , qui ont sous la grossiereté de rechercher la Comédie Française & l'Opéra Italien , ne trouvant plus à Paris que la Comédie Italienne & l'Opéra François , monumens précieux du goût de la Nation , cesseront d'y accourir avec tant d'empressement ; ce qui sera un grand avantage pour le Royaume , attendu qu'il y fera meilleur vivre , & que les loyers n'y seront plus si chers.

Tout ce que nous avons fait est quelque chose , & ce n'est pas encore assez. J'ai découvert un fait , sur lequel il est bon que vous soyez tous prévenus , afin de concerter la conduite qu'il faut tenir en cette occasion : c'est que

le sieur Bambini , encouragé par le succès de la Bohémienne , prépare un nouvel Intermede qui pourroit bien paroître encore avant son départ. Je ne puis comprendre où diable il prend tant d'Intermedes , car nous assurons tous qu'il n'y en avoit que trois ou quatre dans toute l'Italie. Je crois , pour moi , que ces maudits Intermedes tombent du Ciel tout faits par les Anges , exprès pour nous faire damner.

Il s'agit donc , Messieurs , de nous bien réunir dans ce moment pour empêcher que celui-ci ne soit mis au Théâtre , ou du moins pour l'y faire tomber avec éclat , sur-tout s'il est bon , afin que les Bouffons s'en aillent chargés de la haine publique , & que tout Paris apprenne par cet exemple , à craindre notre autorité & à respecter nos décisions. Dans cette vue , je me suis adroitement insinué chez le sieur Bambini , sous prétexte d'amitié ; & comme le bon-homme ne se défoit de rien , car il n'a pas seulement l'esprit de voir les tours que nous lui jouons , il m'a montré son Intermede. Le titre en est , *l'Oiseuse Angloise* , & l'Auteur de la Musique est un certain *Jommelli*. Or vous saurez que ce *Jommelli* est un de ces ignorans d'Italiens qui ne savent rien , & qui font , on ne fait comment , de la Musique ravissante , que nous avons quelquefois beaucoup de peine à défigurer. Pour en méditer à loisir les moyens , j'ai examiné la partition avec autant de soin qu'il m'a été possible ; malheureusement je ne suis pas , non plus que les autres , fort habile à déchiffrer , mais j'en ai vu suffisamment pour connoître que cette symphonie semble faite exprès pour favoriser nos projets : elle est fort coupée , fort variée , pleine de petits jours , de petites réponses de divers instrumens qui entrent les uns après les autres ; en un mot , elle demande une précision singulière dans l'exécution. Jugez de la facilité que

nous aurons à brouiller tout cela sans affectation & d'un air tout-à-fait naturel : pour peu que nous voulions nous entendre , nous allons faire un charivari de tous les diables ; cela sera délicieux. Voici donc un projet de réglemeut que nous avons médité avec nos illustres Chefs , & entr'autres avec M. l'Abbé & M. Caraffe , qui en toute occasion ont si bien mérité du bon parti , & fait tant de mal à la bonne Musique.

I.

On ne suivra point en cette occasion la méthode ordinaire , employée avec succès dans les autres Intermedes : mais avant que de mal parler de celui-ci , on attendra de le connoître dans les répétitions. Si la Musique en est médiocre , nous en parlerons avec admiration ; nous affecterons tous unanimement de l'élever jusqu'aux nues , afin qu'on attende des prodiges , & qu'on se trouve plus loin de compte à la première représentation. Si malheureusement la Musique se trouve bonne , comme il n'y a que trop lieu de le craindre , nous en parlerons avec dédain , avec un mépris outré , comme de la plus misérable chose qui ait été faite ; notre jugement séduira les sots , qui ne se rétractent jamais que quand ils ont eu raison , & le plus grand nombre sera pour nous.

II.

Il faudra jouer de notre mieux aux répétitions , pour disculper les Chefs , à qui l'on reprocheroit sans cela de n'avoir pas réitéré les répétitions jusqu'à ce que le tout allât bien. Ces répétitions ne seront pas pour cela à pure perte , car c'est-là que nous concerterons entre nous les moyens d'être aux représentations le plus discordans qu'il sera possible.

III.

L'accord se prendra , selon la regle , sur l'avis du Premier-Violon , attendu qu'il est sourd.

IV.

Les Violons se distribueront en trois bandes , dont la premiere jouera un quart-de-ton trop haut , la deuxieme un quart-de-ton trop bas , & la troisieme jouera le plus juste qu'il lui sera possible. Cette cacophonie se pratiquera facilement , en haussant ou baissant subtilement le ton de l'instrument durant l'exécution. A l'égard des Hautbois , il n'y a rien à leur dire , & d'eux-mêmes ils iront à souhait.

V.

On en usera pour la mesure à-peu-près comme pour le ton ; un tiers la suivra , un tiers l'anticipera , & un autre tiers ira après tous les autres. Dans toutes les entrées , les Violons se garderont sur-tout d'être ensemble , mais partant successivement & les uns après les autres , ils feront des manieres de petites fugues ou d'imitations , qui produiront un très grand effet. A l'égard des Violoncelles , ils sont exhortés d'imiter l'exemple édifiant de l'un d'entr'eux qui se pique avec une juste fierté , de n'avoir jamais accompagne un Intermede Italien dans le ton , & de jouer toujours majeur quand le mode est mineur , & mineur quand il est majeur.

VI.

On aura grand soin d'adoucir les *forts* & de renforcer les *doux* , principalement sous le chant ; il faudra sur-tout racler à tour de bras quand la Tonelli chantera , car il est sur-tout d'une grande importance d'empêcher qu'elle ne soit entendue.

VII.

Une autre précaution qu'il ne faut pas oublier , c'est de forcer les seconds autant qu'il sera possible , & d'adoucir les premiers , afin qu'on n'entende par-tout que la mélodie du second dessus ; il faudra aussi engager Durand à ne pas se donner la peine de copier les parties de quintes toutes les fois qu'elles sont à l'octave de la Basse , afin que ce défaut de liaison entre les Basses & les dessus rende l'harmonie plus sèche.

VIII.

On recommande aux jeunes Racleurs de ne pas manquer de prendre l'octave , de miauler sur le chevalet , & de doubler & défigurer leur partie , sur-tout lorsqu'ils ne pourront pas jouer le simple , afin de donner le change sur leur mal-adresse , de barbouiller toute la Musique , & de montrer qu'ils sont au-dessus des loix de tous les Orchestres du monde.

IX.

Comme le Public pourroit à la fin s'impatienter de tout ce charivari , si nous nous appercevons qu'il nous observe de trop près , il faudra changer de méthode pour prévenir les caquets : alors , tandis que trois ou quatre Violons joueront comme ils savent , tous les autres se mettront à s'accorder durant les airs , & auront soin de raclez de toute leur force & de faire un bruit de diable avec leurs cordes à vuides précisément dans les endroits les plus doux. Par ce moyen nous gâterons la plus belle Musique sans qu'on ait rien à nous dire , car encore faut-il bien s'accorder. Que si l'on nous reprenoit là-dessus , nous aurions le plus beau prétexte du monde de jouer aussi faux qu'il nous plairoit. Ainsi , soit qu'on nous permette d'accorder , soit qu'on

nous en empêche, nous trouverons toujours le moyen de n'être jamais d'accord.

X.

Nous continuerons de crier tous au scandale & à la profanation ; nous nous plaindrons hautement qu'on déshonore le séjour des Dieux par des Bateleurs ; nous tâcherons de prouver que nos Acteurs ne sont pas des Bateleurs comme les autres , attendu qu'ils chantent & gesticulent tout au plus , mais qu'ils ne jouent point , que la petite Tonelli se sert de ses bras pour faire son rôle avec une intelligence & une gentillesse ignominieuse , au lieu que l'illustre Mlle. Chevalier ne se sert des siens que pour aider à l'effort de ses poumons , ce qui est beaucoup plus décent ; qu'au surplus il n'y a que le talent qui déroge , & que nos Acteurs n'ont jamais dérogé. Nous ferons voir aussi que la Musique Italienne déshonore notre Théâtre , par la raison qu'une Académie Royale de Musique doit se soutenir avec la seule pompe de son titre & son privilège , & qu'il n'est pas de sa dignité d'avoir besoin pour cela d'avoir de bonne Musique.

XI.

La plus essentielle précaution que nous avons à prendre en cette occasion , est de tenir nos délibérations secrètes. De si grands intérêts ne doivent point être exposés aux yeux d'un vulgaire stupide , qui s'imagine follement que nous sommes payés pour le servir. Les Spectateurs sont d'une telle arrogance , que si cette Lettre venoit à se divulguer par l'indiscrétion de quelqu'un de vous , ils se croiroient en droit d'observer de plus près notre conduite , ce qui ne laisseroit pas d'avoir son incommodité ; car enfin , quelque supérieur qu'on puisse être

au Public , il n'est point agréable d'en essuyer les clauderies.

Voilà , Messieurs , quelques articles pléliminaires , sur lesquels il nous paroît convenable de se concerter d'avance ; à l'égard des discours particuliers que nous tiendrons quand l'ouvrage en question sera en train , comme ils doivent être modifiés sur la maniere dont on le recevra , il est à propos de réserver à ce tems-là d'en convenir. Chacun de nous , à quelques-uns près , s'est jusqu'ici comporté si convenablement à l'intérêt commun , qu'il n'y a pas d'apparence que nul se démente là-dessus au moment de couronner l'œuvre ; & nous espérons que si l'on nous reproche de manquer de talent , ce ne sera pas au moins de celui de bien cabaler.

C'est ainsi qu'après avoir expulsé avec ignominie toute cette engeance Italienne , nous allons nous établir un tribunal redoutable ; bientôt le succès , ou du moins la chute des Pièces dépendra de nous seuls ; les Auteurs , saisis d'une juste crainte , viendront en tremblant rendre hommage à l'archet qui peut les écorcher , & d'une bande de misérables Racleurs pour laquelle on nous prend maintenant , nous deviendrons un jour les Juges suprêmes de l'Opéra François , & les Arbitres souverains de la Chaconne & du Rigaudon.

J'ai l'honneur d'être avec un très-profond respect ,
mes chers Camarades , &c.



N O T E S.

(1) **L**es curieux seront peut-être bien aises de trouver ici le passage suivant, tiré d'un ancien partisan du coin de la Reine, & que je m'abstiens de traduire pour de fort bonnes raisons.

Et reversus est Rex piissimus Carolus, & celebravit Romæ Pascha cum Domino Apostolico. Ecce orta est contentio per dies festos Pascha inter Cantores Romanorum & Gallorum: Dicebant se Galli melius cantare & pulchrius quam Romani. Dicebant se Romani doctissimè cantilenas Ecclesiasticas proferre, sicut docti fuerant à sancto Gregorio Papâ; Gallos corruptè cantare, & cantilenam sanam destruendo dilacerare. Quæ contentio ante Dominum Regem Carolum pervenit. Galli verò, propter securitatem Domni Regis Caroli valdè exprobrabant cantoribus Romanis. Romani verò propter auctoritatem magnæ doctrinæ eos stultos, rusticos, & indoctos velut bruta animalia affirmabant, & doctrinam sancti Gregorii præferabant rusticitati eorum; & cum altercatio de neutrà parte finiret, ait Dominus piissimus Rex Carolus ad suos Cantores; Dicite palam quis purior est, & quis melior, aut fons vivus, aut rivuli ejus longè decurrentes? Responderunt omnes unâ voce, fontem velut caput & originem puriorem esse; rivulos autem ejus quantò longius à fonte recesserint, tantò turbulentos, & sordibus ac immunditiis corruptos; & ait Dominus Rex Carolus; revertimini vos ad fontem Sancti Gregorii, quia manifestè corrupistis cantilenam Ecclesiasticam. Mox petiit Dominus Rex Carolus ab Adriano Papâ Cantores, qui Franciam corrigerent de cantu. At ille dedit ei Theodorum & Benedicturn doctissimos Cantores, qui à Sancto Gregorio eruditi fuerant, tribuitque Antiphonarios Sancti Gregorii,

quos ipse notaverat notâ Romanâ. Domnus verò Rex Carolus revertens in Franciam misit unum Cantorem in metis civitate, alterum in Sueffonis civitate, præcians de omnibus civitatibus Francia Magistros scholæ Antiphonarios eis ad corrigendum tradere, & ab eis discere cantare. Correci sunt ergo Antiphonarii Francorum, quos unusquisque pro arbitrio suo violaverat, addens vel minuens, & omnes Francia Cantores didicerunt notam Romanam quam nunc vocant notam Franciscam: Excepto quod tremulas vel vinnulas, sive collisibiles vel secabiles voces in cantu non poterant perfectè exprimere Franci, naturali voce barbaricâ frangentes in gutture voces, quàm potiùs exprimentes. Majùs autem Magisterium cantandi in Metis remansit, quantumque Magisterium Romanum superat Metense in arte cantandi, tantò superat Metensis cantilena cæteras scholas Gallorum. Similiter erudierunt Romani Cantores supradictos Francorum in arte organandi; & Domnus Rex Carolus iterùm à Româ artis grammaticæ & computatoriæ Magistros secum adduxit in Franciam, & ubique studium litterarum expandere jussit. Ante ipsum enim Domnum Regem Carolum in Galliâ nullum studium fuerat liberalium artium.

(2) Quoi qu'on entende par *mesure* la détermination du nombre & du rapport des tems, & par *mouvement* celle du degré de vitesse, j'ai cru pouvoir ici confondre ces choses sous l'idée générale de modification de la durée ou du tems.

(3) Il n'y a peut-être pas quatre Symphonistes François qui sachent la différence de *piano* & *dolce*, & c'est fort inutilement qu'ils la sauroient; car qui d'entr'eux feroit en état de la rendre?

(4) Comme on m'a assuré qu'il y avoit parmi les Symphonistes de l'Opéra, non-seulement de très-bons Violons, ce que je confesse qu'ils sont presque tous

pris séparément , mais de véritablement honnêtes-gens , qui ne se prêtent point aux cabales de leurs Confreres pour mal servir le Public , je me hâte d'ajouter ici cette distinction , pour réparer autant qu'il est en moi , le tort que je puis avoir vis-à-vis de ceux qui la méritent.

(5) Il a été un tems , dit Mylord Shaftesbury , où l'usage de parler François avoit mis parmi nous la Musique Françoisise à la mode ; mais bientôt la Musique Italienne , nous montrant la Nature de plus près , nous dégoûta de l'autre , & nous la fit appercevoir aussi lourde , aussi plate & aussi maussade qu'elle l'est en effet.

(6) Il me semble qu'on n'ose plus tant faire ce reproche à la mélodie Italienne depuis qu'elle s'est fait entendre parmi nous : c'est ainsi que cette Musique admirable n'a qu'à se montrer telle qu'elle est pour se justifier de tous les torts dont on l'accuse.

(7) Plusieurs condamnent l'exclusion totale que les Amateurs de Musique donnent sans balancer à la Musique Françoisise ; ces modérés conciliateurs ne voudroient pas de goûts exclusifs , comme si l'amour des bonnes choses devoit faire aimer les mauvaises.

(8) C'est donner toute la faveur à la Musique Françoisise , que de s'y prendre ainsi : car ces notes entendues dans l'Italienne , ne sont pas moins de l'essence de la mélodie , que celles qui sont sur le papier. Il s'agit moins de ce qui est écrit , que de ce qui doit se chanter , & cette maniere de noter doit seulement passer pour une sorte d'abréviation , au lieu que les cadences & les ports de voix du chant François sont bien , si l'on veut , exigés par le goût , mais ne constituent point la mélodie , & ne sont pas de son essence ; c'est pour elle une sorte de fard qui couvre sa laideur sans la détruire ,

& qui ne la rend que plus ridicule aux oreilles sensibles.

(9) Nos Musiciens prétendent tirer un grand avantage de cette différence : *Nous exécutons la Musique Italienne*, disent-ils avec leur fierté accoutumée, & *les Italiens ne peuvent exécuter la nôtre ; donc notre Musique vaut mieux que la leur*. Ils ne voient pas qu'ils devroient tirer une conséquence toute contraire, & dire, *donc les Italiens ont une mélodie, & nous n'en avons point*.

(10) Au reste, c'est une erreur de croire qu'en général les Chanteurs Italiens aient moins de voix que les François. Il faut au contraire qu'ils aient le timbre plus fort & plus harmonieux pour pouvoir se faire entendre sur les théâtres immenses de l'Italie, sans cesser de ménager les sons, comme le veut la Musique Italienne. Le chant François exige tout l'effort des poumons, toute l'étendue de la voix ; plus fort, nous disent nos maîtres ; enflez les sons, ouvrez la bouche, donnez toute votre voix. Plus doux, disent les maîtres Italiens, ne forcez point, chantez sans gêne, rendez vos sons doux, flexibles & coulans, réservez les éclats pour ces momens rares & passagers où il faut surprendre & déchirer. Or, il me paroît que dans la nécessité de se faire entendre, celui-là doit avoir plus de voix, qui peut se passer de crier.

(11) Pour ne pas sortir du genre comique, le seul connu à Paris, voyez les airs, *Quando sciolto avrò il contratto*, &c. *Io ò un vespajo*, &c. *O questo o quello r'ai a risolvere*, &c. *A un gusto da sfiorire*, &c. *Stizzoso mio, stizzoso*, &c. *Io sono una Donzella*, &c. *Quanti maestri, quanti dottori*, &c. *I Sbirri già lo aspettano*, &c. *Ma dunque il testamento*, &c. *Senti me, se brami stare*, &c. *che risa chepiacere*, &c. tous caractères d'airs dont la

Musique François n'a pas les premiers élémens, & donc elle n'est pas en état d'exprimer un seul mot.

(12) Je me contenterai d'en citer un seul exemple, mais très-frappant; c'est l'air *Se pur d'un infelice*, &c. de la Fausse Suivante; Air très-pathétique sur un mouvement très-gai, auquel il n'a manqué qu'une voix pour le chanter, un orchestre pour l'accompagner, des oreilles pour l'entendre, & la seconde partie qu'il ne falloit point supprimer.

(13) On en trouve des exemples fréquens dans les Intermedes qui nous ont été donnés cette année, entr'autres dans l'air, *A un gusto da sfordire*, du Maître de Musique; dans celui, *Son Padrone*, de la Femme orgueilleuse; dans celui, *Vi sto ben*, du Tracollo; dans celui, *Tu non pensi no signora*, de la Bohémienne, & dans presque tous ceux qui demandent du jeu.

(14) On trouvera le mot *Diminution* dans le quatrième volume de l'Encyclopédie.

(15) Les Italiens ne sont pas eux-mêmes tout-à-fait revenus de ce préjugé barbare. Ils se piquent encore d'avoir dans leurs Eglises de la musique bruyante; ils ont souvent des Messes & des Motets à quatre Chœurs, chacun sur un dessein différent; mais les grands Maîtres ne font que rire de tout ce fatras. Je me souviens que Terradeglias me parlant de plusieurs motets de sa composition où il avoit mis des chœurs travaillés avec un grand soin, étoit honteux d'en avoir fait de si beaux, & s'en excusoit sur sa jeunesse: autrefois, disoit-il, j'aimois à faire du bruit; à présent je tâche de faire de la musique.

(16) L'Abbé du Bos se tourmente beaucoup pour faire honneur aux Pays Bas du renouvellement de la musique, & cela pourroit s'admettre, si l'on donnoit le nom de musique à un continuel remplissage d'accords; mais

L'harmonie n'est que la base commune , & que la mélodie seule constitue le caractère , non-seulement la musique moderne est née en Italie , mais il y quelque apparence que dans toutes nos langues vivantes , la musique Italienne est la seule qui puisse réellement exister. Du tems d'Orlande & de Goudimel , on faisoit de l'harmonie & des sons , Lulli y a joint un peu de cadence ; Correlli , Buononcini , Vinci & Pergolèse , sont les premiers qui aient fait de la musique.

(17) On peut remarquer à l'Orchestre de notre Opéra , que dans la musique Italienne les quintes ne jouent presque jamais leur partie quand elle est à l'octave de la Basse ; peut-être ne daigne-t-on pas même la copier en pareil cas. Ceux qui conduisent l'Orchestre ignore-roient-ils que ce défaut de liaison entre la Basse & le dessus rend l'harmonie trop sèche ?

(18) Cela se prouve par la durée des Opéra de Lulli , beaucoup plus grande aujourd'hui que de son tems , selon le rapport unanime de tous ceux qui les ont vus anciennement. Aussi toutes les fois qu'on redonne ces Opéra , est-on obligé d'y faire des retranchemens considérables.

(19) C'est un préjugé peu favorable à la Musique Française , que ceux qui la méprisent le plus soient précisément ceux qui la connoissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine qu'insupportable quand on l'écoute.

(20) J'avois espéré que le sieur Caffarelli nous donneroit , au Concert Spirituel , quelque morceau de grand récitatif & de chant pathétique , pour faire entendre une fois aux prétendus connoisseurs ce qu'ils jugent depuis si long-tems ; mais sur ses raisons pour n'en rien faire , j'ai trouvé qu'il connoissoit encore mieux que moi la portée de ses Auditeurs.

(21) Je suis contraint de franciser ce mot pour exprimer le battement de gosier que les Italiens appellent ainsi, parce que me trouvant à chaque instant dans la nécessité de me servir du mot de *cadence* dans une autre acception, il ne m'était pas possible d'éviter autrement des équivoques continuelles.

(22) Je n'appelle pas avoir une musique que d'emprunter celle d'une autre langue pour tâcher de l'appliquer à la sienne, & j'aimerois mieux que nous gardassions notre maussade & ridicule chant, que d'associer encore plus ridiculement la mélodie Italienne à la langue Française. Ce dégoûtant assemblage, qui peut-être sera désormais l'étude de nos Musiciens, est trop monstrueux pour être admis, & le caractère de notre langue ne s'y prêtera jamais. Tout au plus quelques pièces comiques pourront-elles passer en faveur de la symphonie; mais je prédis hardiment que le genre tragique ne sera pas même tenté. On a applaudi cet été à l'Opéra-Comique, l'ouvrage d'un homme de talent, qui paroît avoir écouté la bonne musique avec de bonnes oreilles, & qui en a traduit le genre en François d'aussi près qu'il étoit possible; ses accompagnemens sont bien imités sans être copiés, & s'il n'a point fait de chant, c'est qu'il n'est pas possible d'en faire. Jeunes Musiciens qui vous sentez du talent, continuez de mépriser en public la musique Italienne, je sens bien que votre intérêt présent l'exige; mais hâtez-vous d'étudier en particulier cette langue & cette musique, si vous voulez pouvoir tourner un jour contre vos Camarades le dédain que vous affectez aujourd'hui contre vos Maîtres.

(23) Il y a quelques jours que polissonnant avec lui à l'Opéra, comme nous avons tous accoutumé de faire,

je surpris dans sa poche un papier qui contenoit cette scandaleuse Epigramme :

*O Pergolese inimitable ,
Quand notre Orchestre impitoyable
Te fait crier sous son lourd Violon ,
Je crois qu'au rebours de la Fable
Marfyas écorche Apollon.*

Ils sont comme cela deux ou trois dans l'Orchestre qui s'avisent de blâmer vos cabales , qui osent publiquement approuver la musique Italienne , & qui , sans égards pour le Corps , veulent se mêler de faire leur devoir & d'être d'honnêtes-gens. Mais nous comptons les faire bientôt déguerpir à force d'avanies , & nous ne voulons souffrir que des Camarades qui fassent cause commune avec nous.



L' ALLÉE *

D E

S I L V I E.

Q U' A m'égarer dans ces bocages,
Mon cœur goûte de voluptés !
Que je me plais sous ces ombrages !
Que j'aime ces flots argentés !
Douce & charmante rêverie,
Solitude aimable & chérie,
Puissez-vous toujours me charmer !
De ma triste & lente carrière
Rien n'adouciroit la misère,
Si je cessois de vous aimer.
Fuyez de cet heureux asyle,
Fuyez de mon ame tranquile,
Vains & tumultueux projets;
Vous pouvez promettre sans cesse
Et le bonheur & la sagesse ;
Mais vous ne les donnez jamais.
Quoi ! l'homme ne pourra-t-il vivre,
A moins que son cœur ne se livre
Aux soins d'un douteux avenir ?
Et si le tems coule si vite,

* C'est le nom d'une promenade solitaire où ces vers ont été composés.

Au lieu de retarder sa fuite,
Faut-il encor la prévenir ?
Oh ! qu'avec moins de prévoyance,
La vertu, la simple innocence,
Font des heureux à peu de frais !
Si peu de bien suffit au Sage,
Qu'avec le plus léger partage,
Tous ses desirs sont satisfaits.
Tant de soins, tant de prévoyance,
Sont moins des fruits de la prudence
Que des fruits de l'ambition :
L'homme, content du nécessaire,
Craint peu la fortune contraire,
Quand son cœur est sans passion.
Passions, sources de délices,
Passions, sources de supplices,
Cruels tyrans, doux séducteurs,
Sans vos fureurs impétueuses,
Sans vos amorces dangereuses,
La paix seroit dans tous les cœurs.
Malheur au mortel méprisable,
Qui, dans son ame insatiable,
Nourrit l'ardente soif de l'or !
Que du vil penchant qui l'entraîne,
Chaque instant, il trouve la peine
Au fond même de son trésor.
Malheur à l'ame ambitieuse,
De qui l'insolence odieuse
Veut asservir tous les humains !
Qu'à ses rivaux toujours en bute,
L'abîme apprêté pour sa chute
Soit creusé de ses propres mains.
Malheur à tout homme farouche,
À tout mortel que rien ne touche

Que sa propre félicité !
Qu'il éprouve dans sa misère ,
De la part de son propre frere ,
La même insensibilité.
Sans doute un cœur né pour le crime
Est fait pour être la victime
De ces affreuses passions ;
Mais jamais , du Ciel condamnée ,
On ne vit une ame bien née
Céder à leurs séductions.
Il en est de plus dangereuses ,
De qui les amorces flatteuses
Déguisent bien mieux le poison ,
Et qui toujours dans un cœur tendre
Commencent à se faire entendre ,
En faisant taire la raison ;
Mais du moins leurs leçons charmantes
N'imposent que d'aimables loix :
La haine & ses fureurs sanglantes
S'endorment à leur douce voix.
Des sentimens si légitimes
Seront-ils toujours combattus ?
Nous les mettons au rang des crimes :
Ils devroient être des vertus.
Pourquoi de ces penchans aimables
Le Ciel nous fait-il un tourment ?
Il en est tant de plus coupables ,
Qu'il traite moins sévèrement !
O discours trop remplis de charmes !
Est-ce à moi de vous écouter ?
Je fais avec mes propres armes
Les maux que je veux éviter.
Une langueur enchanteresse
Me poursuit jusqu'en ce séjour ;

J'y veux moraliser sans cesse ,
Et toujours j'y songe à l'amour.
Je sens qu'une ame plus tranquile ,
Plus exempte de tendres soins ,
Plus libre en ce charmant asyle ,
Philosopheroit beaucoup moins.
Ainsi du feu qui me dévore
Tout sert à fomenter l'ardeur :
Hélas ! n'est-il pas tems encore
Que la paix regne dans mon cœur ?
Déjà de mon septième lustre
Je vois le terme s'avancer ;
Déjà la jeunesse & son lustre
Chez moi commence à s'effacer.
La triste & sévère Sagesse
Fera bientôt fuir les Amours ;
Bien-tôt la pesante vieillesse
Va succéder à mes beaux jours.
Alors les ennuis de la vie
Chassant l'aimable Volupté ,
On verra la Philosophie
Naître de la nécessité ;
On me verra , par jalousie ,
Prêcher mes caduques vertus ,
Et souvent blâmer , par envie ,
Les plaisirs que je n'aurai plus.
Mais , malgré les glaces de l'âge ,
Raison , malgré ton vain effort ,
Le Sage a souvent fait naufrage ,
Quand il croyoit toucher au port.

O sagesse ! aimable chimere !
Douce illusion de nos cœurs !
C'est sous ton divin caractère

Que nous encençons nos erreurs.
Chaque homme t'habille à sa mode,
Sous le masque le plus commode
À leur propre félicité,
Ils déguisent tous leur foiblesse,
Et donnent le nom de sagesse
Au penchant qu'ils ont adopté.

Tel, chez la Jeunesse étourdie,
Le Vice, instruit par la Folie,
Et d'un faux titre revêtu,
Sous le nom de Philosophie,
Tend des pièges à la Vertu.
Tel, dans une route contraire,
On voit le Fanatique austère,
En guerre avec tous ses desirs,
Peignant Dieu toujours en colere,
En ne s'attachant, pour lui plaire,
Qu'à fuir la joie & les plaisirs.
Ah ! s'il existoit un vrai Sage,
Que différent en son langage,
Et plus différent en ses mœurs,
Ennemi des vils séducteurs,
D'une sagesse plus aimable,
D'une vertu plus sociable
Il joindroit le juste milieu
À cet hommage pur & tendre,
Que tous les cœurs auroient dû rendre
Aux grandeurs, aux bienfaits de Dieu !



La Reine fantasque.

C. P. Marillet, Del.

A.P.D.R.

L. Balthus, Sculp.

L A

REINE FANTASQUE,

C O N T E.

IL y avoit autrefois un Roi qui aimoit son peuple.... Cela commence comme un conte de Fée, interrompit le Druide ? C'en est un aussi, répondit Jalamir. Il y avoit donc un Roi qui aimoit son peuple, & qui, par conséquent, en étoit adoré. Il avoit fait tous ses efforts pour trouver des Ministres aussi bien intentionnés que lui ; mais ayant enfin reconnu la folie d'une pareille recherche, il avoit pris le parti de faire par lui-même toutes les choses qu'il pouvoit dérober à leur mal-faisante activité. Comme il étoit fort entêté du bizarre projet de rendre ses sujets heureux, il agissoit en conséquence, & une conduite si singulière lui donnoit, parmi les Grands, un ridicule ineffaçable. Le peuple le bénissoit, mais à la Cour il passoit pour un fou. A cela près, il ne manquoit pas de mérite ; aussi s'appelloit-il Phénix.

Si ce Prince étoit extraordinaire, il avoit une femme qui l'étoit moins. Vive, étourdie, capricieuse, folle par la tête, sage par le cœur, bonne par tempérament, méchante par caprice ; voilà en quatre mots le portrait de la Reine. Fantasque étoit son nom : nom célèbre qu'elle avoit reçu de ses ancêtres en ligne féminine, & dont elle foutenoit dignement l'honneur. Cette personne si illustre & si raisonnable, étoit le charme & le supplice de son cher époux : car elle l'aimoit aussi fort sincèrement, peut-être à cause de la facilité qu'elle avoit à le tourmenter. Malgré l'amour réciproque qui régnoit entre eux, ils

passèrent plusieurs années sans pouvoir obtenir aucun fruit de leur union. Le Roi en étoit pénétré de chagrin, & la Reine s'en mettoit dans des impatiences dont ce bon Prince ne se ressentoit pas tout seul : elle s'en prenoit à tout le monde de ce qu'elle n'avoit point d'enfans ; il n'y avoit pas un courtisan à qui elle ne demandât étourdiment quelque secret pour en avoir, & qu'elle ne rendît responsable du mauvais succès.

Les médecins ne furent point oubliés ; car la Reine avoit pour eux une docilité peu commune, & ils n'ordonnoient pas une drogue qu'elle ne fit préparer très-soigneusement, pour avoir le plaisir de la leur jeter au nez, à l'instant qu'il la falloit prendre. Les Derviches eurent leur tour ; il fallut recourir aux neuvaines, aux vœux, sur-tout aux offrandes ; & malheur aux déshervans des Temples où sa Majesté alloit en pèlerinage ! elle fourrageoit tout, & sous prétexte d'aller respirer un air proli-
fique, elle ne manquoit jamais de mettre sens-dessus-dessous toutes les cellules des Moines. Elle portoit aussi leurs reliques, & s'affubloit alternativement de tous leurs différens équipages : tantôt c'étoit un cordon blanc, tantôt une ceinture de cuir, tantôt un capuchon, tantôt un scapulaire ; il n'y avoit sorte de mascarade monastique dont sa dévotion ne s'avisât ; & comme elle avoit un petit air éveillé qui la rendoit charmante, sous tous ces déguisemens, elle n'en quittoit aucun sans avoir eu soin de s'y faire peindre.

Enfin à force de dévotions si bien faites, à force de médecines si sagement employées, le ciel & la terre exau-
cèrent les vœux de la Reine ; elle devint grosse au moment qu'on commençoit à en désespérer. Je laisse à deviner la joie du Roi & celle du peuple. Pour la sienne, elle alla, comme toutes ses passions, jusqu'à l'extravagance : dans ses transports, elle cassoit & brisoit tout.

elle embrassoit indifféremment tout ce qu'elle rencontroit, hommes, femmes, courtisans, valets; c'étoit risquer de se faire étouffer que se trouver sur son passage. Elle ne connoissoit point, disoit-elle, de ravissement pareil à celui d'avoir un enfant à qui elle pût donner le fouet tout à son aise, dans ses momens de mauvaise humeur.

Comme la grossesse de la Reine avoit été long-tems inutilement attendue, elle passoit pour un de ces événemens extraordinaires, dont tout le monde veut avoir l'honneur. Les médecins l'attribuoient à leurs drogues, les moines à leurs reliques, le peuple à ses prières, & le Roi à son amour. Chacun s'intéressoit à l'enfant qui devoit naître, comme si c'eût été le sien, & tous faisoient des vœux sincères pour l'heureuse naissance du Prince, car on en vouloit un; & le peuple, les Grands & le Roi réunissoient leurs desirs sur ce point. La Reine trouva fort mauvais qu'on s'avisât de lui prescrire de qui elle devoit accoucher, & déclara qu'elle prétendoit avoir une fille; ajoutant qu'il lui paroissoit assez singulier que quelqu'un osât lui disputer le droit de disposer d'un bien qui n'appartenoit incontestablement qu'à elle seule.

Phénix voulut en vain lui faire entendre raison; elle lui dit nettement que ce n'étoient point-là ses affaires, & s'enferma dans son cabinet pour boudier; occupation chérie à laquelle elle employoit régulièrement au moins six mois de l'année. Je dis six mois, non de suite; ç'eût été autant de repos pour son mari, mais pris dans des intervalles propres à le chagriner.

Le Roi comprenoit fort bien que les caprices de la mère ne détermineroient pas le sexe de l'enfant; mais il étoit au désespoir qu'elle donnât ainsi ses travers en spectacle à toute la Cour. Il eût sacrifié tout au monde pour que l'estime universelle eût justifié l'amour qu'il avoit pour elle, & le bruit qu'il fit mal-à-propos en cette occasion

ne fut pas la seule folie que lui eût fait faire le ridicule espoir de rendre sa femme raisonnable.

Ne sachant plus à quel Saint se vouer, il eut recours à la Fée Discrete son amie, & la protectrice de son royaume. La Fée lui conseilla de prendre les voies de la douceur, c'est-à-dire de demander excuse à la Reine. Le seul but, lui dit-elle, de toutes les fantaisies des femmes est de désorienter un peu la morgue masculine, & d'accoutumer les hommes à l'obéissance qui leur convient. Le meilleur moyen que vous ayez de guérir les extravagances de votre femme, est d'extravaguer avec elle. Dès le moment que vous cesserez de contrarier ses caprices, assurez-vous qu'elle cessera d'en avoir, & qu'elle n'attend pour devenir sage, que de vous avoir rendu bien complètement fou. Faites donc les choses de bonne grace, & tâchez de céder en cette occasion, pour obtenir tout que vous voudrez dans une autre. Le Roi crut la Fée, & pour se conformer à son avis, s'étant rendu au cercle de la Reine, il la prit à part, lui dit tout bas qu'il étoit fâché d'avoir contesté contre elle mal-à-propos, & qu'il tâcheroit de la dédommager à l'avenir par sa complaisance, de l'humeur qu'il pouvoit avoir mise dans ses discours, en disputant impoliment contre elle.

Fantasque qui craignit que la douceur de Phénix ne la couvrît seule de tout le ridicule de cette affaire, se hâta de lui répondre, que sous cette excuse ironique elle voyoit encore plus d'orgueil que dans les disputes précédentes, mais que puisque les torts d'un mari n'autorisoient point ceux d'une femme, elle se hâtoit de céder en cette occasion comme elle avoit toujours fait : Mon prince & mon époux, ajouta-t-elle tout haut, m'ordonne d'accoucher d'un garçon, & je fais trop bien mon devoir pour manquer d'obéir. Je n'ignore pas que quand sa Majesté m'honore des marques de sa tendresse, c'est moins pour l'amour de moi

que pour celui de son Peuple , dont l'intérêt ne l'occupe guères moins la nuit que le jour. Je dois imiter un si noble désintéressement, & je vais demander au Divan un mémoire instructif du nombre & du sexe des enfans qui conviennent à la famille Royale ; mémoire important au bonheur de l'Etat & sur lequel toute Reine doit apprendre à régler sa conduite pendant la nuit.

Ce beau soliloque fut écouté de tout le cercle avec beaucoup d'attention , & je vous laisse à penser combien d'éclats de rire furent mal-adroitement étouffés. Ah ! dit tristement le Roi , en haussant les épaules , je vois bien que quand on a une femme folle on ne peut éviter d'être un sot.

La Fée Discrete , dont le sexe & le nom contrastoient quelquefois plaifamment dans son caractère , trouva cette querelle si réjouissante qu'elle résolut de s'en amuser jusqu'au bout. Elle dit publiquement au Roi qu'elle avoit consulté les Comètes qui président à la naissance des Princes , & qu'elle pouvoit lui répondre que l'Enfant qui naîtroit de lui seroit un garçon ; mais en secret elle assura la Reine qu'elle auroit une fille.

Cet avis rendit tout-à-coup Fantafque aussi raisonnable qu'elle avoit été capricieuse jusqu'alors. Ce fut avec une douceur & une complaisance infinies qu'elle prit toutes les mesures possibles pour désoler le Roi & toute la Cour. Elle se hâta de faire faire une layette des plus superbes , affectant de la rendre si propre à un garçon qu'elle devint ridicule à une fille ; il fallut , dans ce dessein , changer plusieurs modes ; mais tout cela ne lui coûtoit rien. Elle fit préparer un beau collier de l'ordre tout brillant de pierrieres & voulut absolument que le Roi nommât d'avance le Gouverneur & le Précepteur du jeune Prince.

Si-tôt qu'elle fut sûre d'avoir une fille elle ne parla que de son fils , & n'omit aucune des précautions inutiles qui

pouvoient faire oublier celles qu'on auroit dû prendre. Elle rioit aux éclats en se peignant la contenance étonnée & bête qu'auroient les Grands & les Magistrats qui devoient orner ses couches de leur présence. Il me semble, disoit-elle à la Fée, voir d'un côté notre vénérable Chancelier arborer de grandes lunettes pour vérifier le sexe de l'enfant, & de l'autre la sacrée Majesté baisser les yeux, & dire en balbutiant : je croyois..... la Fée m'avoit pourtant dit..... Messieurs, ce n'est pas ma faute; & d'autres apophthegmes aussi spirituels recueillis par les sçavans de la Cour & bientôt portés jusqu'aux extrémités des Indes.

Elle se représentoit, avec un plaisir malin, le désordre & la confusion que ce merveilleux événement alloit jeter dans toute l'assemblée. Elle se figuroit d'avance les disputes, l'agitation de toutes les Dames du Palais pour réclamer, ajuster, concilier, en ce moment imprévu, les droits de leurs importantes charges, & toute la Cour en mouvement pour un béguin.

Ce fut aussi dans cette occasion qu'elle inventa le décent & spirituel usage de faire haranguer, par les Magistrats en robe, le Prince nouveau-né. Phénix voulut lui représenter que c'étoit avilir la Magistrature à pure perte & jeter un comique extravagant sur tout le cérémonial de la Cour, que d'aller en grand appareil étaler du phébus à un petit Marmot avant qu'il le pût entendre, ou du moins y répondre.

Eh tant mieux ! reprit vivement la Reine, tant mieux pour votre fils ! Ne seroit-il pas trop heureux que toutes les bêtises qu'ils ont à lui dire fussent épuisées avant qu'il les entendît, & voudriez-vous qu'on lui gardât pour l'âge de raison des discours propres à le rendre fou ? Pour Dieu ! laissez-les haranguer tout leur bien aise, tandis qu'on est sûr qu'il n'y comprend rien, & qu'il a l'ennui de moins : vous devez sçavoir de reste qu'on n'en est pas toujours

quitte à si bon marché. Il en fallut passer par-15, & de l'ordre exprès de Sa Majesté les Présidens du Sénat & des Académies commencèrent à composer, étudier, raturer, & fureter leur Vaunioriere & leur Démosthene pour apprendre à parler à un embryon.

Enfin le moment critique arriva. La Reine sentit les premières douleurs avec des transports de joie dont on ne s'avise guères en pareille occasion. Elle se plaignoit de si bonne grace & pleuroit d'un air si riant qu'on eût cru que le plus grand de ses plaisirs étoit celui d'accoucher.

Aussi-tôt ce fut dans tout le Palais une rumeur épouvantable. Les uns couroient chercher le Roi, d'autres les Princes, d'autres les Ministres, & d'autres le Sénat : le plus grand nombre, & les plus pressés, alloient pour aller, &, roulant leur tonneau comme Diogène, avoient pour toute affaire de se donner un air affairé. Dans l'empressement de rassembler tant de gens nécessaires, la dernière personne à qui l'on songea fut l'accoucheur, & le Roi, que son trouble mettoit hors de lui, ayant demandé, par mégarde, une sage-femme, cette inadvertance excita parini les Dames du Palais des ris immodérés qui, joints à la bonne humeur de la Reine, firent l'accouchement le plus gai dont on eût jamais entendu parler.

Quoique Fantafque eût gardé de son mieux le secret de la Fée, il n'avoit pas laissé de transpirer parmi les femmes de sa maison, & celles-ci le gardèrent si soigneusement elles-mêmes, que le bruit fut plus de trois jours à s'en répandre par toute la Ville, de sorte qu'il n'y avoit depuis long-tems que le Roi seul qui n'en sçût rien. Chacun étoit donc attentif à la scène qui se préparoit ; l'intérêt public fournissant un prétexte à tous les curieux de s'amuser aux dépens de la Famille Royale, ils se faisoient une fête d'épier la contenance de leurs Majestés, & de voir

comment, avec deux promesses contradictoires, la Fée pourroit se tirer d'affaires & conserver son crédit.

Oh ça, Monseigneur, dit Jalamir au Druide en s'interrompant ! convenez qu'il ne tient qu'à moi de vous impatienter dans les règles : car vous fentez bien que voici le moment des digressions, des portraits, & de cette multitude de belles choses que tout auteur, homme d'esprit, ne manque jamais d'employer à propos dans l'endroit le plus intéressant pour amuser ses lecteurs ! Comment, par Dieu, dit le Druide, t'imagines-tu qu'il y en ait d'assez fots pour lire tout cet esprit là ? Apprends qu'on a toujours celui de le passer, & qu'en dépit de M. l'Auteur, on a bientôt couvert son étalage des feuillets de son livre. Et toi qui fais ici le raisonneur, penfes-tu que tes propos vaillent mieux que l'esprit des autres, & que, pour éviter l'imputation d'une sottise, il suffise de dire qu'il ne tiendroit qu'à toi de la faire ? Vraiment, il ne falloit que le dire pour le prouver. Et malheureusement je n'ai pas, moi, la ressource de tourner les feuillets. Consolerez-vous, lui dit doucement Jalamir ; d'autres les tourneront pour vous si jamais on écrit ceci. Cependant, considérez que voilà toute la Cour rassemblée dans la chambre de la Reine ; que c'est la plus belle occasion que j'aurai jamais de vous peindre tant d'illustres originaux, & la seule, peut-être, que vous aurez de les connoître. Que Dieu t'entende, repartit plaisamment le Druide ! je ne les connoîtrai que trop par leurs actions ; fais-les donc agir si ton histoire a besoin d'eux, & n'en dis mot s'ils sont inutiles : je ne veux point d'autres portraits que les faits. Puisqu'il n'y a pas moyen, dit Jalamir, d'égayer mon récit par un peu de métaphysique, j'en vais tout bêtement reprendre le fil ; mais conter pour conter est d'un ennui !... Vous ne sçavez pas combien de belles choses vous allez perdre !

Aidez-moi, je vous prie, à me retrouver ; car l'essentiel m'a tellement emporté, que je ne sçais plus à quoi j'en étois du conte.

A cette Reine, dit le Druide impatienté, que tu as tant de peine à faire accoucher & avec laquelle tu me tiens depuis une heure en travail. Oh, oh ! reprit Jalamir ; croyez-vous que les enfans des Rois se pondent comme des œufs de grive ? Vous allez voir si ce n'étoit pas bien la peine de pérorer. La Reine donc, après bien des cris & des ris, tira enfin les curieux de peine & la Fée d'intrigue, en mettant au jour une fille & un garçon plus beaux que la lune & le soleil, & qui se ressembloient si fort, qu'on avoit peine à les distinguer, ce qui fit que dans leur enfance on se plaifoit à les habiller de même. Dans ce moment si désiré, le Roi fortant de la Majesté pour se rendre à la nature, fit des extravagances qu'en d'autres tems il n'eût pas laissé faire à la Reine, & le plaisir d'avoir des Enfans le rendoit si enfant lui-même, qu'il courut sur son balcon crier à pleine tête : *Mes amis, réjouissez-vous tous ; il vient de me naître un Fils, & à vous un Père, & une Fille à ma Femme.* La Reine, qui se trouvoit pour la première fois de sa vie à pareille fête, ne s'aperçut pas de tout l'ouvrage qu'elle avoit fait, & la Fée qui connoissoit son esprit fantasque, se contenta, conformément à ce qu'elle avoit désiré, de lui annoncer d'abord une Fille. La Reine se la fit apporter, & ce qui surprit fort les spectateurs, elle l'embrassa tendrement, à la vérité, mais les larmes aux yeux & avec un air de tristesse qui cadroit mal avec celui qu'elle avoit eu jusqu'alors. J'ai déjà dit qu'elle aimoit sincèrement son Epoux : elle avoit été touchée de l'inquiétude & de l'attendrissement qu'elle avoit lu dans ses regards durant ses souffrances. Elle avoit fait dans un tems, à la vérité, singulièrement choisi, des

réflexions sur la cruauté qu'il y avoit à désoler un mari si bon ; & quand on lui présenta sa fille , elle ne songea qu'au regret qu'auroit le Roi de n'avoir pas un fils. Discrète , à qui l'esprit de son sexe & le don de féerie apprenoient à lire facilement dans les cœurs , pénétra sur-le-champ ce qui se passoit dans celui de la Reine ; & n'ayant plus de raison pour lui déguiser la vérité , elle fit apporter le jeune Prince. La Reine revenue de sa surprise , trouva l'expédient si plaisant , qu'elle en fit des éclats de rire dangereux dans l'état où elle étoit. Elle se trouva mal. On eut beaucoup de peine à la faire revenir , & si la Fée n'eût répondu de sa vie , la douleur la plus vive alloit succéder aux transports de joie dans le cœur du Roi & sur le visage des Courtisans.

Mais voici ce qu'il y eut de plus singulier dans toute cette aventure : le regret sincère qu'avoit la Reine d'avoir tourmenté son mari , lui fit prendre une affection plus vive pour le jeune Prince que pour sa sœur ; & le Roi , de son côté , qui adoroit la Reine , marqua la même préférence à la fille qu'elle avoit souhaitée. Les caresses indirectes que ces deux uniques époux se faisoient ainsi l'un à l'autre devinrent bientôt un goût très-décidé , & la Reine ne pouvoit non plus se passer de son fils que le Roi de sa fille.

Ce double événement fit un grand plaisir à tout le peuple , & le rassura , du moins pour un tems , sur la frayeur de manquer de maîtres. Les esprits-forts , qui s'étoient moqués des promesses de la Fée , furent moqués à leur tour. Mais ils ne se tinrent pas pour battus , disant qu'ils n'accordoient pas même à la Fée l'infailibilité du mensonge , ni à ses prédictions la vertu de rendre impossibles les choses qu'elle annonçoit. D'autres , fondés sur la prédilection qui commençoit à se déclarer , poussèrent l'im-

pudence jusqu'à soutenir qu'en donnant un fils à la Reine & une fille au Roi, l'événement avoit de tout point démenti la prophétie.

Tandis que tout se dispoſoit pour la pompe du baptême des deux nouveaux-nés, & que l'orgueil humain ſe préparoit à briller humblement aux autels des Dieux.... Un moment, interrompit le Druide ; tu me brouilles d'une terrible façon. Apprends-moi, je te prie, en quel lieu nous ſommes. D'abord, pour rendre la Reine enceinte, tu la promenois parmi des reliques & des capuchons. Après cela, tu nous as tout-à-coup fait paſſer aux Indes. A préſent tu viens me parler du baptême, & puis des autels des Dieux. Par le grand Thamiris, je ne ſçais plus ſi dans la cérémonie que tu prépares nous allons adorer Jupiter, la bonne Vierge, ou Mahomet. Ce n'eſt paſqu'à moi Druide, il m'importe beaucoup que tes deux bambins ſoient baptiſés ou circoncis, mais encore faut-il obſerver le coſtume, & ne pas m'expoſer à prendre un Evêque pour le Mouſti, & le Miſſel pour l'Alcoran. Le grand malheur ! lui dit Jalamir, d'aſſiſ fins que vous ſ'y tromperoient bien. Dieu garde de mal tous les Prélats qui ont des ſerrails & prennent pour de l'arabe le latin du bréviaire ! Dieu faiſſe paix à tous les honnêtes Caſſards qui ſuivent l'intolérance du Prophète de la Mecque, toujours prêts à maſſacrer ſaintement le genre-humain pour la plus grande gloire du Créateur ! mais vous devez vous reſſouvenir que nous ſommes dans un pays de Fées, où l'on n'envoie perſonne en enfer pour le bien de ſon ame, où l'on ne ſ'aviſe point de regarder au prépuce des gens pour les damner ou les abſoudre, & où la Mitre & le Turban verd couvrent également les têtes ſacrées pour ſervir de ſignalement aux yeux des ſages, & de parure à ceux des ſots.

Je ſçais bien que les loix de la Géographie qui règlent

toutes les Religions du monde, veulent que les deux nouveaux-nés soient Musulmans; mais, on ne circonçoit que les mâles, & j'ai besoin que mes jumeaux soient administrés tous deux; ainsi, trouvez bon que je les baptise. Fais, fais, dit le Druide; voilà, foi de Prêtre, un choix le mieux motivé dont j'aie entendu parler de ma vie.

La Reine qui se plaisoit à bouleverser toute étiquette, voulut se lever au bout de six jours, & sortir le septième, sous prétexte qu'elle se portoit bien; en effet, elle nourrissoit ses enfans. Exemple odieux dont toutes les femmes lui représentèrent très-fortement les conséquences. Mais Fantafque qui craignoit les ravages du lait répandu, soutint qu'il n'y a point de tems plus perdu pour le plaisir de la vie, que celui qui vient après la mort; que le sein d'une femme morte ne se flétrit pas moins que celui d'une nourrice, ajoutant, d'un ton de Duegne, qu'il n'y a point de si belle gorge aux yeux d'un mari, que celle d'une mère qui nourrit ses enfans. Cette intervention des maris, dans des soins qui les regardent si peu, fit beaucoup rire les dames; & la Reine, trop jolie pour l'être impunément, leur parut dès lors, malgré ses caprices, presque aussi ridicule que son époux, qu'elles appelloient par dérision, le Bourgeois de Vaugirard.

Je te vois venir, dit aussi-tôt le Druide, tu voudrois me donner insensiblement le rôle de Schah-bahan, & me faire demander s'il y a aussi un Vaugirard aux Indes, comme un Madrid au bois de Boulogne, un Opera dans Paris, & un Philosophe à la Cour. Mais poursuis ta rapsodie, & ne me tends plus de ces pièges; car n'étant ni marié, ni Sultan, ce n'est pas la peine d'être un sot.

Enfin, dit Jalamir, sans répondre au Druide, tout étant prêt, le jour fut pris pour ouvrir les portes du Ciel aux deux nouveaux-nés. La Fée se rendit de bon

matin au Palais , & déclara aux augustes Epoux qu'elle alloit faire à chacun de leurs enfans un présent digne de leur naissance & de son pouvoir. Je veux , dit-elle , avant que l'eau magique les dérobe à ma protection , les enrichir de mes dons , & leur donner des noms plus efficaces que ceux de tous les pieds-plats du Calendrier , puisqu'ils exprimeront les perfections dont j'aurai soin de les douer en même-tems : mais comme vous devez connoître mieux que moi les qualités qui conviennent au bonheur de votre famille & de vos peuples , choisissez vous-mêmes , & faites ainsi d'un seul acte de volonté sur chacun de vos deux enfans , ce que vingt ans d'éducation font rarement dans la jeunesse , & que la raison ne fait plus dans un âge avancé.

Aussi-tôt grande altercation entre les deux époux. La Reine prétendoit seule régler à sa fantaisie le caractère de toute sa famille ; & le bon Prince qui sentoît toute l'importance d'un pareil choix , n'avoit garde de l'abandonner au caprice d'une femme dont il adoroit les folies sans les partager. Phénix vouloit des enfans qui devinssent un jour des gens raisonnables ; Fantafque aimoit mieux avoir de jolis enfans , & pourvu qu'ils brillassent à six ans , elle s'embarraffoit fort peu qu'ils fussent des fots à trente. La Fée eut beau s'efforcer de mettre leurs Majestés d'accord ; bientôt le caractère des nouveaux-nés ne fut plus que le prétexte de la dispute , & il n'étoit pas question d'avoir raison , mais de se mettre l'un l'autre à la raison.

Enfin Discrete imagina un moyen de tout ajuster , sans donner le tort à personne , ce fut que chacun disposât à son gré de l'enfant de son sexe. Le Roi approuva un expédient qui pourvoyoit à l'essentiel , en mettant à couvert des bizarres souhaits de la Reine , l'héritier présomptif de la couronne , & voyant les deux enfans sur les genoux

de leur gouvernante, il se hâta de s'emparer du Prince, non sans regarder sa sœur d'un œil de commiseration. Mais Fantafque, d'autant plus mutinée qu'elle avoit moins raison de l'être, courut comme une emportée à la jeune Princeffe, & la prenant aussi dans ses bras : vous vous unifiez tous, dit-elle, pour m'excéder, mais afin que les caprices du Roi tournent malgré lui-même au profit d'un de ses enfans, je déclare que je demande pour celui que je tiens, tout le contraire de ce qu'il demandera pour l'autre. Choisissez maintenant, dit-elle au Roi d'un air de triomphe, & puisque vous trouvez tant de charmes à tout diriger, décidez d'un seul mot le sort de votre famille entière. La Fée & le Roi tâchèrent en vain de la dissuader d'une résolution qui mettoit ce Prince dans un étrange embarras ; elle n'en voulut jamais démordre, & dit qu'elle se félicitoit beaucoup de l'expédient qui feroit rejaillir sur sa fille tout le mérite que le Roi ne sauroit pas donner à son fils. Ah ! dit ce Prince, outré de dépit, vous n'avez jamais eu pour votre fille que de l'aversion, & vous le prouvez dans l'occasion la plus importante de sa vie ; mais, ajouta-t-il, dans un transport de colère dont il ne fut pas le maître, pour la rendre parfaite en dépit de vous, je demande que cet enfant-ci vous ressemble. Tant mieux pour vous & pour lui, reprit vivement la Reine ! mais je serai vengée, & votre fille vous ressemblera. A peine ces mots furent-ils lâchés de part & d'autre avec une impétuosité sans égale, que le Roi, désespéré de son étourderie, les eût bien voulu retenir ; mais c'en étoit fait, & les deux enfans étoient doués sans retour des caractères demandés. Le garçon reçut le nom de Prince Caprice, & la fille s'appella la Princeffe Raison, nom bizarre qu'elle illustra si bien, qu'aucune femme n'osa le porter depuis.

Voilà donc le futur successeur au trône orné de toutes les perfections d'une jolie femme , & la Princesse sa sœur destinée à posséder un jour toutes les vertus d'un honnête-homme , & les qualités d'un bon Roi ; partage qui ne paroïssoit pas des mieux entendus , mais sur lequel on ne pouvoit plus revenir. Le plaissant fut que l'amour mutuel des deux Epoux agissant en cet instant avec toute la force que lui rendoient toujours , mais souvent trop tard , les occasions essentielles , & la prédilection ne cessant d'agir , chacun trouva celui de ses enfans qui devoit lui ressembler , le plus mal partagé des deux , & songea moins à le féliciter qu'à le plaindre. Le Roi prit sa fille dans ses bras , & la serrant tendrement , hélas ! lui dit-il , que te serviroit la beauté même de ta mère , sans son talent pour la faire valoir ? Tu seras trop raisonnable pour faire tourner la tête à personne ! Fantastique , plus circonspecte sur ses propres vérités , ne dit pas tout ce qu'elle pensoit de la sagesse du Roi futur : mais il étoit aisé de douter , à l'air triste dont elle le careffoit , qu'elle eût au fond du cœur une grande opinion de son partage. Cependant le Roi la regardant avec une sorte de confusion , lui fit quelques reproches sur ce qui s'étoit passé. Je sens mes torts , lui dit-il , mais ils sont votre ouvrage ; nos enfans auroient valu beaucoup mieux que nous , vous êtes cause qu'ils ne feront que nous ressembler. Au moins , dit-elle aussi-tôt , en sautant au cou de son mari , je suis sûre qu'ils s'aimeront autant qu'il est possible. Phénix , touché de ce qu'il y avoit de tendre dans cette saillie , se consola par cette réflexion qu'il avoit si souvent occasion de faire , qu'en esser la bonté naturelle , & un cœur sensible suffissent pour tout réparer.

Je devine si bien tout le reste , dit le Druide à Jalamir en l'interrompant , que j'achèverois le conte pour toi.

Ton Prince Caprice fera tourner la tête à tout le monde, & fera trop bien l'imitateur de sa mère pour n'en pas être le tourment. Il bouleversera le Royaume en voulant le réformer. Pour rendre ses sujets heureux, il les mettra au désespoir, s'en prenant toujours aux autres de ses propres torts ; injuste pour avoir été imprudent, le regret de ses fautes lui en fera commettre de nouvelles. Comme la sagesse ne le conduira jamais, le bien qu'il voudra faire augmentera le mal qu'il aura fait. En un mot, quoiqu'au fond il soit bon, sensible & généreux, ses vertus mêmes lui tourneront à préjudice, & sa seule étourderie unie à tout son pouvoir, le fera plus haïr que n'auroit fait une méchanceté raisonnée. D'un autre côté, ta Princesse Raison, nouvelle héroïne du pays des Fées, deviendra un prodige de sagesse & de prudence, & sans avoir d'adorateurs, se fera tellement adorer du Peuple, que chacun fera des vœux pour être gouverné par elle : sa bonne conduite, avantageuse à tout le monde & à elle-même, ne fera du tort qu'à son frère, dont on opposera sans cesse les travers à ses vertus, & à qui la prévention publique donnera tous les défauts qu'elle n'aura pas, quand même il ne les auroit pas lui-même. Il sera question d'intervertir l'ordre de la succession au trône, d'affervir la marotte à la quenouille, & la fortune à la raison. Les Docteurs exposeront avec emphase les conséquences d'un tel exemple, & prouveront qu'il vaut mieux que le peuple obéisse aveuglément aux enragés que le hazard peut lui donner pour maîtres, que de se choisir lui-même des chefs raisonnables ; que quoiqu'on interdise à un fou le gouvernement de son propre bien, il est bon de lui laisser la suprême disposition de nos biens & de nos vies ; que le plus insensé des hommes est encore préférable à la plus sage des femmes, & que le mâle ou le premier né, fût-il un singe ou
un

un loup, il faudroit en bonne politique qu'une Héroïne ou un Ange, naissant après lui, obéît à ses volontés. Objections & répliques de la part des séditieux, dans lesquelles Dieu sçait comme on verra briller ta sophistique éloquence ; car je te connois ; c'est sur-tout à médire de ce qui se fait, que ta bile s'exhale avec volupté, & ton amère franchise semble se réjouir de la méchanceté de hommes, par le plaisir qu'elle prend à la leur reprocher.

Tableu, Père Druide ! comme vous y allez, dit Jalamir tout surpris ! quel flux de paroles ? Où diable avez-vous pris de si belles tirades ? Vous ne prêchâtes de votre vie aussi bien dans le bois sacré, quoique vous n'y parliez pas plus vrai. Si je vous laissois faire, vous changeriez bientôt un conte de Fées en un traité de politique, & l'on trouveroit quelque jour, dans les cabinets des Princes, Barbe-bleue ou Peau-d'âne au-lieu de Machiavel. Mais ne vous mettez point tant en frais pour deviner la fin de mon Conte.

Pour vous montrer que les dénouemens ne me manquent pas au besoin, j'en vais dans quatre mots expédier un, non pas aussi sçavant que le vôtre, mais peut-être aussi naturel, & à coup sûr plus imprévu.

Vous sçaurez donc que les deux enfans jumeaux étant, comme je l'ai remarqué, fort semblables de figure, & de plus habillés de même, le Roi croyant avoir pris son fils tenoit sa fille entre ses bras au moment de l'influence, & que la Reine, trompée par le choix de son mari, ayant aussi pris son fils pour sa fille, la Fée profita de cette erreur pour douer les deux enfans de la manière qui leur convenoit le mieux. Caprice fut donc le nom de la Princesse, Raison celui du Prince son frère, & en dépit des bizarreries de la Reine, tout se trouva dans l'ordre naturel. Parvenu au Trône après la mort du Roi, Raison fit beau-

160 LA REINE FANTASQUE, CONTE.

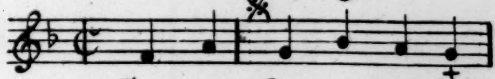
coup de bien & fort peu de bruit ; cherchant plutôt à remplir ses devoirs qu'à s'acquérir de la réputation , il ne fit ni guerre aux étrangers , ni violence à ses sujets & reçut plus de bénédictions que d'éloges. Tous les projets formés sous le précédent règne furent exécutés sous celui-ci , & en passant de la domination du père sous celle du fils , les peuples deux fois heureux crurent n'avoir pas changé de Maître. La Princesse Caprice , après avoir fait perdre la vie ou la raison à des multitudes d'amans tendres & aimables , fut enfin mariée à un Roi voisin , qu'elle préféra , parce qu'il portoit la plus longue moustache & fautoit le mieux à cloche-pied. Pour Fantastique elle mourut d'une indigestion de pieds de Perdrix en ragoût qu'elle voulut manger avant de se mettre au lit où le Roi se morfondoit à l'attendre , un soir qu'à force d'agaceries elle l'avoit engagé à venir coucher avec elle.

Fin du Tome premier.



Airs Principaux

du Devin du Village.

COLETTE 
J'ai per - du tout mon bon -

heur, J'ai per - du mon ser - vi - teur; Co - lin

me dé - lais - se, Co - lin me dé -

lais - se, J'ai per - du mon ser - vi - teur; J'ai per -

- du mon ser - vi - teur; Co - lin me dé - -

lais - se, Co - lin me dé - lais - se, Fin.

Hé las! il a pu chan - ger! Je vou -

- drois n'y plus son - ger. Hé - las! hé -

- las! hé - las! hé - las! Il a pu chan -

2



-ger! Je voudrais n'y plus songer Hé - -
 -las! hé - - las! j'y son-ge sans
 ces-se, j'y son-ge sans ces - se.
 J'ai per-du. Jusqu'au mot Fin.

COLETTE



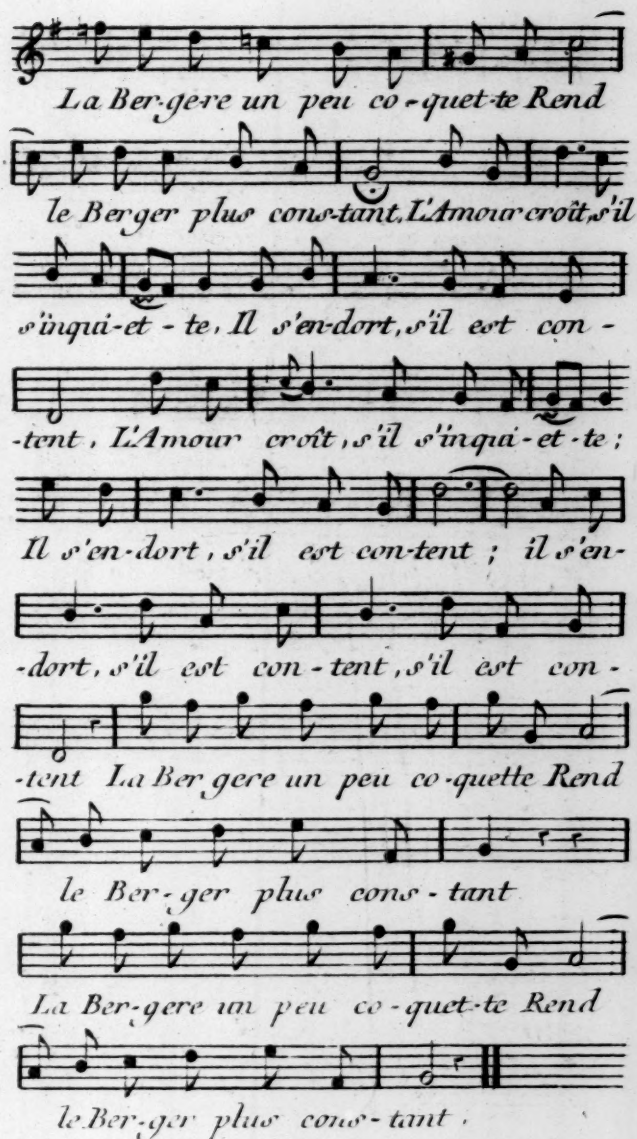
Si des Ga-lans de la
 vil-le J'ose é-cou-te' les dis-
 -cours, Ah qu'il m'eût é-té fa-ci-le
 De sur-mer d'au-tres a-mours!
 Mire en ri-che De-moi-vel-le, Je bril-
 -lerois tous les jours: Derubans et de den-



-tel-le Je char-ge-rois mes a-tours. Si des
 Ga-lans de la vil-le J'eusse é'-cou-té
 les dis-cours Ah! qu'il m'eût é'-té fa-
 -ci-le De for-mer d'au-tres a-mours!
 Pour l'a-mour de l'in-fi-de-le, J'ai-re-
 Doux
 -fuvé mon bon-heur J'aimois mieux é-
 -tre moins bel-le Et lui conser-
 -ver mon cœur J'aimois mieux é-
 -tre moins bel-le, Et lui conser-ver mon
 cœur Si des Galans
 A la reprise jusqu'au mot Fin

LE DEVIN

L'Amour croît s'il s'inqui-
-et-te; Il s'en-dort, s'il est con-tent.
L'Amour croît, s'il s'inqui-et-te; Il s'en-
-dort, s'il est con-tent, L'Amour croît, s'il s'inqui-
-et-te, Il s'en dort, s'il est con tent :
Il s'en dort, s'il est con-tent, s'il est con-
-tent La Ber-gere un peu co-
-quet-te Rend le Ber-ger plus cono-
-tant. La Ber-gere un peu co-quette Rend
le Ber-ger plus cono - tant.



La Ber-gere un peu co-quet-te Rend
le Berger plus cons-tant, L'Amour croît, s'il
s'inqui-et - te, Il s'en-dort, s'il est con -
-tent, L'Amour croît, s'il s'inqui-et - te ;
Il s'en-dort, s'il est con-tent ; il s'en-
-dort, s'il est con-tent, s'il est con -
-tent La Ber gere un peu co-quette Rend
le Ber-ger plus cons - tant
La Ber-gere un peu co-quet-te Rend
le Ber-ger plus cons-tant ,

COLIN. 

Non, non, Co - let - te n'est



point trompeu - se; Elle m'a promis sa



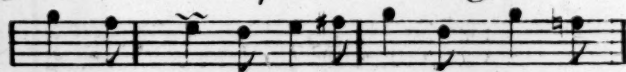
foi. Non, non, Co let - te n'est



point trompeu - se; el - le n'a promis sa



foi; el - le m'a promis sa foi.



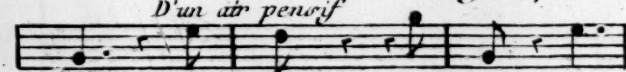
Peut - elle é - tre l'amoureuse D'un au -



-tre Ber - ger que moi. Peut - elle é - tre

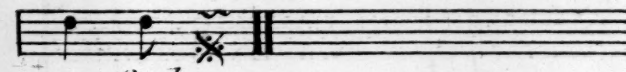


l'amoureuse D'un au - tre Ber - ger que



D'un air pensive

moi, Non, non, non, non, non,



non, Co - lette,

7

COLIN

Je vais revoir ma char -
 -man te mai-tres-se. A-dieu, châteaux, gran-
 -deurs, ri-ches-se: Votre é-clat ne me
 ten-te plus. Si mes pleurs, mes
 soins as-si-dus Peu-vent tou-cher
 ce que j'a-do-re, Je vous ver-rai
 re-naî-tre en - co - re, Doux mo -
 -mens que j'ai per-dus; je vous ver -
 -rai re - naî-tre en - co - re, Doux mo -
 -mens que j'ai per-dus.

COLIN. 

Quand on sçait aimer et plaire,



A-t-on be-soin d'autre bien. Rends-moi



ton cœur, ma Ber-ge-re; Co-lin t'a ren-



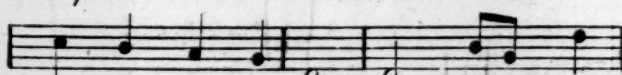
-du le sien. Mon cha-lumeau ma hou-



-let-te. Sçyez mes seules grandeurs:



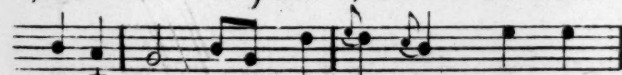
Ma pa-rure est ma Co-let-te, Mes tre'-



vors sont ses faveurs *Quand on*



sçait ai-mer et plaire, A-t-on be-soin



d'autre bien. Rends-moi ton cœur, ma Ber-



-ge-re; Co-lin t'a ren-du le sien

Ferme

Que de Seigneurs d'importan-ce

Plus doux *Soutenu*

Vou-droient bien a voir sa foi. Malgré

tu-te leur puis-san - ce, Ils sont

moins heu-reux que moi; Ils sont

moins heu-reux que moi. Quand on,

COLIN *3/8*

Ta foi ne m'est point ra-

-vi-e; Non: con-sul-te mieux ton cœur.

Toi même, en miô-tant la vi-e, Tu per-

-drois tout ton bonheur. Toi même en miô-

-tant la vi-e, Tu per-drois tout ton bonheur.

COLETTE

Tant qu'à mon Colin j'ai seu
 plai-re, Mon sort com bloit mes de -
COLIN
 -sirs. Quand je plaisois à ma Ber -
 -ge-re Je vi-vois dans les plai-sirs,
COLETTE
 De puis que son cœur me mé-pri-se,
 Un au-tre a ga-gné le mien,
COLIN
 Après les doux nœuds quèl-le bri-se,
 D'un ton
 Se-roit il un au-tre bien, Ma Co -
 pénétre *COLETTE*
 -let-te se dé-ga-ge! Je crains
 un A-mant vo - -la-ge.

COLETTE

DUO

COLIN

*Je me dé-ga - ge à mon**Je me dé-ga - ge à mon**tour, à mon tour. Mon cœur,**tour, à mon tour Mon cœur,**de-ve-nu pai-si-ble, Ou blie -**de-ve-nu pai-si-ble, Ou - blie -**-ra, s'il est pos-si-ble, Que tu**-ra, s'il est pos-si-ble Que tu**lui fûs cher un jour. Mon**lui fûs cher un jour. Mon cœur*

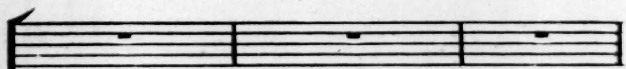
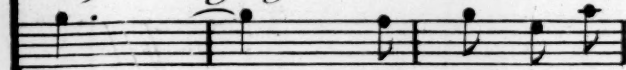
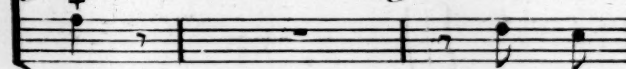
cœur, de-ve-nu pai-si-ble, Oublie-
de-ve-nu pai-si-ble, Oublie-
-ra, s'il est pos-si-ble, s'il est pos-
-ra, s'il est pos-si-ble, s'il est pos-
-si-ble. Que tu lui fus cher un
-si-ble, Que tu lui fus chere un
jour, Que tu lui fus cher un
jour, que tu lui fus chere un
jour. Mon cœur, de - - ve-nu pai -
jour, Mon cœur, de - - ve-nu pai -

-si-ble, Ou-blie-ra, s'il est pos-
 -si-ble, Ou-blie-ra, s'il est pos-
 -si-ble, s'il est pos-si-ble, Que tu
 -si-ble, s'il est pos-si-ble, Que tu
 lui fus cher un jour, Que tu
 lui fus chere un jour, Que tu
 lui fus cher un jour, Que tu
 lui fus chere un jour, Que tu
 lui fus cher un jour,
 lui fus chere un jour.

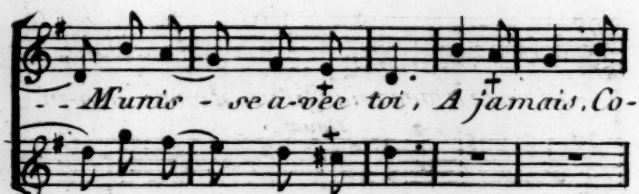
COLETTE

DUO

COLIN

*A ja-mais, Co-lin ten-**-ga-ge Son cœur et sa foi, son**A ja-mais, Co-**cœur et sa foi, Son cœur et sa**lin je ten-ga-ge Mon cœur et ma**foi,**Son cœur et sa**foi, mon cœur et ma foi - - - -**foi,**Qu'un doux*

ma-ri-a-ge Mu-nis-se a-vec toi ; - Qu'un
doux ma-ri - a-ge Qu'un doux ma-ri -
- - - Qu'un doux ma-ri -
-a-ge Mu-nis-se a-vec toi, Qu'un
-a-ge Mu-nis-se a-vec toi, Qu'un
doux ma-ri - a-ge Mu-nis-se a-vec toi,
deux mari - a-ge Mu-nis-se a-vec toi,
Mu-nis - se a-vec toi, - - -
Mu-nis - - se a-vec toi, - - -



-nis-se a-vec toi; Qu'un doux ma-ri -
Doux
 cœur et sa foi. Qu'un doux ma ri -
 - a-ge Mu-nis-se a-vec toi.
 - a-ge Mu-nis-se a-vec toi.
Fort
 A ja-mais Co -
 A ja-mais Co-lin t'en-ga-ge Son
 lin, je t'en-ga-ge Mon cœur et ma
 cœur, - - - son cœur et sa
 foi. Qu'un doux ma-ri - a-ge Mu -
 foi. Qu'un doux ma-ri - a-ge Mu -

-nis-se a-vec toi; Qu'un doux ma-ri -

-nis-se a-vec toi; Qu'un doux ma-ri -

-a-ge m'u-nis-se a-vec toi, - - -

-a-ge m'u-nis-se a-vec toi, - - -

-M'u-nis - - se a-vec toi, - - -

-M'u-nis - - se a-vec toi, - - -

- - Mu-nis - - se a-vec toi. Fin.

- - M'u-nis - - se a-vec toi.

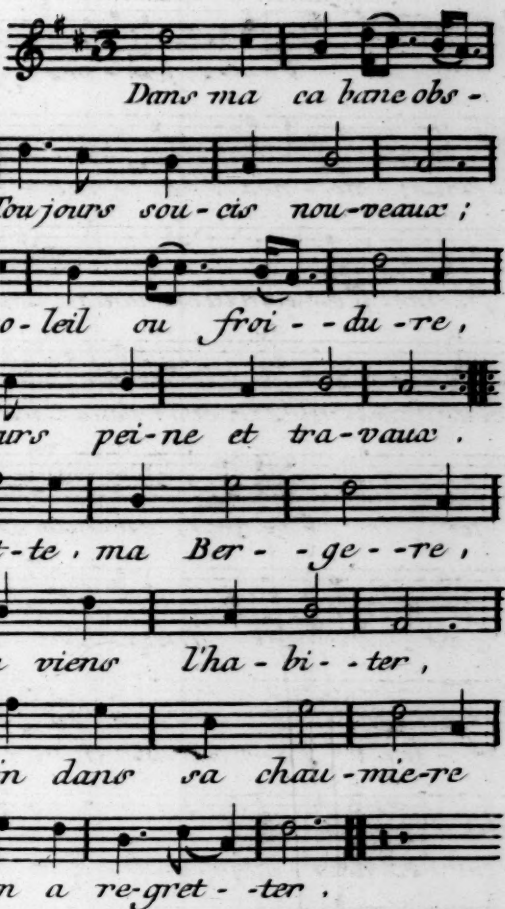
Ai-mons tou-jours sans par -

Que l'a-
 - ta-ge. Que l'amour soit notre loi Que l'a-
 mour soit no tre loi .
 -mour soit nô-tre loi . Aimons tou -
 Que l'a -
 -jours sans par-tu-ge .
 -mour soit nô-tre loi . - - - - -
 Qu'un doux ma-ri -
 À la Reprise
 -a-ge Mu-nis-se a-vec toi , À la Reprise

LE DEVIN

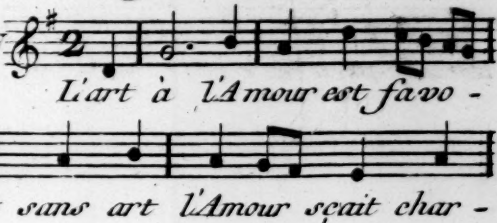
Ve-nex, jeu - nes gar -
 -çons; ve - nex, ai - ma - bles
 fil - les: Ras - sem - blez - vous, ras - sem - blez
 vous, ras - sem - blez vous; ve - nex les i mi -
 - ter Ve - nex, ga lants Ber - -
 - gers; Ve - nex, Beau - té's gen -
 - til - les: Ve - nex en chan - tant
 leur bon - heur, ap - pren - dre à le goût - -
 - ter, ap - pren - dre à le goût - ter .

COLIN



Dans ma ca bane obs -
-cu-re, Tou jours sou - cis nou - veaux ;
Vent, so - leil ou froi - - du - re ,
Tou - jours pei - ne et tra - vau x .
Co - let - te , ma Ber - - ge - - re ,
Si tu viens l'ha - bi - - ter ,
Co - lin dans sa chau - mie - re
n'a rien a re - gret - - ter ,

LE DEVIN



L'art à l'Amour est favo -
-rable. Et sans art l'Amour sçait char -

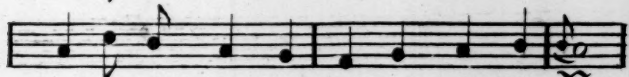
- mer; A la vil le, on est plus ai - -
 ma ble: Au vil-la-ge, on sçait mieux ai - -
 mer. Ah! pour l'or-di-nai-re,
 L'Amour ne sçait guè-re Ce qu'il per -
 met, ce qu'il dé-fend: C'est un en -
 fant, C'est un en-fant.

COLETTE

I-ci, de la simple na -
 lu-re L'Amour suit la na-i-ve -
 té; En d'autres lieux, de la pa -
 rure Il cherche l'é-clat em-prun-té.



Ah' pour l'or di naî re, L'Amour ne sait



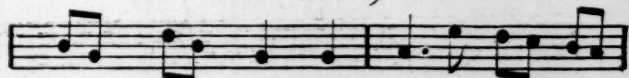
gue-re Ce qu'il per met, ce qu'il dé-fend;



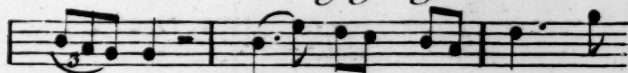
C'est un en-fant, c'est un en-fant.



A vec l'objet de mes a -



-mours, Rien ne m'af-fli-ge, tout m'en-



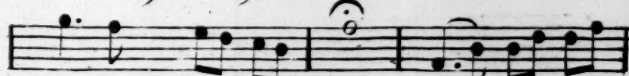
-chan-te; Sans cesse il rit tou-



-jours je chan-te, Sans cesse il



rit, tou-jours je chan-te, C'est u-ne



chaî-ne d'heu-reux jours, C'est u-ne



chaî - - - - -

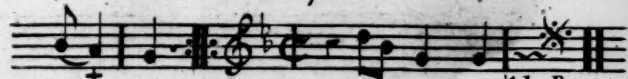
- chan-te : C'est u-ne chaî-ne d'heu-reux
 jours, C'est u-ne chaî-ne d'heu-reux
 jours, C'est u-ne chaî- - - -
 - - - - - ne, C'est u-ne
 chaî-ne d'heureux jours. Sans cesse il
 rit, tou-jours je chan-te : C'est
 u-ne chaî-ne d'heureux jours Sans
 cesse il rit, tou-jours je chan-te :
 C'est u-ne chaî-ne d'heureux jours.

Majeur

Quand on sçait bien ai-mer, que la
 vie est char-man-te! Quand on
 sçait bien ai-mer, que la vie est char-
 man-te! Tel, au mi-lieu des
 fleurs qui bril-lent sur son
 cours, Un doux ruis-seau
 cou-le et ser-pen-te, Un
 doux ruis-seau cou-le et ser-
 pen-te Quand on sçait bien ai-mer, que la
 vie est char-man te! Quand on



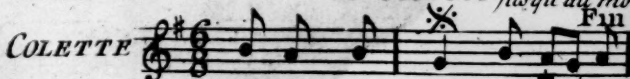
sçait bien ai-mer, que la vie est ehar:-



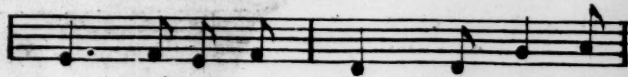
-man - te .

A-vec l'ob *A la Reprise :*
jusqu'au mot

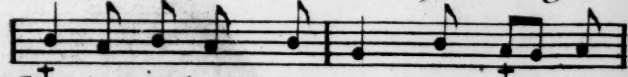
COLETTE



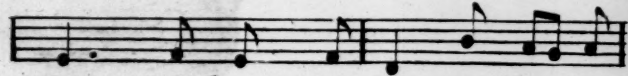
Allons dan-ser sous les or -



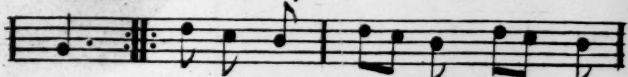
-meaux : A-ni-mez - vous, jeu-neo fil -



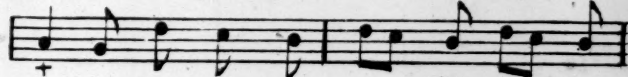
-let-tes. Al-lons dan-ser sous les or -



-meaux : Ga-lans, pre-nez vos cha-lu -



-meaux. Ré-pé-tons nul-le chan-son -



-net-tes ; Et, pour a - voir le cœur joy -



-eux. Dan-sons a-vec nos a-moureux :



Mais n'y res-tons ja-nais seu-let-tes. All.
Da Capo

COLETTE

*A la ville, on fait bien plus de fra-
cas : Mais sont-ils aussi gais dans leurs é-
bats . Tou jours con- tents Tou- jours chan-
tans ; Plaisirs sans art , beau té sans
fard ; tous leurs concerts valent ils nos mu-
set- tes . Allons danser , &c .*

F I N

Gravés par D'Aussel Olivier .

